



DSPACE

<https://dspace.org/>

Temps et espace dans Les Reveries du Promeneur Solitaire de Rousseau: aboutissement d'une recherche du moi

Browne, Marie-Francoise

2015-01-12

<http://hdl.handle.net/10539/16464>

TEMPS ET ESPACE DANS LES REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE
DE ROUSSEAU : ABOUTISSEMENT D'UNE RECHERCHE DU MOI.

MARIE-FRANÇOISE BROWNE

A Dissertation Submitted to the Faculty of Arts,
University of the Witwatersrand, Johannesburg,
for the degree of Master of Arts.

Johannesburg, 1946.

A M. Brian G Rogers, l'expression de ma profonde
gratitude pour ses précieux conseils et son
soutien sans failles.

This dissertation is entirely the result
of my own work. It has neither in substance
nor in part, been submitted for a degree to
any other University.


Marie-Françoise Brown

ABSTRACT

Rousseau's thinking has its origins in nostalgia for the loss of unity. He is aware of the considerable distance between the paradisiac state of primitive man and the unhappiness of social man. He considers that all abuses, injustices and evil are caused by a deviation from man's original goodness. Together with the progress of history, man has gradually gone beyond the confines of himself, and has lost his unity with his immediate surroundings. He now pursues imaginary and artificial ideals. The inner space and the outer space are no longer one. Man lives regretting what has been lost, or in the desire of what could be; he lives behind or ahead of himself, in the past or in the future, seldom or never in himself and in the present time. Thus there is no longer complete fulfilment. In brief, Rousseau sees history and the awareness of time and space as being at the origin of human misfortune.

Two solutions appear in his works :

- 1 It is no longer possible to move backwards. We live with history and in a complex society. The unity which is the basis of Rousseau's philosophy must now take into account the factors of time and space. It is the preromantic era, and no one more than Rousseau senses the power of imagination and sensitivity. But at the same time, influenced by his heritage from the classical period, he realises that unity cannot be attained through imagination and sensitivity. But that it can only be reached through obedience to God and to a transcending order. In brief, the despair of man condemned to live with time and space can be countered by morality, that is to say by an orderly acceptance of and integration with time and space. All of Rousseau's ideological works express this idea except as in the Nouvelle Héloïse where passion and sensitivity triumph. But even in his autobiographical works all his efforts to justify himself indicate, until the end, his search for morality.
- 2 However the isolation forced on him by others deprives him of the possibility of any action, and so frees him from time and space. He can therefore live within the self in a state prior to history. Les Rêveries du promeneur solitaire celebrates a state of happiness similar to that of primitive man, in harmony with the nature surrounding him. He regains unity and peace because he no longer has to confront others.

Thus a perfect circle has been completed and one is back at the starting point again. As at the beginning, the self is now sovereign, and he suffices unto himself like God. In other words nothing appears to have been solved. If he has overcome time and space, it is by refuting them.

This would amount to a total failure if there were not, behind the passiveness and the resignation, the ever-present desire still to love, and the latent dream of acting once again in time and space.

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
Introduction	1
<u>Première Partie</u>	
Dialectique de l'imagination créatrice et de la raison ordonnatrice	15
Chapitre I - Les oeuvres idéologiques : le recentrement du moi : le moi et la nature	26
Chapitre II - <u>La Nouvelle Héloïse</u> ou la tentation de la solitude	59
Chapitre III - L'oeuvre autobiographique : dialectique du moi social et du moi intérieur	112
<u>Deuxième Partie</u>	
<u>Les Réveries du Promeneur Solitaire</u>	178
Chapitre I - Impasse de la dialectique	179
Chapitre II - La Dernière solution	233
<u>Troisième Partie</u>	
Conclusion : Echeo et Victoire	298
<u>Bibliographie</u>	308

Nos citations proviennent des Oeuvres Complètes, Paris, Gallimard,
Bibliothèque de la Pléiade, 4 vol. parus, 1959-1969:

I, Oeuvres Autobiographiques.

II, Nouvelle Héloïse, Théâtre, Poésie, Essais littéraires.

III, Oeuvres politiques.

IV, Emile, Education, Morale, Botanique.

Dans certaines citations, nous signalons que c'est nous (et non
l'auteur) qui soulignons, pour les besoins de notre cause,
certains mots ou expressions.

Vivant de lui-même et placé devant le spectacle de l'univers, l'homme a toujours cherché à se connaître et à connaître ses relations avec le monde. Recherche passionnée et naïve à la fois. Car comme des infirmes que nous sommes, nous ne possédons pas les instruments voulus pour aller jusqu'au bout de la vérité, ni tous les éléments du puzzle. Mais nous nous acharnons et avec le jeu de substance qui est en notre possession nous cherchons à pénétrer le secret des choses et avons parfois des lueurs que nous tenons pour l'évidence de la clarté.

Or cette connaissance, toujours approximative, est aussi toujours mouvante et subit au cours des siècles de multiples fluctuations. Car elle épouse les courbes que l'idéologie de l'époque lui impose, elle s'appauvrit, ou au contraire s'enrichit d'éléments nouveaux qui modifient notre regard.

Ainsi le 18ème siècle, et Rousseau en particulier, annoncent une ère nouvelle. C'est le triomphe du moi et de l'intériorité — la vogue du récit autobiographique en est la preuve —, tournant radical qui va, du romantisme au symbolisme au surréalisme, ouvrir la voie à la littérature moderne. Mais aussi innovateur que soit le siècle, il est tributaire de tout un passé et lourd de l'héritage des siècles précédents.

Le 18ème siècle n'est qu'un siècle de transition qui a amalgamé et transformé, ce que la pensée antérieure lui a légué, et particulièrement la pensée des deux siècles qui l'ont précédé. Rousseau connaissait bien Montaigne (n'oublions pas la filiation dont il se réclame dans les premières pages des Réveries), ainsi que Pascal. La souveraineté du moi qui est l'apanage de Jean-Jacques, la conscience de sa parfaite liberté, ne peuvent que se confronter à l'idéologie en cours, soit pour en repousser les contraintes, soit pour composer avec elle. La recherche du moi se fait donc à tâtons. Elle est à la fois profondément originale et sujette aux influences du temps. C'est pourquoi il nous semble important, avant de nous engager dans l'aventure personnelle de Rousseau et pour mieux comprendre sa démarche, d'exposer brièvement (nous voyons bien le caractère sommaire de cette généralisation rapide), les sources auxquelles, sans en être souvent conscient, il a puisé.

Le 16^{ème} siècle continue la tradition humaniste de la Renaissance. En prenant conscience de lui-même, l'homme du 16^{ème} siècle bouleverse les conceptions du Moyen Âge. Il s'arrache à l'engrenage parfait du monde médiéval, il ne participe plus au mouvement régulier et homogène de l'univers. Au lieu de faire partie d'un tout dont il n'est qu'une parcelle sous la dépendance d'un Dieu souverain, il s'en désolidarise. La conscience qu'il a de lui-même lui donne des dimensions à la mesure de ses désirs. Il n'est plus intégré à un ensemble, il domine le monde. L'espace intérieur grandit aux dépens de l'espace extérieur qui devient reflet du monde introspectif, qui s'y résorbe. L'homme a pris une telle envergure qu'il est devenu le centre de l'univers et que l'univers n'a d'existence que par lui. L'homme a presque les dimensions de Dieu. Dieu est là, souverain, mais c'est comme s'il avait délégué à l'homme ses pouvoirs. Joyeux de sa puissance, l'homme de la Renaissance envahit l'espace. L'infini de l'espace est absorbé par l'infini de la conscience. Le monde extérieur se rétrécit, mais s'approfondit à l'image du monde intérieur, insondable. Le moment présent, éclate, s'étire. Au lieu de se voir comme au Moyen Âge dans la perspective d'un déroulement continu dont l'aboutissement serait la conquête de l'éternité, au lieu de voir l'instant comme un point qui se déplace uniformément sur la ligne de l'infini, l'homme de la Renaissance les considère un peu comme des points séparés les uns des autres. Plus de continuité, ni d'uniformité, simplement une pause bienheureuse sur l'instant, mais aussi le sentiment angoissant que cet instant va être noyé dans l'instant futur, va devenir passé et que le temps est ainsi mobile, fluide, sans consistance.

L'éclatement de l'instant remplit l'homme à la fois de joie et d'angoisse. Joie à cause de la jouissance que produit l'impression d'adéquation entre la conscience et le monde, angoisse à cause de cette fuite du temps, de ce perpétuel renouvellement de l'instant, angoisse aussi d'avoir perdu de vue le but final. En un instant on a acquis et perdu le sentiment d'éternité, et l'envie qu'on a de vouloir le renouveler vient moins du désir d'atteindre la vérité que de celui de combler le vide et de retrouver la joie de dominer le monde.

C'est à ce danger que le 17ème siècle va s'efforcer de remédier. Il a une conscience aiguë de la vulnérabilité de l'homme, et des pouvoirs séduisants mais dangereux de l'imagination et du désir. Car l'on risque, si l'on n'y prend garde, d'errer sans fin et sans but de l'orgueil à l'impuissance, et de s'éloigner du centre de Vie, source et origine de toute création.

Le 17ème siècle redonne donc à Dieu sa place prépondérante. L'homme, effrayé de se perdre dans l'infini cosmique, se replace sous la domination divine et retrouve ainsi son centre de gravité. Il est réintégré dans un cercle qui est l'Unité fondamentale. Bien sûr, toute la richesse mystérieuse de l'univers physique s'en ressent et le monde extérieur se dépouille de la part de merveilleux et de poésie qu'il contient. Mais le pouvoir de l'homme n'en est pas pour autant diminué. Bien au contraire, un monde à la mesure de l'infini et de l'intemporel s'entrouvre. La référence à Dieu s'agrandit

l'espace intérieur aux dimensions du divin. Le monde extérieur n'est qu'une création de Dieu, il n'en est plus le symbole suprême. L'espace humain ne se confond plus avec l'espace cosmique mais avec l'espace divin, et ses rapports avec Dieu sont des rapports de transcendance non d'immanence. Joie métaphysique alors, beaucoup plus que plaisir existentiel. L'émerveillement du 16ème siècle devant la ressemblance de l'homme et de l'univers fait place à la seule joie, mais une joie lumineuse, de dépendre de Dieu. Exister c'est se sentir partie intégrante d'un tout, sublimé par la présence et la grâce divines. La conquête fouguese de l'espace du siècle précédent et l'orgueil de pouvoir dominer le monde fait place à l'humilité et au sentiment de reconnaissance devant le don de Dieu et la perspective du salut éternel.

Malheureusement le sentiment du vide n'en a pas pour autant été éliminé et le tragique de la condition humaine est toujours présent. Car la découverte lumineuse de l'amour de Dieu est l'effet de la grâce, grâce qui doit être constamment renouvelée, et perpétuée, sinon quoi l'homme retombe dans le néant. Comme au siècle précédent la durée est faite de cette alternance de plénitude et de vide, mais liée cette fois non pas à l'impression de puissance ou de faiblesse (que donne la dilatation dans l'espace et dans le temps terrestres) mais à la présence ou l'abandon de Dieu. C'est alors la félicité absolue ou la totale solitude. Bref, le retour à Dieu, loin de faire disparaître l'impression de vide, l'accroît. C'est le tout ou le rien, l'infini ou le néant.

Tel est l'héritage de l'homme du 18ème siècle, qui, saisi de vertige et d'angoisse devant la vision que lui propose le christianisme du 17ème siècle, veut redresser la situation et se souvient de la joie exubérante de la Renaissance. Le rigorisme de la fin du siècle se voit envahi et bousculé par le courant humaniste qui, sous l'apparence immuable du Grand Siècle, a toujours été sous-jacent, mais qui sourd maintenant beaucoup plus librement. Son visage plus riant balaye en effet tous les doutes, paraît désormais une réponse acceptable aux excès du 17ème. Mais du 18ème siècle on retient la leçon d'ordre et le goût pour la vérité. Il ne s'agit pas d'aller à la dérive. La philosophie du siècle des Lumières est à la recherche comme celle du siècle précédent, de l'évidence et de la clarté. Mais elle y ajoute le désir de trouver le bonheur sur terre. Elle allie la jouissance à la connaissance. Ainsi l'on évitera, pense-t-on, l'écueil du doute et de l'angoisse qui assaillaient respectivement l'homme de la Renaissance et celui du 17ème siècle.

L'homme du 18ème siècle, lui, est confiant dans ses possibilités. Car il lui semble, beaucoup plus encore qu'au 16ème siècle, pouvoir expliquer le fonctionnement de l'univers. Les voyages, le développement des sciences lui donnent l'impression que les secrets du monde vont lui être dévoilés. Il retrouve la soif ardente des humanistes, il est transporté comme eux d'un grand enthousiasme. Espèce de démiurge, il a le sentiment de dominer, de s'appropriier l'univers, de pouvoir l'éprouver, dans tous les sens du terme : le ressentir, mais aussi le mettre à l'épreuve, le connaître scientifiquement. L'esprit humain est en effet souverain, et il n'est que de

perfectionner nos instruments de connaissance, jugement, raisonnement pour un jour tout expliquer.

Dieu est présent, mais il est lointain. Il est celui qui a inventé la machine qu'est l'univers, qui lui a donné son fonctionnement, son mouvement. A l'homme d'en dégager le mécanisme. La relation directe et immédiate qui au 17^{ème} siècle cherchait à s'établir entre l'homme et Dieu, ou la distance infinie qui les séparait n'importe plus. Le monde physique a détrôné le monde métaphysique, et les causes secondes éclipsent la cause première. Le pourquoi fait place au comment. Entre l'homme et Dieu il n'y a rien que le monde des phénomènes et des apparences, la substance concrète, matérielle du monde physique, substance encore opaque certes, mais qui, avec le progrès des sciences, ne peut manquer de s'éclaircir. Dieu est donc relégué au deuxième plan. Et le sens du destin si important au siècle précédent disparaît devant le sentiment de l'existence et le matériau de la vie terrestre.

Mais cette vision des choses a son revers. A croire que l'univers peut être ainsi démonté comme une machine aux rouages compliqués mais déchiffrables, on perd de vue le sens des choses pour ne voir que leur fonctionnement. Le mécanisme de l'univers et les lois qui le régissent sont rois aux dépens du principe premier masqué par la matière même du monde, désormais objet unique d'étude. L'esprit s'assèche. Le cœur n'a pas sa part. Réussir à connaître les mystères de l'univers, c'est lui ôter tous ses mystères : Peut-on réduire le monde à un ensemble de lois?

Il semble à certains esprits que les facultés intellectuelles passent à côté de la vérité et que, paradoxalement, plus on connaît, moins on sait. Les deux mondes, intérieur et extérieur, s'appauvrissent. Il est tout un monde invisible que la logique est incapable de pénétrer, mais qui est pressenti par des forces mystérieuses, apparentées à l'affectivité beaucoup plus qu'à l'intellect. Au courant rationaliste s'adjoint ainsi le courant sensible. Il semble que l'on retrouve alors la profondeur et le mystère de la réalité. Car les puissances affectives dépassent les données visibles et rejoignent la réalité invisible. Monde intérieur et monde extérieur se dilatent réciproquement. Le débordement du cœur est à l'image du monde infini que l'on devine. L'on retrouve ainsi la métaphysique, mais par la voie du sentiment. L'on atteint Dieu de nouveau, réalité suprême mais par la voie de la nature, cette fois considérée non comme une machine, mais comme la représentation symbolique d'une vérité supérieure.

L'univers sensible renvoie donc à l'invisible et au divin. Mais il n'empêche que le même danger d'égoïsme que celui dont l'homme de la Renaissance avait fait l'expérience, existe ici. Les transports du cœur sont tels que l'homme s'y laisse aller voluptueusement, et perdant de vue la quête supérieure de la vérité, recherche uniquement le renouvellement de ce bien-être suprême. Bonheur paradisiaque, mais l'homme jouit de lui seul et a oublié Dieu. Un sentiment de culpabilité s'ensuit. Un sentiment de vide aussi, car l'envol est inmanquablement suivi de la chute. Un désir d'ordre et de sagesse succède à la dispersion dans l'espace et au sentiment de domination qui

l'a presque fait l'égal de Dieu. Il lui apparaît ainsi que bonheur et vérité, jouissance et connaissance doivent être liés et qu'aux principes du cœur doivent s'ajouter ceux du jugement et de la raison.

Pour éviter les emportements auxquels il est sujet, le sentiment se voit donc contrôlé aussi bien par le moralisme classique que par l'intellectualisme philosophique. Les forces inconscientes et anarchiques du moi ne peuvent se donner libre cours, elles se heurtent infailliblement aux forces de la volonté. A la joie de vivre individualiste et égoïste, s'ajoutent le sentiment du devoir et le besoin de discipline personnelle.

C'est cette même trajectoire que va suivre Rousseau. Chez lui, la notion d'unité est centrale précisément parce que nul plus que lui n'a senti le danger où pouvait l'entraîner le monde du sentiment. Jamais en effet on n'avait ressenti avec autant de conviction, la puissance, l'auto-suffisance du moi. C'est par le moi que tout existe, que tout est interprété. Il est l'origine, la fin, le centre de tout. Rousseau l'appelle amour de soi. Noyau vital, don originel de la nature ou, de ce qui est la même chose, de Dieu. Voilà donc notre auteur absous de toute accusation possible d'indépendance anarchique. Obéir à son moi le plus profond, c'est être fidèle à la volonté divine. L'amour de soi se confond dans ce sens avec l'amour de Dieu. Et Rousseau ne rompt pas avec la conception d'une unité centrale. Mais il ne croit pas à la puissance surnaturelle et à la

grâce divine et par là se distingue nettement du courant de pensée traditionnelle. Pour lui, tout part de l'homme et il suffit d'écouter en soi la voix de la nature pour ne pas dévier de la bonne route. La preuve en est la vision qu'il nous donne de l'état primitif, et qui témoigne de sa croyance ferme en la bonté de l'homme naturel. Les choses se gâtent lorsque l'homme plonge dans l'histoire. Le mal, c'est l'écart qui s'est installé par rapport au moi originel. Toute son oeuvre idéologique en refait le récit.

Comme aux siècles précédents, sortir du cercle est donc la faute suprême, mais le cercle ici, c'est le centre du moi, lequel renvoie à Dieu. La philosophie rousseauiste fait fi de la faute originelle et de la déchéance de l'homme, elle établit une relation d'amour immédiat où l'homme, investi de pouvoirs divins, n'a besoin que de lui-même pour être heureux. Le malheur commencera avec le développement de la société, c'est à dire avec la conscience du temps et de l'espace.

A un état d'unité et de cohésion succède alors un état de choses où toute notion centrale a disparu. Car l'expansion spatiale et temporelle provoque non seulement la division (par la comparaison avec autrui, la jalousie ou la haine qui s'ensuivent), mais la dispersion dans le désir ou dans la chimère compensatrice. Bref, après nous avoir montré le désordre occasionné par l'état social, Rousseau nous montrera le remède, le retour à l'ordre. Mais cet ordre ne sera pas l'ordre primitif, désormais impossible à retrouver, mais l'ordre moral de la vertu, dépassant donc le simple stade

de la bonté naturelle qui constituait jadis la norme. Cette norme, il faut maintenant la dépasser. Le développement de la conscience et de la raison a changé la perspective. L'abandon à soi n'est plus possible, la lutte contre soi lui succède. Et la plongée dans l'espace et le temps qui était déchéance, doit devenir pour l'homme source de salut. On est ainsi passé de l'amour de soi originel, à l'amour d'autrui, et à la réorganisation de la société. Mais c'est toujours le même cercle, qui, par la force des choses, s'est agrandi, tout en gardant le lien avec le centre qui est Dieu.

L'unité si chère à Rousseau, tout en évoluant, a donc été sauvegardée. Mais cette unité a mis en jeu la volonté et l'effort moral. Le moi a dû se dépasser, il a dû écarter tout ce qui entravait le progrès individuel ou social. Or, en s'élevant, l'homme ne s'est-il pas éloigné de son moi essentiel? Le dépassement est un mouvement ascendant, inverse de celui qui se met à l'écoute du coeur et descend dans les profondeurs. Lorsqu'il replonge en soi, l'homme y trouve un feu intérieur qui n'a besoin que de brûler pour se répandre. Mais, malheureusement, le retour à soi, et à son intimité, étrangement, est un mouvement d'expansion qui risque de devenir dispersion totale et rupture avec Dieu. Le cercle personnel s'agrandit à tel point que le noyau central se volatilise. Et Rousseau de reverir alors à l'ordre et à la cohésion, essentiels au repos de la conscience.

Nourri par sa chaleur initiale, et persuadé qu'il peut apporter quelque chose au bonheur de l'humanité, Rousseau

voguera donc d'un pôle à l'autre, du moi sociable au moi intime, de l'effort pour réformer la société au désir d'abandon et de bien-être personnel, avec tout ce que cela comporte de mouvements en avant, de retours en arrière, d'espoirs et d'échecs.

L'histoire même de son oeuvre suit une courbe similaire. Le champ d'action se rétrécit progressivement. L'oeuvre idéologique se transforme en oeuvre autobiographique. L'oeuvre autobiographique elle-même, des Confessions aux Rêveries, passe d'un univers où autrui est présent à un univers où le moi reste seul face à face et privé de tout moyen d'agir.

Ce rétrécissement spatial et temporel du moi nous fera poser la question de savoir ce qu'il reste du désir d'unité et de la relation avec Dieu. La communion des consciences a disparu, cependant Rousseau qui en ressent un sentiment de culpabilité se débat avec sa propre conscience. Jusqu'au bout il recherche l'absolution divine et le lien avec un ordre extérieur. Mais parallèlement il se réfugie au plus profond de lui-même, dans l'état de rêverie où il se suffit comme Dieu. Narcissisme, souveraineté du moi, amour de soi retourné sur lui-même? Il est sûr de posséder la vérité et le bonheur, comme il en était sûr en écrivant le 1er Discours. Mais du rêve d'unité sociale à la rêverie unifiante, on a changé de niveau. Comment est-on sûr de n'avoir pas divergé et de n'avoir pas brisé le lien avec le tout?

C'est pour répondre à ces questions, et parce qu'il nous semble que la réussite des Rêveries ne peut s'évaluer qu'en

rapport avec ce qui l'a précédé, que nous faisons le parcours rétrospectif de son oeuvre. Nous sélectionnons les ouvrages-jalons marquant les étapes essentielles de sa pensée et reproduisant, de l'oeuvre idéologique (les deux premiers Discours, l'Emile, la Nouvelle Héloïse) à l'oeuvre autobiographique (les Confessions, les Dialogues) jusqu'aux Réveries, le mouvement de plus en plus centripète de sa pensée.

PREMIERE PARTIE

ROUSSEAU AVANT LES "REVERIES"

DIALECTIQUE DE L'IMAGINATION CREATRICE ET DE

LA RAISON ORDONNATRICE

Avant le repli sur soi et l'isolement qui se fait progressivement jour des Confessions aux Rêveries, toute son oeuvre témoigne du débat douloureux et courageux entre le moi sensible et le moi moral.

Au début de son premier ouvrage, le Discours sur les Sciences et les Arts, Rousseau écrit:

C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque sorte du néant par ses propres efforts; dissiper, par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé; s'élever au-dessus de soi-même; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions célestes; parcourir à pas de géant ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers; et ce qui est encore plus grand et plus difficile rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. 1

Cette introduction, entrée en matière du 1er Discours pourrait être mis en exergue à toute l'oeuvre rousseauiste tant elle reflète son histoire. Ses deux parties antithétiques reproduisent la lutte entreprise par Rousseau tout le long de sa vie, contre la tentation de conquête du monde extérieur et du danger de dispersion.

1 Discours sur les Sciences et les Arts, p 7.

Nous sommes ici en présence de la grande dialectique rousseauiste, de deux mouvements contraires : dilatation/concentration, expansion dans l'espace et le temps/repli sur soi. Tout son être sensible tend à s'étendre sur l'immensité de l'univers, tout son être sensé tend à le faire revenir au moi conscient. La quête de la vérité, essentielle à tout le 18ème siècle, et à Rousseau en particulier, ne peut se faire qu'à travers la maîtrise des forces désordonnées du cœur et l'équilibre moral. Dialectique, comme nous l'avons vu, de la sensibilité et de la raison, et dont nous voulons, avant que d'aborder l'œuvre plus en détail, tracer les grands traits, parce qu'elle semble fondamentale chez Rousseau, et qu'elle donne lieu à un mouvement de concentration constant mais qui ira au fil des ans en s'approfondissant.

C'est l'expérience personnelle de Rousseau qui est à l'origine du désir de regroupement, de resserrement de soi. Il n'est que de puiser dans les Confessions pour voir la puissance des forces imaginaires. Leur qualité magique d'évasion, de fuite du réel, paraît si séduisant au cœur insatisfait de Rousseau qu'il s'y livre avec ivresse. C'est ce que nous révélèrent les quelques citations suivantes tirées des Confessions et que nous ferons suivre d'autres passages montrant le mouvement inverse de repli et de prudence.

Libre et maître de moi-même, je croyais tout faire, atteindre à tout: je n'avais qu'à m'élancer pour m'élever et voler dans les airs. J'entraîs avec sécurité dans le vaste espace du monde. 1

1 Confessions Livre II, p 45.

Comme on le voit, l'imagination donne ici un sentiment de puissance, de plénitude et de liberté. Elle vous affranchit du monde de la pesanteur ('voler dans les airs'), elle vous propulse dans l'immensité de l'espace ('élancer', 'élever', 'voler'), elle va du fini à l'infini.

Dans le passage qui suit, on remarquera encore le rôle bienfaisant, magique de l'imagination. L'auteur parle d'extase, de félicité, termes appartenant au vocabulaire religieux et qui indiquent qu'il a transcendé les limites terrestres et a atteint un état quasi-céleste. C'est son pouvoir libérateur mieux, son pouvoir créateur qui nous est révélé ici, de même que son pouvoir d'expansion spatiale et temporelle.

Le son des cloches qui m'a toujours singulièrement affecté, le chant des oiseaux, la beauté du jour... tout cela me frappait tellement d'une impression vive, tendre, triste et touchante, que je me vis, comme en extase transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour, où mon cœur possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire la goûtait dans des ravissements inexprimables Je n'ai été déçu que dans sa durée imaginaire; car les jours et les ans et la vie entière s'y passaient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas! mon plus constant bonheur fut en songe. Son accomplissement fut presque à l'instant suivi du réveil. 1

L'extase s'accompagne ainsi de la projection dans l'avenir et de l'expansion temporelle. Le temps est là éternel, la tranquillité 'inaltérable'. Mais hélas, impressions trompeuses: songe, mensonge. Ce repos sans failles et continu est brusquement interrompu par le réveil et la replongée dans le réel.

1 L'idé, III, p 108.

Ainsi doué d'une âme naturellement expansive, Jean-Jacques s'abandonne à la pente de son imagination et se laisse aisément séduire par le monde qu'elle révèle, mais en même temps il n'est pas dupe des phantasmes qu'elle provoque. C'est le pays des chimères, une 'phiole vide',¹ qui après avoir donné le sentiment de la plénitude, 'jette dans l'anéantissement'.²

C'est la raison pour laquelle Jean-Jacques va essayer de trouver une autre route du bonheur, une route stable et durable qui éliminerait les oscillations du monde imaginaire. C'est pour faire disparaître ces fluctuations qu'il va préférer à l'expansion du désir, le resserrement de l'être et l'équilibre de toutes les facultés:

En quoi consiste donc la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ... mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. 3

Remarquons bien que c'est l'imagination qui est à la source de ce revirement, car c'est elle qui a fait goûter à la félicité suprême et qui pousse l'être à chercher des moyens pour la retrouver sans jamais la perdre. C'est le monde paradisiaque révélé par l'imagination qui sera à la base de l'élaboration d'un système fondé sur d'autres critères destinés à assurer la solidité du bonheur. La chaleur du sentiment, le feu de la passion, ne sont pas éliminés, mais la raison et le bon sens en tempéreront l'ardeur et du même coup en garantiront

1 Ibid, III, p 101.

2 Ibid, I, p 36.

3 Emile, II, p 304.

la durée.

A la notion de dispersion, Jean-Jacques va mettre à sa place celle d'ordre et d'unité :

O homme, resserre ton existence et tu
ne seras plus misérable .1

Les mots 'félicité', 'extase' vont être remplacés par les
mots 'sagesse', 'vrai bonheur'.

La mobilité du monde imaginaire va devenir uniformité,
permanence:

Encore un coup le vrai bonheur ne se
décrit pas, il se sent et se sent d'autant
mieux qu'il peut le moins se décrire, parce
qu'il ne résulte pas d'un recueil de faits,
mais qu'il est un état permanent. 2

Un mouvement contraire à l'imagination s'avère ainsi
nécessaire. A la dissolution dans l'espace doit succéder
la notion d'unité. Il nous semble ici que la double notion
monde/Dieu soit à l'origine de l'antinomie dispersion/centralisation.
La vision du monde sensible peut provoquer en effet l'errance
de l'imagination qui veut en remplir l'espace, ou plutôt
l'espace libre peut provoquer l'égarement de l'esprit. Mais,
c'est le retour au créateur qui recentre l'être, comme l'indique
ce passage de l'Emile:

'Il y a quelque ordre moral partout où il y
a sentiment et intelligence. La différence
est que le bon s'ordonne par rapport au tout

1 Ibid, II, p 308.

2 Confessions, VI, p 236.

et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon et se tient à la circonférence. Alors il est ordonné par rapport au centre commun qui est Dieu et par rapport à tous les cercles concentriques qui sont les créatures. 1

Dieu est donc le principe d'ordre et d'unité auquel l'homme doit toujours revenir. A cela doit s'ajouter la conscience de ses limites. La liberté n'est pas dans le vagabondage indocile, mais dans l'action qui s'accomplit dans les limites du cercle voulu par Dieu, et qui est le cadre de la nature.

Mais revenons à cette image du cercle. Elle nous semble intéressante, car elle éclaire la conception de Rousseau sur la place qu'il attribue à l'homme dans l'univers.

Dieu est au centre du cercle, l'homme sur la circonférence, et son champ d'action, sa zone de liberté sont réduits au rayon de ce cercle. Remarquons la différence qu'il y a entre cet espace et l'espace imaginaire. Dans ce dernier l'espace était infini et indéfini, l'homme y vagabondait librement, mais sans point d'attache. Il avait la mobilité et la fluidité de l'air. Dans le cercle qui le contient, au contraire, l'homme est en droite ligne relié à Dieu, il retrouve une direction précise, une stabilité, une densité. Point sur le cercle, il retrouve le noyau de son être. Dieu qui est au centre embrasse tout, contient tout, retient tout.

1 Emile, IV, p 602.

L'image du cercle est ainsi intéressante dans l'idéologie rousseauiste. C'est une image de plénitude qui évoque une totalité, mais une totalité enfermée dans des bornes précises. Mais comme ces bornes sont le principe divin, cette totalité est en quelque sorte une totalité diffuente, rayonnante, qui comprend tout le temps et tout l'espace. Cela pourrait être d'ailleurs un volume, une sphère. Remarquons encore une fois la mention du centre et de tous les cercles concentriques, sections planes de cette sphère et qui représentent les créatures. Il faut noter aussi la morphologie des différentes figures géométriques, et leur interrelation : le point du centre, le cercle de la circonférence, le rayon, ligne droite qui les relie l'un à l'autre. Il nous semble y avoir ici des rapports de divergence et de convergence. Divergence de la part de Dieu qui influe son souffle sur la créature, convergence de la part de l'homme qui répond à Dieu.

Ce double mouvement à l'intérieur du cercle est fusion : Dieu se diffuse dans toutes ses créatures qui, elles, renvoient l'image de Dieu. L'homme est à la fois sur la circonférence et dans le centre, à la fois minuscule et à la mesure de l'infini. Alors il retrouve une liberté, un pouvoir d'expansion spatiale et temporelle qui s'apparente à l'éternité et l'infini divins.

L'image du cercle, avons-nous dit, est l'image de la totalité. Nous la retrouvons dans cette définition de 'la suprême intelligence' pour qui tous les lieux 'sont un seul point' et 'tous les temps un seul moment',¹ regroupement de tout le

1 Ibid., IV, p 593.

temps et de tout l'espace dans le principe divin.

Le phénomène de concentration ne pourrait être plus considérable. Dieu seul subsiste, de Lui seul dépend tout le reste, à Lui seul tout aboutit.

Mais cette vision synthétique se diversifie, se décompose lorsqu'il s'agit de montrer le rôle des hommes les uns par rapport aux autres:

Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les uns relativement aux autres. 1

Ici encore l'image du cercle est prédominante. Chaque homme est à la fois 'centre commun de tous les autres', foyer de rayonnement autour duquel les autres évoluent, et point sur la circonférence subordonné au centre. Alors s'établissent, toujours à l'intérieur de la totalité divine, des milliers de cercles qui se coupent et se recoupent, des milliers de rapports, fondés sur une harmonie et une égalité parfaites. La souveraineté absolue est celle de Dieu, centre de tout et de tous. Mais entre les hommes règne une uniformité de rapports sans failles. Toute direction contraire, tout mouvement qui éloignerait du centre et empêcherait le bon fonctionnement de ces rouages — prédominance de l'homme par rapport à Dieu, domination du moi sur autrui, ou d'autrui sur le moi — détruiraient l'équilibre et engendreraient instabilité et désordre.

1 Ibid, IV, p 280.

Bref, nous avons ici dans cette recherche d'ordre et d'unité, une des grandes constantes de l'oeuvre rousseauiste, une façon de capter, d'emprisonner le bonheur beaucoup plus sûre et solide que l'expansion imaginaire qui se déploie à l'infini, mais se distance du noyau de l'être et du centre divin.

Aux transports de l'imagination, Rousseau préfère la notion de centralisation du moi, de resserrement à la fois spatial et temporel. On ne se dissout plus dans l'espace, on ne franchit plus les limites de sa condition terrestre, on retourne à soi. On ne dépasse plus les notions traditionnelles du temps, on n'erre plus dans les souvenirs nostalgiques du passé, ni les rêves de l'avenir, on s'arrête au seul moment présent.

Mais si le retour à l'ordre a pour conséquence le resserrement dans l'espace et le temps, il n'implique pas un monde étroit et clos, bien au contraire. Car Dieu en étant le pivot, il ressortit du monde divin, débouche sur l'infini et l'éternité. Etre dans l'ordre, c'est se replacer sous la tutelle de Dieu. Loin donc de limiter, la soumission à l'ordre serait une source inépuisable d'enrichissement, de rayonnement, et ferait éprouver à travers le principe divin, l'infini de l'espace et du temps.

Il y a dans toute l'oeuvre de Rousseau, dit J.-L. Lecercle,

une notion centrale qui est celle d'ordre
On peut traduire ce mot par celui de cosmos,
qui désigne en grec l'univers considéré comme
un tout harmonieux. ¹

¹ J.-L. Lecercle, Jean-Jacques Rousseau, Modernité d'un classique, Paris, Larousse, 1973, p. 67.

D'un bout à l'autre de l'oeuvre de Rousseau, se manifeste cette notion d'ordre (représentée par l'image d'un Dieu central par rapport auquel tout s'ordonne) conjointement ou en opposition avec le désir d'expansion et d'infini que révèle le monde imaginaire. C'est le mouvement entre ces deux pôles contraires, la raison ordonnatrice et l'imagination créatrice, que nous examinerons à travers l'étude des deux premiers Discours, de l'Emile et de la Nouvelle Héloïse.

1 - LES OEUVRES IDEOLOGIQUES :

LE RECENTREMENT DU MOI : LE MOI ET LA NATURE

Une malheureuse question d'Académie qu'il
lut dans un Mercure vint tout à coup
dassiller ses yeux, débrouiller ce chaos
dans sa tête, lui montrer un autre univers,
un véritable âge d'or, des sociétés
d'hommes simples, sages, heureux. 1

"Voilà comment Rousseau explique l'origine du Discours sur
les Sciences et les Arts, et son entrée dans la carrière
d'écrivain. Il nous parle 'd'un véritable âge d'or'. C'est
un sujet qui lui tient à coeur. Elevé depuis sa petite enfance,
grâce aux lectures des 'hommes illustres de Plutarque', 2 de
l'Astrée, dans l'amour du romanesque et de l'héroïque, Rousseau
a toujours essayé de retrouver dans la société de son temps
les mêmes vertus, mais en vain. Il voit une différence
fondamentale entre lui et les hommes, entre la société réelle
et la société selon son coeur, société idéale certes mais dont
il retrouve les principes en lui-même. Le rêve a donc un
fondement authentique.

Pensant aux sociétés antiques dont les souvenirs livresques
lui reviennent à l'esprit, il rêve de transformer la société
actuelle en une société fondée sur les principes du passé.
Bref, son imagination le transporte dans le monde paradisiaque
des origines, dont il nous parle en ces termes:

1 Dialogues, II, p 328.

2 Ibid, II, p 319.

C'est un beau rivage, paré des seules mains
de la nature, vers lequel on tourne
incessamment les yeux, et dont on se sent
éloigner à regret. ¹

C'est un peu ici l'image d'Adam chassé du paradis terrestre. Il y a là quelque chose d'irréversible. Au fur et à mesure que se déroule le temps historique, l'homme s'éloigne de plus en plus de ce monde idéal des origines. Plus il en est séparé, plus le regret s'accroît ainsi que le désir de le retrouver. L'image nostalgique de ce monde qu'il garde au fond du cœur (image archétypale ancrée au plus profond des âtres), la comparaison avec le monde où il vit serviront de base à la société nouvelle qu'il faut établir.

Arrêtons-nous un instant sur ce monde idéal. Le temps est le temps mythique des origines, opposé au temps historique qui est mouvant, irréversible, contingent. Dans tout le Discours, Rousseau nous montre l'opposition entre les sociétés antiques héroïques et vertueuses et les sociétés contemporaines. Mais ici le monde qu'il nous décrit se situe même avant l'histoire, dans le non-temps, dans un présent éternel et immobile, où les différentes catégories du temps se confondent. M. Eigeldinger écrit:

La fonction spécifique du mythe est de proposer le récit de l'histoire de l'homme et du monde dans la perspective à l'original, qui devient le non-temps, englobant les dimensions de la temporalité ... Le mythe est insurrection contre le temps historique, volonté de le dépasser dans un présent atemporel. ²

¹ Discours sur les Sciences et les Arts, p 22.

² Marc Eigeldinger, Jean Jacques Rousseau Univers mythique et cohérence, Neuchâtel, La Baconnière, Langages, 1978, p 15.

Remarquons en effet les temps utilisés : Nous avons le présent: 'C'est un beau rivage' et l'imparfait : 'Quand les hommes innocents et vertueux aimaient'....

L'emploi du présent qui, comme on le sait, a plusieurs fonctions, nous semble ici, à la fois réactualiser le passé, le rendre vivant et tangible, à la fois éliminer la distance du passé par le rappel du souvenir ou de l'imagination. Dans le premier cas c'est le passé qui est devenu présent (c'est un beau rivage = c'était un beau rivage), dans le deuxième cas, c'est un vrai présent qui décrit la vision mémoriale que fait ressurgir l'imagination. Celle-ci est la faculté qui permet d'éliminer la distance entre le présent et le passé, qui a le pouvoir de faire remonter à la surface ce qui est le plus enfoui dans le coeur de l'homme, de faire revivre l'époque des origines. Grâce à elle le temps est aboli, tout ce qui était successif, mobile et changeant disparaît, seule revit la continuité sans fin des premiers temps.

L'emploi de l'imparfait est aussi intéressant, car, comme on le sait, il exprime une durée dont on ne connaît pas la fin et qui a valeur d'éternité. Au contraire, l'emploi du passé simple qui suit 'Mais bientôt ils se lassèrent... les relâquèrent...' ¹ marque la rupture, et l'entrée dans le monde de la contingence et du changement, la plongée dans le flux du temps opposé à son immobilité.

Examinons l'image du rivage dans sa spatialité : Elle nous semble présenter les deux caractères d'étendue et de frontière.

1 Discours sur les Sciences et les Arts, p 22

Etendue : ligne horizontale dont on ne voit pas la fin.
 Frontière, car le rivage c'est la ligne de séparation entre la terre et les eaux. On retrouve ici l'île si chère au cœur de Rousseau, l'espace clos, l'image d'un cercle, assez ample cependant, ref'et de l'unité et de l'éternité tant désirées. Unité et plénitude car dans la mesure où l'île représente un abri, une enveloppe protectrice pour l'homme, celui-ci vit en harmonie avec ce qui l'entoure, dans un univers clos, où espace intérieur et espace extérieur à peine différenciés se confondent. Et éternité, car dans un espace concentré, aux limites bien définies, il semble qu'on soit hors du flux temporel et que le temps se soit arrêté.

Remarquons que dans ce monde Dieu est présent et qu'il y est central :

Quand les hommes innocents et vertueux
 aimaient à avoir les Dieux pour témoins
 de leurs actions, il habitaient ensemble... 1

Ce n'est qu'ensuite que les hommes se sont séparés de lui et ont détruit l'harmonie première.

C'est cette image paradisiaque des premiers temps, espace insulaire qui a pour centre le monde divin où règnent la beauté, l'harmonie, la paix, dans l'immobilité et l'éternité du temps (s'opposant en cela radicalement à la société moderne), qui se situe à l'origine de sa recherche du bonheur.

Au tableau de la simplicité et de l'unité, Rousseau va

1 Ibid.

opposer le tableau de la dégradation et de la dispersion dans le temps et l'espace. Survolant le cours de l'histoire, il nous montre, avec les progrès de la civilisation, la détérioration des sociétés antiques, le règne de la discorde et du chaos. Or, comme il importe beaucoup plus d'être 'vertueux et durables' que 'brillants et momentanés',¹ (Remarquons le lien entre la morale et la durée immobile du temps), il s'agit de retrouver les vertus anciennes, et particulièrement la 'concentration en soi'² dont tout le bonheur dépend. Et nous retrouvons dans ce repli sur soi, l'image du cercle ou de l'espace clos, insulaire, dont nous avons déjà parlé.

Il s'agit donc de retrouver le noyau de son être, de vivre en soi et par soi et non dans le jugement des autres.

A quoi bon chercher notre bonheur dans
l'opinion d'autrui si nous pouvons le
trouver en nous-même. 3

Rentrer en soi c'est écouter la voix intérieure 'la voix de la conscience' dans 'le silence des passions'.⁴ Ce sera, en même temps que retrouver sa vraie identité, retrouver la communication véritable avec autrui, l'amitié et la confiance. Ce sera ainsi pouvoir 'se pénétrer réciproquement',⁵ être transparent les uns pour les autres, et ainsi éliminer 'la réserve, la haine, la trahison'.⁶ Le monde idéal rousseauiste est lumineux, sans ombres. L'orgueil, le sentiment de supériorité, 'le voile uniforme et perfide'⁷ de la politesse y sont absents. Tous évoluent les uns sous les yeux des autres. On ose 'paraître ce

1 Ibid, 20.

2 Ibid, p 30.

3 Ibid.

4 Ibid.

5 Ibid, p 8.

6 Ibid.

7 Ibid.

qu'on est',¹ Alors disparaissent les obstacles entre les gens. C'est le règne de la clarté et de l'ouverture des cœurs. Le retour à soi, non seulement régénère l'amour de soi, mais entraîne l'amour des autres et un climat de confiance et de liberté.

Donc paradoxalement la concentration en soi n'est pas une expérience de la solitude. Loin de cloisonner, elle dilate l'espace, agrandit les dimensions du temps, redevenu le temps de l'homme naturel. La concentration est expansion. Non pas cependant expansion désordonnée qui égare l'homme et lui fait perdre le sens de l'unité, mais expansion s'effectuant à l'intérieur d'un certain cadre. Le monde auquel le resserrement sur soi aboutit est le monde du 'beau rivage', ce monde insulaire et protégé où règnent l'innocence et la vertu, où le temps est arrêté, et qui symbolise le tout, mais aussi l'univers organisé dont Dieu est le centre.

Car de même que l'univers forme une totalité, l'homme doit aussi s'y intégrer harmonieusement et s'ordonner par rapport au centre divin. D'où la notion de vertu qui revient maintes fois dans le discours et qui va permettre à l'homme de toujours garder intact et direct le lien avec Dieu. La vertu est définie comme étant la 'science sublime des âmes simples' dont les principes sont 'gravés dans tous les cœurs'.² Mais si elle est associée à la voix de la conscience, à l'évidence du cœur, elle implique cependant un effort, et le concours de la volonté parce qu'elle doit imposer silence aux passions. Etre vertueux c'est écouter la voix de la raison, qui impose ses règles et

¹ Ibid.

² Ibid, p 30.

incite à remplir les devoirs dictés par la conscience. Ne pas s'écarter du droit chemin c'est participer à l'harmonie universelle. L'ordre chez l'individu correspond à l'ordre du monde, tel que voulu par Dieu, l'ordre du monde aboutit à la discipline de l'individu. De même que le monde extérieur est circonscrit par le 'beau rivage', l'homme doit aussi rester dans les limites que lui impose la nature.

'Dieu tout-puissant, ... délivre-nous des
Lumières... et rends-nous l'ignorance,
l'innocence et la pauvreté.'

Tout le Discours met en relief la nécessité de la circonscription de soi, des limites auxquelles on doit se borner, opposées à la dispersion et au désordre. Non seulement l'unité de l'être sera ainsi préservée, mais aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce resserrement débouchera sur un monde lumineux, sans entraves.

Dans le Discours sur l'Origine de l'Inégalité, Rousseau, de la même façon opposant l'homme primitif à l'homme moderne, va nous montrer comment les méfaits de la civilisation ont perverti l'être humain, ont détruit son unité. Partant encore une fois de la vision idyllique de l'état primordial, il nous en montre la dégradation au fur et à mesure du développement de l'esprit de l'homme et de la formation de la société.

Tout le Discours mettra l'accent sur l'opposition entre le vrai bonheur de 'l'homme sauvage' et le bonheur artificiel de 'l'homme sociable'. Dans les deux cas, c'est à travers les

1 Ibid, p 28.

catégories de l'espace et du temps qu'apparaît l'opposition.

Examinons en premier lieu les images spatiales :

'Le sauvage vit en lui-même, l'homme sociable
toujours hors de lui ne sait vivre que dans
l'opinion des autres.'¹

Nous retrouvons ici le mouvement de concentration en soi
opposé au mouvement centrifuge qui éloigne du noyau de l'être
et fait perdre l'impression de faire partie intégrante de
l'univers. En effet, l'homme de la nature ne se distingue
pas du monde extérieur. Pour lui monde intérieur et monde
extérieur se confondent il vit en parfaite harmonie avec ce qui
l'entoure

'Son âme, que rien n'agite, se livre au
seul sentiment de son existence actuelle.'²

Il se suffit à lui-même, le monde qui l'environne lui suffit
aussi; l'espace extérieur est un espace osmotique avec lequel
il se confond. Il est ainsi parfaitement indépendant.

'(Il) ne respire que le repos et la liberté,
il ne veut que vivre et rester oisif et
l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas
de sa profonde indifférence pour tout autre
objet.'³

Au contraire l'homme civilisé 'toujours actif, sue, s'agite,
se tourmente sans cesse',⁴ Dans le courant du Discours, Rousseau

1 Discours sur l'Origine de l'Inégalité, p 193.

2 Ibid., p 144.

3 Ibid., p 192.

4 Ibid.

nous retrace l'évolution de l'homme qui, réduit d'abord au sentiment de sa seule existence et de sa conservation, réduit aussi au simple monde des sensations, voit peu à peu ses idées et ses sentiments se développer, et devient conscient d'autrui. Alors qu'il se suffisait à lui-même, et vivait en état d'égalité parfaite avec les autres, alors qu'il ne se distinguait pas d'eux, il commence tout à coup à distinguer le moi du monde extérieur. Cet état de choses est, dans une première étape, bénéfique aux sentiments de fraternité et de solidarité, le grand rêve de Rousseau.

'A mesure que les idées et les sentiments se succèdent, que l'esprit et le cœur s'exercent, le genre humain continue à s'apprivoiser, les liaisons s'étendent et les liens se resserrent. On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes ou autour d'un grand arbre.'¹

Mais peu à peu, l'homme perd l'état de cohésion. Sa relation avec le monde est médiate, non plus immédiate. Mesurant la distance qui le sépare des autres, il perd l'état d'égalité, car il ne peut s'empêcher de reconnaître la supériorité et de vouloir être supérieur.

'Le plus beau, le plus fort, le plus adroit, ou le plus éloquent, devint le plus considéré, et ce fut là le premier pas vers l'inégalité et vers le vice en même temps.'²

Alors s'introduit la fêlure dans ce qui était l'unité. 'Être et paraître devinrent deux choses tout à fait différentes'.³ Alors apparaissent la dépendance et l'asservissement. Au fur et à mesure que s'accroissent les pouvoirs de l'homme s'accroît

1 Ibid, p 169.

2 Ibid.

3 Ibid, p 174.

aussi l'écart entre le désir et l'objet. C'est alors le règne de l'insatisfaction et de la servitude. Le bonheur de l'homme de la nature peut, lui, se définir par les mots suivants: concentration en soi, appréhension immédiate du monde environnant, fusion du sujet et de l'objet, impression de plénitude et de liberté. Et le malheur de l'homme de la société par leurs contraires: désaccord entre soi et le monde, perte de l'unité, conflit entre l'être et le paraître, disparition de la liberté. Il est évident que les conditions du bonheur primitif dépendent du caractère limité de l'homme et de son appréhension de l'univers. Son espace est un espace clos, une sphère délimitée par le monde des sensations, son instinct de conservation et son amour du bien-être. C'est lorsque ses besoins s'accroissent que se développent simultanément la raison et les passions. Plus les facultés de l'homme se développent, plus son pouvoir s'accroît. Il domine le monde, le soumet à sa volonté, mais la parfaite harmonie qui existait entre lui et l'univers n'existe plus. Il se sent différent, il ne fait plus partie intégrante du tout. De plus, en même temps qu'il ressent sa puissance, il fait l'expérience de sa faiblesse. Il est tour à tour en haut et en bas de l'échelle, maître et esclave. Il est isolé, en dehors de la sphère parfaite où il se tenait en équilibre avec le monde qui l'entourait. Le pouvoir qu'il possède lui donne en contrepartie l'impression d'isolement et une agitation perpétuelle. L'image de l'enclos au début de la seconde partie est symbolique de son désir de puissance et de la solitude qui en résulte:

'Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa
de dire, ceci est à moi ... fut le vrai fondateur

de la société civile ... Vous êtes perdus
si vous oubliez que les fruits sont à
tous et que la terre n'est à personne. ¹

On pourrait vouloir rapprocher ce monde fermé de la propriété au monde clos de l'état primordial, penser que tous les deux possèdent les mêmes caractéristiques d'un monde limité qui entoure et protège l'homme qui y séjourne. Mais le contexte dans les deux cas est tout à fait différent. Dans le cas de la propriété, l'homme s'isole volontairement pour exercer son pouvoir de supériorité sur les autres êtres, le monde est pour lui un instrument de domination qui provoque l'aliénation. Plus il possède et domine, plus paradoxalement il ressent sa dépendance. L'image de l'enclos est intéressante car elle implique la délimitation consciente d'un certain espace, la barrière que l'on met entre soi et autrui. Elle établit nettement la distinction entre le moi et l'autre, elle est le signe de l'exclusion et de la division. Sa soi-disant liberté a pour enjeu la séparation d'avec les autres. L'enclos, c'est, concrétisée, l'opposition entre l'homme et le reste du monde.

Au contraire le monde de l'homme primitif, aussi limité qu'il soit, est placé sous le signe de l'unanimité et de l'égalité. Lui aussi est cantonné dans un certain espace, celui de sa 'cabane rustique', lui aussi est seul, mais son monde n'implique pas la distanciation. Au contraire, ils vivent tous en état d'autarcie et sur un pied d'égalité. Ils ne cherchent pas à empiéter sur le monde des autres, à vouloir leur être supérieurs. Chacun est dans sa propre sphère, dans un rapport de parfaite égalité. L'image de la cabane rustique, de la

¹ Ibid, p 164.

cellule close est à la fois un symbole de suffisance et de plénitude, mais aussi de solidarité et d'acceptation d'autrui. C'est l'image d'un monde qui se suffit à lui-même, qui vit replié sur lui-même, mais dans le respect de son prochain. On ne vit pas dans la dépendance de l'autre, mais à côté. Le repli sur soi implique l'égalité, donc la liberté et même la solidarité. Il englobe le monde des autres. Car l'homme de la nature est altruiste. Nous nous référons ici à la première partie du Discours où Rousseau nous parle de la pitié que l'homme éprouve spontanément à l'égard d'un être souffrant. Elle est 'un pur mouvement de la nature' qui 'concourt à la conservation mutuelle de l'espèce', opposée à la raison qui, elle, 'engendre l'amour propre', 'replie l'homme sur lui-même' et l'isole.

Grâce à la pitié, l'homme s'identifie immédiatement à l'autre. A la différence de l'univers de l'homme de la société, le monde de l'homme naturel n'est pas le monde de l'isolement et de la division, ce n'est pas le monde de la propriété enclose et séparée des autres. C'est le monde de la cabane rustique, symbole de la simplicité et de la liberté des premiers temps, monde de la concentration en soi, de l'amour de soi, et de l'équilibre harmonieux qui se réalise entre l'homme et l'univers.

'Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses projets bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée'. 2

1 Ibid., p 156.

2 Ibid., p 144.

Voilà en résumé le contexte temporel de l'état primordial. Les facultés humaines de jugement, de raisonnement et de mémoire étant très peu développées, l'homme primitif vit uniquement dans l'instant. Et cet instant, malgré ses limites étroites, n'est pas ponctuel, il se dilate, durée indéfinie qui n'a ni début ni fin. Entièrement soumis aux besoins du moment, l'homme primitif oublie le passé et il n'anticipe pas l'avenir. Le temps pour lui n'existe pas. De même qu'il ne voit pas plus loin que l'espace dans lequel il évolue, il ne voit pas plus loin que l'instant qui, puisqu'il n'a pas encore la possibilité d'envisager toute la perspective temporelle du passé et de l'avenir, a une durée immobile. Espace et temps s'intègrent dans les limites étroites des impressions de ses sens, de ses sensations ou des besoins qu'il éprouve. Tout son univers se borne à la présence des choses et à sa présence aux choses. Le mouvement qui éloigne et qui disperse n'y existe pas. D'où les termes repos, oisiveté, ataraxia, indolence appliqués à l'homme primitif, opposés à l'agitation, au tourment incessants de l'homme social. L'angoisse, qui est le lot de la civilisation, n'existe pas dans l'état primordial.

'Les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur et la faim. Je dis la douleur, et non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir'. 1

L'état de l'homme de la nature est un état quasi-paradisique. Le temps n'y existe pas, l'espace n'est pas ce qui est extérieur à soi, il englobe le moi et le monde qui se diffusent l'un dans l'autre. Ainsi règnent la paix, la liberté et la stabilité. Mais le développement des facultés humaines, le

1 Ibid., p 143.

développement de l'entendement et des passions ont déclenché la marche du temps. A partir de là, l'ordre établi s'est détraqué, le monde a été plongé dans le devenir historique et a perdu son assise et son unité.

'Semblable à la statue de Glaucus que le temps, la mer et les orages avaient tellement défigurée qu'elle ressemblait moins à un Dieu qu'à une bête féroce, l'âme humaine altérée au sein de la société...à, pour ainsi dire, changé d'apparence au point d'être méconnaissable'.¹

1 Préface au Discours sur l'Origine de l'Inégalité, p 122.

Après la rédaction de la Nouvelle Héloïse, l'auteur éprouve le besoin de revenir à un ouvrage idéologique qui pourrait être utile à l'humanité. Puisque la société a corrompu l'homme, il faut essayer par une pédagogie nouvelle de corriger les défauts de l'homme moderne et retrouver la simplicité du temps des origines. Ce sera le but de l'Emile, traité à la fois pédagogique, moral et religieux destiné à former une nouvelle et meilleure société. C'est, d'après Rousseau, son ouvrage le plus important. Toute sa philosophie y est en effet contenue. Nous y trouverons, beaucoup plus développé, ce qu' n'était encore qu'à l'état d'ébauche dans les deux premiers Discours. La pensée est la même, mais elle s'est affirmée, les idées sont précisées de façon plus explicite et détaillée.

Comme dans les deux premiers Discours les mêmes images spatiales apparaissent : à maintes reprises il nous met en garde contre la dispersion de l'être et nous recommande le regroupement autour d'un noyau central. A l'instabilité que provoquent la mobilité de l'esprit et l'extension dans le temps et l'espace, il oppose la solidité et la sérénité que procure le fait de vivre en soi.

'Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent
qu'aussi loin que tes forces naturelles
et pas au-delà', 1

Le regroupement de l'être est symbolisé, comme nous l'avons déjà vu, par l'image de la sphère:

1 Emile, II, p 308.

...surons le rayon de notre sphère et restons
au centre comme l'insecte au milieu de sa toile'.¹

Cette image implique non seulement le noyau central du moi,
mais le monde extérieur et ses limites à l'intérieur desquelles
il doit se tenir. Or ce monde dépend du niveau de
développement des facultés de l'homme. L'espace extérieur dans
lequel il peut se mouvoir est en relation directe avec les progrès
de son intelligence. Plus elle s'accroît, plus les bornes de
la sphère s'agrandissent, car

'notre pensée ne va pas plus loin que nos
yeux et notre entendement ne s'étend qu'avec
l'espace qu'il mesure'.²

Ainsi, ce sont les facultés de l'homme qui déterminent les
limites de son champ d'action. Sa liberté de mouvement et sa
puissance ne sont pas absolues, elles sont en relation avec
ses facultés intellectuelles, elles ne peuvent s'exercer qu'à
l'intérieur du cadre dont les bornes sont fixées par les propres
limites de l'homme lui-même.

Cet équilibre de forces qui s'établit entre l'homme et le
monde produit une impression de plénitude et de sécurité. Car
pour l'homme, ce n'est pas l'espace qu'il peut évaluer, l'homme en
est le maître et le centre. Son univers doit être à la mesure
de ses forces. L'image de cette égalité de rapports qui doit
exister entre le monde intérieur et le monde extérieur parcourt
tout le livre.

C'est le développement de la personne humaine au cours des

¹ Ibid, II, p 305.

² Ibid, III, p 430.

différents âges de sa vie qui va déterminer les limites de sa sphère. D'étroites lorsqu'il est enfant, elles vont s'agrandir au fur et à mesure que ses facultés s'accroissent. Voyons rapidement l'évolution de l'enfant en adulte, et l'agrandissement consécutif de la sphère dans laquelle il évolue. Nous parlons sans cesse des bornes de ce monde, déterminées par les limites des capacités humaines, mais précisons qu'à l'intérieur de cet espace règne une parfaite liberté. Car s'il ne faut pas dépasser ses forces il ne faut pas non plus les entraver, la liberté de l'homme étant dans l'appréciation exacte de ses limites mais aussi de ses possibilités. On ne doit ni en faire plus ni en faire moins, on doit seulement suivre la loi de la nature. La première appréciation du monde se fera par la parfaite liberté des mouvements du nouveau-né, ensuite dès qu'il sait marcher, par l'exploration de l'espace qui l'entoure, car

'ce n'est que par le mouvement que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous, et ce n'est que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue.'¹

La connaissance du monde est donc liée à la mobilité de l'enfant. C'est ce qui l'entoure, et qu'il peut petit à petit explorer de lui-même. qui l'introduit dans l'espace du monde. Et celui-ci n'est que ce que l'enfant peut parcourir. Espaces intérieur et extérieur doivent être en parfait équilibre. D'où le rejet des sciences telles que l'astronomie ou la géographie qui dépassent son entendement. Il faut maintenir l'enfant dans le temps et dans l'espace. Ce monde qu'il doit connaître est celui qu'il peut découvrir de lui-même, et c'est par une sorte de

¹ Id., I, p 284

physique expérimentale du mouvement que tout doit commencer.

A cette mobilité s'ajoute aussi, dans la connaissance de l'univers, l'action des sens. Là encore il est à remarquer que l'intellect ou la raison spéculative, sources possibles d'erreur et de faux jugement. n'entrent pas en jeu, et que la découverte du milieu extérieur se fait premièrement à partir des facultés physiques, matériau concret moins susceptible d'erreur. Ici se fait jour une distinction intéressante entre les différents sens. Dans sa crainte perpétuelle d'un monde qui s'écarte du réel, qui fasse régner le flou ou l'illusion, qui enflamme l'imagination et détruise l'univers recherché, Rousseau va nettement assigner à chaque sens ses possibilités et ses limites.

Aucun sens n'a une véritable primauté sur l'autre, c'est par leur interaction réciproque qu'ils peuvent être utiles. Ainsi le milieu extérieur que l'homme évalue grâce à eux sera-t-il un monde établi sur des critères sûrs, où l'impétuosité d'un certain sens sera corrigé par un autre et éliminera l'inexactitude du jugement. Ainsi, aucune des facultés de l'homme ne prévalant l'une sur l'autre, ce dernier éprouve-t-il un sentiment de plénitude et d'harmonie. Le monde extérieur sera encore le cercle étroitement délimité par la juste combinaison des sens, l'homme y sera au centre, dans un équilibre parfait. C'est surtout la vue qu'appréhende Rousseau. Qui trop embrasse mal étreint, nous dit le proverbe, et c'est précisément ce que lui reproche notre auteur. La vue embrasse un espace immense, plus grand que celui que l'homme est capable de maîtriser. A la différence du toucher qui, par le contact direct et immédiat qui s'opère entre l'objet et l'homme, établit un monde limité, certes, mais exact.

'Les jugements du tact... rectifient l'étourderie des autres sens qui s'élançant au loin sur des objets qu'ils aperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'aperçoit le toucher, il l'aperçoit bien'.¹

Ainsi les illusions que provoque la vue devront-elles être corrigées par le toucher. De la même façon, une juste appréciation du monde sensible requiert le concours réciproque de la vue et de l'ouïe. Rousseau nous donne quelques exemples de l'utilité de l'action conjointe de ces deux sens. Nous ne mentionnerons que le cas du tonnerre où l'évaluation de la distance se fait par l'intervalle de temps qui sépare la vision de l'éclair du retentissement du coup.

'On peut juger de la distance où se fait le tonnerre par l'intervalle de temps qui se passe de l'éclair au coup.'²

La vue seule non plus que l'ouïe seule n'auraient pu mesurer la distance où s'est produite la décharge.

Bien qu'il en aille ainsi de tous les sens, c'est la vue, pour les raisons que nous avons déjà indiquées, qui fait principalement l'objet de son attaque. Puisque celle-ci est liée à l'étendue, le resserrement de l'espace extérieur est nécessaire et obéit au désir de clarté et de certitude que nous retrouvons partout, et à la crainte que l'imagination ne déforme les perspectives. L'équilibre des sens s'impose donc, car il garantit l'ordre et la stabilité de l'homme et l'empêche de s'égarer dans le monde de l'irréel. Tout en effet doit se centrer sur le réel ou le monde sensible, par rapport au monde dangereux de l'imaginaire. Non que ce dernier n'existe , ou soit le monde illusion

1 Ibid. II, p 389.

2 Ibid. II, p 404.

complète. Rousseau est bien conscient de la présence et de la réalité obsédante du monde imaginaire, mais 'l'intelligence humaine a ses bornes'¹, et s'il est possible de pressentir l'infini, il est impossible de l'atteindre. Ainsi ajoute Rousseau de façon nostalgique, presque désespérée:

'Il ne s'agit point de savoir ce qui est mais ce qui est utile. Souviens-toi, souviens-toi', dit-il à son élève, 'que l'erreur seule est funeste, et qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne sait pas, mais par ce qu'on croit savoir'.²

Il se rend compte que cela implique un cercle restreint de connaissances, mais courageusement il choisit la voie de la sagesse, et repousse systématiquement tout ce qui jette l'homme dans des désirs sans bornes, impossibles à réaliser. L'absolu étant inaccessible, et source d'angoisses, il faut se concentrer 'dans l'étroite borne des possibles'³, il faut se contenter de ce qui est humain et terrestre.

C'est ainsi que loin de se transporter dans l'infini de l'espace, il va examiner ce qui l'entoure, le mouvement de la terre, le parcours du soleil. C'est que son entendement s'est développé et que l'espace qu'il peut mesurer s'est agrandi en proportion. Alors qu'auparavant le cercle de l'espace extérieur était limité à ce qui l'entourait directement, la sphère à mesurer se dilate considérablement. Nous avons l'homme au milieu d'un espace restreint qui allait à peine 'plus loin que ses bras',⁴ nous avons maintenant l'image de la terre, point central autour duquel gravite apparemment le soleil. Le

1 Ibid, III, p 428.

2 Ibid, IV, p 548.

3 Ibid.

4 Ibid, III, p 426.

symbolisme en est évident (il est explicité par la définition qu'en donne Rousseau : le soleil est 'le père de la vie'¹), et l'analogie est claire : l'homme est situé par rapport au monde qui l'entoure comme la terre par rapport au soleil, comme l'univers par rapport à Dieu. Une série de cercles concentriques, allant du plus petit au plus grand, du monde humain au monde physique, au monde divin, constitue le 'pattern' général. Dieu est à la fois centre qui diffuse et circonférence qui englobe la totalité des êtres et des choses, l'alpha et l'oméga. Le cercle que semble décrire le soleil autour de la terre, le tour que la terre effectue sur elle-même, sont des signes matériels que tout est ordonné autour d'un centre, et doivent apporter à l'homme la conviction qu'il fait partie de cet ordre et ne doit pas chercher à s'en dégager. La parfaite mécanique de l'univers paraît contredire la notion d'infini qui n'a ni début ni fin, ni centre, ni circonférence. Mais c'est que, devant l'infini, l'homme ne sait où se situer

'Dieu est éternel, sans doute', s'écrit
Rousseau, 'mais mon esprit peut-il embrasser
l'idée d'éternité?' 2

Ce sentiment d'angoisse qui saisit l'homme devant l'illimité, il doit prendre les moyens de le combattre. Les multiples manifestations du monde matériel sont là pour le rassurer. S'il n'est pas capable de connaître le tout, du moins,

'l'ordre sensible de l'univers... l'harmonie des
êtres et l'admirable concours de chaque pièce
pour la conservation des autres', 3

sont des preuves suffisantes qu'il y a un dessein général et que

1 Ibid, p 431.

2 Ibid, IV, p 593.

3 Ibid, IV, p 579.

c'est seule, la faiblesse de son entendre, qui l'empêche de le saisir. Qu'il s'en tienne donc à ce qu'il peut comprendre et laisse de côté les notions d'infini et d'éternité que son esprit ne peut embrasser. La sagesse est de se limiter au petit coin de son monde terrestre, de partir uniquement des manifestations de la nature environnante. Alors, même si la connaissance de la totalité lui échappe, il ne peut qu'être réconforté par le spectacle de l'ordre qu'il voit régner. C'est l'ordre d'une machine dont les rouages bien réglés témoignent d'une puissance ordonnatrice, soucieuse d'harmonie. C'est en effet par le mouvement des éléments du cosmos que l'on peut déduire l'ordre qui prévaut. Car le mouvement, loin d'être désordonné et fortuit, obéit au contraire à des lois rigoureuses :

'Si la matière nue me montre une volonté, la matière nue selon de certaines lois me montre une intelligence'.¹

De même qu'au début c'était la mobilité de l'enfant qui définissait la sphère où il pouvait évoluer, et les limites de celle-ci, c'est ici la trajectoire du soleil au cours de la journée, au cours de l'année, qui détermine l'étendue de l'univers humain. Arrêtons-nous un instant sur le récit de la promenade au lever et au coucher du soleil, leçon de sciences expérimentales où Emile découvre les lois du système de l'univers.² Rousseau insiste sur le côté mécanique, fini du monde qui nous entoure, afin de nous convaincre d'une organisation d'ensemble.

Les points de repère spatiaux que le précepteur fait observer à son élève sont très précis : la position du soleil à l'aube

¹ Ibid, IV, p 518.

² Ibid, III, p 430 et suivantes.

et au crépuscule, l'Est et l'Ouest d'un côté, de l'autre sa position au solstice d'hiver et au solstice d'été. Ceci délimite nettement (n'oublions pas la quête de clarté), l'espace cosmique où l'homme est cantonné et témoigne en même temps du mouvement circulaire de l'univers, ce qui nous renvoie à l'idée de la sphère et de la structure harmonieuse du monde. L'espace implique le temps, le parcours du soleil d'Est en Ouest, c'est la durée du jour. La distance parcourue, c'est le temps écoulé, et 'proquement le temps écoulé équivaut à l'espace parcouru. A espace identique, temps identique. Le renouvellement du parcours chaque jour, chaque année, implique la succession fin du temps. Temps et espace sont à la fois parallèles et circulaires. La boucle est ainsi fermée et l'ordre est démontré.

A cette notion d'ordre sont associées celles d'évidence et de vérité. Le soleil c'est en effet la manifestation concrète de Dieu, 'sternelle lumière' dont 'l'éclat éblouit'.¹ Le lien s'impose naturellement à l'esprit. Nous soulignons dans le passage suivant ce qui paraît l'impliquer:

'Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle, le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'oeil la lumière et les couleurs, les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie'.²

Remarquons l'opposition très nette entre la clarté solaire et les ténèbres, l'envahissement total et immédiat de l'espace par la lumière, son caractère animé impliquant la présence d'une force.

¹ Ibid, IV, p 532.

² Ibid, III, p 31.

agissante, l'embellissement du paysage, et la transformation de la réalité en une surréalité, l'animation de toutes les créatures et leur reconnaissance unanime à l'égard du Créateur. Le caractère symbolique du soleil est ici nettement indiqué, il est le signe matériel du principe divin, sa clarté est synonyme de vérité. Nous avons souligné le rapport étroit qui devait s'établir entre les facultés physiques et l'espace qu'elles pouvaient embrasser. Nous voyons que l'appréhension du monde peut aller plus loin que le réel objectif et conduire à une réalité supérieure qui donne à l'homme un sentiment de bonheur sans pareil.

'Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste.'¹

Si l'imagination entre en jeu dans cet émerveillement, ce n'est pas elle qui en est à l'origine, mais l'observation objective effectuée par les sens. La vision que l'homme a de l'univers ne peut ainsi qu'être fidèle à la vérité, vision poétique car elle renvoie à un monde qui transcende l'humain et fait pressentir l'amour divin. Nous avons vu l'importance des limites que l'homme doit s'imposer, mais ces limites, finalement, révèlent un monde qui les dépasse infiniment. L'espace relativement restreint où l'homme doit se confiner est un monde de liberté et d'amour dans la mesure où il renvoie à l'existence de Dieu. C'est aussi un monde de la plénitude, la caractéristique limitée de son espace étant compensé par l'utilisation intégrale qu'il en fait.

1 Ibid., III, p 431.

Nous avons souligné les rapports de l'homme et du monde qui l'entoure, nous aimerions étudier maintenant ses rapports avec autrui selon l'ordre naturel indiqué par Rousseau qui passe du développement physique de l'être humain au développement moral.

Il commence par distinguer nettement le sentiment positif et absolu de l'amour de soi, et celui négatif et relatif de l'amour-propre. Au début de son existence, l'être humain n'est concerné que par le sentiment de son bien-être physique auquel il rapporte tout. Ce n'est qu'avec l'impulsion sexuelle et la découverte de sa dépendance à l'égard de ses semblables qu'apparaît le sens moral. A partir de ce moment-là, l'homme ne se suffit plus à lui-même, l'impression de satisfaction que le repli sur soi lui procurait, disparaît. Il veut se situer par rapport à l'autre, se compare avec ses semblables, il préfère certaines personnes et veut lui-même être préféré. L'amour-propre, d'où naissent 'les passions haineuses et irascibles', apparaît alors aux dépens de l'amour de soi qui ne suscitait que 'les passions douces et affectueuses'.¹ Au lieu de vivre uniquement de lui-même, protégé par les bornes de son moi, l'homme vit dans l'opinion d'autrui. Il s'ensuit le désir de domination, l'orgueil, la jalousie, bref la division intérieure et la séparation d'avec les autres. Il perd le sentiment de plénitude et celui de son individualité car il n'a plus avec autrui que des rapports de supériorité ou d'infériorité. La fusion du sujet et de l'objet a disparu, l'homme s'est dédoublé, il se regarde vivre désormais dans les yeux des autres, et agit selon les critères de l'opinion courante. Son imagination grandit en proportion de ses désirs.

1 Ibid, IV, p 493.

Le salut viendra de l'homme lui-même. Il s'agira pour retrouver le bonheur de retourner à son moi intime et d'éliminer toutes les passions qui le projettent à l'extérieur. Et en cela la raison jouera un rôle primordial, car elle sait juger et distinguer parmi les passions celles qui sont bonnes de celles qui sont nuisibles. Nous revenons ici à la notion d'ordre. Il ne peut y avoir de bonheur sans sagesse donc sans loi. Ce qui ne veut pas dire que seule la raison doive décider de tout. Le coeur aussi joue un grand rôle, sans doute le rôle prédominant. Bien agir, ce sera écouter la voix du coeur sanctionné par le jugement de la raison, principe de tout ordre intérieur.

'Je ferais voir que justice et bonté ne sont point seulement des mots abstraits, ... mais de véritables affections de l'âme éclairée par la raison, et qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives; que par la raison seule, indépendante de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle; et que tout droit de la nature n'est qu'une chimère s'il n'est fondé sur un besoin naturel au coeur humain.'

C'est à dire qu'il faut encore se pencher sur la voix de la conscience, reprendre le mouvement centripète, se concentrer en soi. Retrouvant le sentiment de plénitude que lui apportent l'amour de soi et la redécouverte de son être intime, il peut aussi regarder l'autre comme un tout égal à lui-même.²

A la place de la jalousie et de la division, règnent alors

l'acceptation de l'autre, l'égalité et la bienveillance. Mais le

1 Ibid. IV, pp 522-523.

2 Voir Supra, p 23.

danger existe que l'amour d'autrui soit fondé sur la préférence que l'on a pour lui, et entraîne donc l'exclusion d'un autre et le règne de l'injustice. Pour éviter ce piège il s'agit de faire prédominer l'amour du genre humain sur l'amour individuel, l'intérêt général sur l'intérêt particulier.

'Peu importe (à Emile) à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'est là le premier intérêt du sage après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espèce, et non d'un autre individu.'

Mais l'intérêt général devant toujours avoir la prédominance sur l'intérêt particulier, la bonté ne doit pas seulement suivre les penchants du coeur, s'appuyer sur l'affection personnelle, sinon elle pourrait être partielle et source d'erreurs, elle doit s'appuyer sur la raison et être associée à la justice.

'Où tout est bien, rien n'est injuste. La justice est inséparable de la bonté.'

D'où la nécessité de la vertu, elle seule pouvant sacrifier l'intérêt personnel au bien général.

Le resserrament de soi-même ainsi au dépassement de soi, mais ce dépassement n'est pas dispersion, il est lié aux valeurs universelles du beau et du bien. L'ordre auquel l'homme doit adhérer est l'ordre voulu par Dieu. A la relation horizontale d'unité avec autrui, s'ajoute la relation verticale d'union avec Dieu.

1 Ibid., IV, p 548.

2 Ibid., IV, p 588.

Les notations temporelles sont moins nombreuses que les notations spatiales, mais elles vont de pair. A la concentration dans l'espace correspond la quasi-immobilité du temps, l'arrêt sur l'instant présent. Ici encore il s'agit de faire prévaloir le réel sur l'illusoire et donc d'éliminer tout ce qui peut faire voyager l'esprit dans les différentes catégories du temps.

L'homme devait se limiter à l'espace qui directement l'entourait, il doit aussi vivre dans l'immédiateté du temps, sans précipitation, sans retour vers le passé, sans enjambement vers l'avenir. Le déroulement régulier du temps est sa mesure. Son rythme est celui de la nature, celui du jour et de la nuit, des saisons et des ans. Bien sûr, le temps s'écoule, mais l'homme, se mouvant du même mouvement que la nature, acquiert le sentiment que ce mouvement n'existe pas. Il vit en quelque sorte à l'intérieur du temps, sans en sentir les coups. Tout entier en lui-même il jouit dans toute sa plénitude de chaque moment de l'existence. Rousseau veut à tout prix éviter les dangers de l'imagination qui nous condamne à poursuivre un but jamais atteint, qui nous enlève le sentiment de l'existence et de la durée vécue, pour nous plonger dans une agitation incessante. L'espace et le temps humains doivent marcher de concert avec l'espace et le temps extérieurs. Telle est la voix de la sagesse, telle est la condition d'un bonheur plein. C'est leur décalage qui provoque le sentiment de vide et voue l'homme à errer éternellement dans le monde, à travers le temps, et ne posséder ainsi que du vent. Or Rousseau ne constate que trop la fuite du temps et la brièveté de la vie. Et il en est désespéré:

'Que nous passons rapidement sur cette terre!
 Le premier quart de la vie est écoulé avant
 qu'on en connaisse l'usage. Le dernier quart
 s'écoule encore après qu'on a cessé d'en jouir!'

Tout son effort va donc consister à tirer le plus de profit possible de chaque instant. C'est dans cette lumière qu'on peut voir sa louange des bienfaits de l'oisiveté. Etre oisif, ce n'est pas, comme on pourrait le penser, gaspiller son temps, c'est au contraire en jouir au maximum, vivre la durée du temps. C'est le 'carpe diem' d'Horace et des humanistes.

Puis lorsque la raison se développe, le moment présent se gonfle de toutes les possibilités de réalisation et devient un présent d'action tout entier tourné vers le dépassement moral. La ligne du temps est une ligne toute droite allant vers l'éternité. Point d'arrêt nostalgique sur le passé, point d'anticipation vers l'avenir; toutes les catégories du temps ont la même valeur: le temps qui a passé, le temps qui est, le temps qui sera, en se déroulant dans leur mouvement continu mais progressif, tendent à l'intemporel, et à l'éternité.

En résumé, nous dirons donc que la trajectoire que suit l'enfant jusqu'au stade adulte est une trajectoire de dépassement. Parti de l'image merveilleuse de l'état primitif, sachant que cet état primitif ne peut désormais se retrouver, mais gardant dans le coeur la nostalgie de l'unité perdue, Rousseau tente de la faire revivre, autant qu'il se peut. Car, bien sûr, l'homme n'a plus l'innocence originelle, il a maintenant la mémoire et la connaissance, il a derrière lui tout un passé social, et un

1 Ibid, IV, p 489.

passé de divisions et de rivalités. Or, les défauts qu'a entraînés l'avènement de la raison, Rousseau décide de les combattre par la raison elle-même, qui au désordre substituera l'ordre et l'unité. Non pas hélas! l'unité première qui était le simple amour de soi, mais une unité seconde, basée sur la lutte contre soi, qui, éliminant l'égoïsme ou l'amour-propre, établit l'harmonie parfaite avec autrui. On passe ainsi d'un état primitif à un état social qui refuse cependant les valeurs traditionnelles de la société actuelle, mais s'établit sur le devoir et la vertu. Or comme le devoir et la vertu sont profondément enracinés dans le cœur de l'homme, Rousseau ne s'écarte pas de la nature. Le dépassement de l'état naturel est aussi un état naturel, inscrit tout simplement dans le plan voulu par Dieu. La transcendance humaine (car c'est l'homme qui est l'artisan de son propre ouvrage), rejoint la transcendance divine, est synonyme de joie et d'unité enfin retrouvées, décuplées par la conscience de les posséder.

Le point de vue manifesté dans l'Emile n'était pas neuf, il continuait en le développant davantage, ce qui avait déjà été exprimé dans la 2e moitié de la Nouvelle Héloïse car la 1ère moitié remet en cause le parti-pris d'ordre et de sagesse qu'il a adopté dans toute son oeuvre idéologique.

Nous avons insisté sur la méfiance de Rousseau à l'égard du monde imaginaire. L'homme y éprouvait tour à tour la toute-puissance de Dieu et l'extrême faiblesse de sa condition. Il se déplaçait sur une ligne du temps en 'dents de scie', faite d'une alternance de moments pleins et de moments vides. Et c'est cette discontinuité qui paraît à Rousseau non seulement dangereuse mais mensongère. Car le spectacle de l'univers témoigne d'un ordre évident. Or qui dit ordre dit harmonie, sous-entend un principe ordonnateur et une subordination directe de toutes les créatures à son égard. Tout mouvement d'indépendance est interprété comme un écart par rapport à l'organisation d'ensemble, et un acte de solitude. Or, si le Rousseau chrétien, épris d'absolu, veut se hausser jusqu'à Dieu, veut et peut parfois éprouver la toute-puissance de Dieu, le même Rousseau chrétien, témoin du caractère relatif des créatures et revenant à l'échelle humaine et à une attitude plus humble, se replace dans la souveraineté du créateur et se soumet à l'ordre voulu. Telle est l'ambiguïté de la position rousseauiste. Au sentiment d'auto-suffisance succède celui de dépendance, au désir d'unicité celui d'unité. L'homme était le tout, il est maintenant une petite parcelle du tout. Il doit s'intégrer à la totalité qui est Dieu, qui contient toute la création et toutes les créatures. D'où l'image du cercle sur laquelle nous nous sommes arrêté, espace qui comprend à la fois Dieu, l'homme et l'univers, symbole du principe de vie et image d'un monde

organisé, cohérent où tout est directement relié au noyau central, image concrète de la totalité, où l'infini nous est matériellement représenté à l'intérieur des limites de la circonférence. L'homme et la nature, créations de Dieu, doivent donc vivre du même rythme. L'image spatiale se double ainsi d'une image temporelle. Au cercle correspond non plus la ligne morcelée, mais la ligne pleine, continue et uniforme du temps. Le mouvement de l'être suit étroitement celui de la nature et participe au mouvement universel. De même que l'homme était partie d'un tout, le temps humain est une section sur la ligne continue du temps. Principalement concentré sur le présent, il se meut néanmoins vers l'avant, suivant un avenir progressif et régulier qui à sa mort rejoindra l'éternité.

*

*

*

CHAPITRE II : "LA NOUVELLE HELOISE"

OU LA TENTATION DE LA SOLITUDE

'L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon coeur... Je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvais jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer dans l'empyrée au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré que j'y passais les heures, les jours sans compter.'¹

Jean-Jacques a quitté ici le monde réel pour le monde de l'empyrée. Les tentatives des deux premiers Discours pour corriger la société et replacer l'homme dans le droit chemin restent au stade de l'idéal et n'arrivent pas à se concrétiser dans la réalité. Pire, elles n'arrivent pas à combler les besoins affectifs de Jean-Jacques et lui laissent dans le coeur une impression de vide. Possédant 'une âme expansive' 'dévoté du besoin d'aimer', il sent l'urgence, après ses deux premières oeuvres didactiques, où la raison et le sens moral devaient équilibrer le sentiment et l'imagination, de relâcher la tension de la volonté et de donner libre cours à ce que lui dicte son coeur. Dire qu'il ose s'y abandonner complètement ne serait pas tout à fait vrai. L'esprit moderne est encore influencé par le point de vue classique que les forces passionnelles sont des instruments de fausseté, des puissances trompeuses et Rousseau n'échappe pas à cette conception. Il a, comme nous l'avons vu, le souci constant de ne pas s'évader du réel et de contrôler et maîtriser tout ce qui pourrait en éloigner. Et si, dans la Nouvelle Héloïse, oeuvre de compensation, écrite à cause des désillusions que provoque le monde réel, l'auteur se laisse aller à rêver et entraîne voluptueusement ses personnages dans une passion dévorante, 1 Confessions, IX, pp 427-428.

dans un deuxième temps il corrige le cours de cette voie tentante mais dangereuse et fait triompher la conscience morale. Que le prétexte en soit la sublimation de l'amour et que ce soit ce dernier qui, finalement, sorte vainqueur est un élément assez spécieux. Ce que le lecteur aussi bien que les personnages ressentent, c'est, après avoir été transportés dans le monde paradisiaque du sentiment, l'impression de vide qui suit la décision de Julie d'obfir à la voix de la morale aux dépens de celle de la passion et qui se prolonge jusqu'à la fin du roman. Tous les efforts pour mettre en valeur l'héroïsme de Julie n'arrivent pas à entraîner l'adhésion complète du lecteur comme le faisait la première moitié du livre. C'est la passion qui donne à l'oeuvre sa tonalité, passion brûlante au début et qui couve sous-jacente tout le long du livre lors même du redressement moral.

Avec la Nouvelle Héloïse Rousseau laisse donc parler son coeur et se met en contradiction avec ses oeuvres précédentes. Portant les personnages au paroxysme de la passion et les entraînant dans un monde magique et merveilleux, il abolit la réalité. Les conceptions de l'espace et du temps seront alors envisagées d'une façon tout à fait différente de celle des deux Discours ou de l'Emile, tout au moins dans les parties où la passion domine, et qui, dans un premier temps, vont faire l'objet de notre étude.

Le temps humain, qui, dans les oeuvres didactiques, était une ligne continue, inscrite sur la ligne du temps cosmique, se mouvant du même mouvement, emporté nécessairement vers l'éternité,

va être maintenant une ligne discontinue, aux rythmes heurtés dont les temps forts et les temps faibles correspondent aux différentes fluctuations du sentiment. Le temps sera un temps intérieur, qui épousera la courbe du cœur. Nous allons en étudier les différentes phases.

Nous avons d'abord le temps fort, celui de la passion elle-même. Ici l'être vit hors du temps. Celui-ci n'existe plus. Rousseau utilise à cet égard l'image du point, concentration, mieux abolition, de tout le temps et de tout l'espace:

'Jours de plaisirs et de gloire, non, vous n'étiez point d'un mortel! vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorbait toute votre durée, et la rassemblait en un point, comme celle de l'éternité. Il n'y avait pour moi ni passé ni avenir.'

Or il est intéressant de noter que cette image du point qui exprime ici le bonheur suprême des deux amants a déjà été utilisée de la même façon pour définir l'essence divine. Elle était présente dans l'Emile² et nous la retrouvons presque identique dans la Nouvelle Héloïse.

'Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnements doivent être insensés devant l'Etre pour qui les temps n'ont point de succession ni les lieux de distance!'

Il semble donc que l'amour investissant l'homme de pouvoirs divins l'assimile à Dieu. Un relevé rapide du vocabulaire sentimental va dans ce sens: 'Trône du monde',⁴ 'beauté pure

1 Nouvelle Héloïse, III, 6, p 317.

2 Emile, IV, p 593.

3 Nouvelle Héloïse, VI, 6 p 673.

4 Ibid, I, 5, p 41.

et céleste',¹ 'prodige du ciel', 'divine Julie',² etc.

Les héros emploient un langage extatique ou paroxystique, s'assimilant en quelque sorte au langage du sacré : Ils n'éprouvent que des 'transports', 'des délices', des 'félicités sans bornes' 'un feu dévorant', ils sont 'ivres d'amour et de volupté'... Les exemples foisonnent. Le lien entre l'amour et l'enthousiasme au sens étymologique 'Dieu en nous', est clairement établi par Rousseau dans la préface :

L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait, elle en fait alors son idole; elle le place dans le ciel; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion.' ³

Les personnages, plongés dans l'extase, arrivent ainsi par la passion à dépasser le terrestre et à atteindre cette zone immobile et intemporelle qui leur donne le statut divin. Tant qu'ils peuvent se maintenir à cette hauteur céleste où la passion les a portés, ils sont soustraits à l'action du temps.

Mais hélas! cette passion est reprise par le temps normal et ne peut qu'être condamnée à décroître. Et cette chute progressive est fatale à l'homme qui se retrouve plongé dans le temps concret, réel et mouvant. A l'intemporel succède alors le flux mobile du temps. Comme une boussole affolée, l'âme va désormais se déplacer sans suite dans toutes les catégories temporelles, présent, passé et avenir. Mais pas immédiatement. Le malheur est si grand, l'impression de dénuement est si complète que c'est d'abord le vide, le néant qui se font sentir. Nous

¹ Ibid.

² Ibid, I, 35, p 148.

³ Nouvelle Héloïse, Seconde Préface, pp 15-16.

avons parlé ci-dessous de la ligne discontinue du temps. Nous pourrions employer ici une image plus concrète, celle de la ligne pointillée dont les intervalles seraient les vides entre les points culminants de la vie passionnelle.

Si vous n'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirais que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du temps et du lieu. 1

'Ah! qu'on serait heureux si le ciel était de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instants!' 2

A des degrés divers, ces citations expriment le même sentiment. Lorsque la passion n'est plus à son apogée, l'impression qui domine les héros est celle d'un manque, d'une dépossession totale. Les héros avaient goûté à un bonheur ineffable dont ils ressentent cruellement l'absence. A l'extrême du bonheur succède l'extrême du malheur. Ce sont les 'intervalles' dont parlent les citations ci-dessus, le néant.

Mais cette impression ne dure pas, elle est remplacée bientôt par une agitation incessante. Bien vite, le héros se trouve replongé malgré lui dans le temps extérieur, ce temps qui emporte, défait toute chose, a fait décroître sa passion. Le point qui était l'image de la fixité, de l'immobilité est remplacé par la ligne mobile du temps, lequel dans son déroulement inexorable, constitue un des plus grands obstacles du cœur humain : le personnage s'y débat, refuse de se laisser engloutir dans son cours uniforme, car ce serait oublier, ce qu'il ne peut pas et il ne le veut pas. Le feu qui le consume est trop vivant pour ne pas continuer à brûler. Il préfère les

1 Nouvelle Héloïse, I, 13, p 61.

2 Ibid, I, 38, p 117.

tourments de son coeur à la sagesse, car ces tourments continuent malgré tout, à l'entretenir de son amour. Il va donc aller et venir, par soubresauts, selon les caprices de son coeur, du présent au passé, du passé au présent, ou à l'avenir, sans jamais s'arrêter. Le présent n'est ainsi jamais pur, il est vu à travers l'écran du souvenir ou dans la perspective de l'avenir. Il n'est rien d'autre que ce qui le sépare du passé plein de bonheurs et hélas révolu, et de l'avenir qui tarde à s'accomplir. Il est soit absence, soit attente. Passé et avenir se disjoignent, se distancent de plus en plus au fur et à mesure que le temps s'écoule, intensifient le sentiment de la perte et le désir de retrouver le bonheur. La nostalgie et l'espoir se partagent le coeur, l'écartèlent. Le temps n'est plus que ce qui a été ou ce qui sera, peut-être. Le présent, lui, disparaît, se vide de toute substance concrète, n'a d'existence que par rapport aux autres catégories du temps. Le héros a perdu le sens de la réalité et vit dans un 'temps' entièrement subjectif dont le rythme variable suit les mouvements du coeur. Le temps est selon l'état d'âme du personnage, ce qui passe trop vite ou ce qui ne passe pas assez vite. Les moments heureux paraissent n'avoir duré qu'un instant.

Ce lamento sur la fuite du temps sert de leitmotiv à de nombreuses lettres. Comme nous pouvons le voir dans les passages ci-dessous, Rousseau se sert pour l'exprimer d'images traditionnelles empruntées aux phénomènes du monde physique, images usées, mais qui impliquent que la création entière est prise dans la temporalité et que la métamorphose est universelle.

'Mais, hélas! vois la rapidité de cet astra
qui jamais n'arrête. Il vole et le temps fuit,
l'occasion s'échappe : ta beauté, ta beauté
même aura son terme.' 1

'Jours de plaisirs et de gloire, non, vous n'étiez
pas d'un mortel... Hélas! vous avez disparu comme
un éclair.' 2

Fuite du temps, brièveté du bonheur, mais aussi, lenteur du
temps à venir. Dans une image qui regroupe les antithèses
(éternité#rapidité#lenteur), Rousseau résume le tragique de la
condition humaine plongée dans la temporalité. C'est ici la
logique du cœur qui parle, non celle de la raison objective.
Le temps est un temps subjectif. Son caractère fulgurant dans
la citation ci-dessous ne fait que souligner le choc initial,
la souffrance, la vigueur de la dépossession, la brisure de
l'être; tandis que le ralenti du rythme en souligne les
conséquences à plus long terme : l'ennui qui accompagne le
cœur et succède au désespoir.

'Cette éternité de bonheur ne fut qu'un
instant de ma vie. Le temps a repris sa
lenteur dans les moments de mon désespoir,
et l'ennui mesure par longues années le
reste infortuné de mes jours'. 3

Quelquefois cependant la lenteur du temps liée à l'espoir,
à l'attente du bonheur traduit l'impatience du cœur.

'Quoi, trois jours d'attente? trois jours
encore? Ivre d'amour, affamé de transports,
j'attends ce moment tardif avec une douloureuse
impatience.' 4

1 Ibid, I, 26, p 92.
2 Ibid, III, 6, p 317.
3 Ibid, III, 6, p 316.
4 Ibid, I, 38, p 177.

Tel est le sort de l'homme, pris dans le cercle infernal, soumis à la mobilité universelle. Cependant un désir de bonheur profondément enraciné au fond de son cœur le fait réagir contre l'obstacle du réel. La solution est quelquefois radicale. C'est la mort maintes fois évoquée par les héros et qui leur apparaît comme une façon de se soustraire à l'épreuve du temps, et d'éterniser leur amour.

'O mourons ma douce Amie! Mourons, la bien-aimée de mon cœur! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices?'¹

Mais il est d'autres moyens utilisés pour vaincre le temps, c'est de vivre dans son propre temps, d'annihiler le réel. Ce sera le rôle du souvenir ou de l'imagination qui renversent l'obstacle et imposent leurs propres lois. Alors la distance qui sépare le présent du passé ou de l'avenir est éliminée. L'esprit revit spontanément et intégralement ce qui a été vécu, ou invente grâce au pouvoir de l'imagination le monde de ses rêves. Qu'il se transporte en arrière ou en avant, l'obstacle du réel est détruit, l'esprit n'est plus ballotté par les à-coups du temps, il vit dans une zone sans remous, où le présent décevant est parfaitement oublié. De nombreux passages témoignent du pouvoir magique du souvenir ou de l'imagination.

Regardons dans cette optique le rôle du talisman envoyé à Saint-Pieux qui devant les traits de son amante revit sa présence.

1 Ibid, I, 35, p 147.

'Le voile est déchiré', s'écrie-t-il, (voulant dire que toute l'épaisseur du temps disparaît et que le passé afflue subitement dans le présent) 'Je te vois... Je vois tes divins attraits!... Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris.'¹ De même à son retour à la Meillerie, c'est la même irruption du passé dans le présent:

'En entrant dans la chambre qui m'était destinée, je la reconnus pour la même que j'avais occupée autrefois en allant à Sion.... J'en fus si vivement frappé, que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étais alors : dix années s'effacèrent de ma vie et tous mes malheurs furent oubliés.'²

Non seulement le souvenir peut gommer le temps et faire revivre intact le bonheur du passé, mais il assure aussi la permanence du sentiment, le conserve dans sa durée éternelle. Rousseau indique clairement le rôle bienfaisant et rassurant du souvenir:

'Il ne peut périr dans une âme immortelle; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, et le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.'³

Mais malheureusement si le souvenir peut confondre ce qui a été et ce qui est, ce sentiment est éphémère, et il est suivi de la constatation intolérable du caractère irréversible du temps et de l'impossibilité de retrouver intact le passé. Le temps a fait son œuvre, a créé une distance qui ne peut être éliminée. C'est ce qui apparaît dans les cas où la mémoire provoque la résurgence du passé. Le personnage ressent consécutivement la permanence et la mort du sentiment. Reprenons la citation ci-dessus:

1 Ibid, II, 22, pp 279-280.

2 Ibid, V, 3, p 615.

3 Ibid, II, 1, p 190.

Dix années s'effacèrent de ma vie, et tous mes malheurs furent oubliés. Hélas! cette erreur fut courte, et le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succédèrent à ce premier enchantement! Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit!... O temps, temps heureux tu n'es plus. 1

Le rôle de la mémoire est ainsi ambigu. Elle est d'une part ce qui permet de retrouver le fil du coeur et d'autre part ce qui fait réaliser que le lien est brisé, et que le réel est bien là, opaque, empêchant le passé de se reproduire dans toute sa pureté.

Comme le souvenir, l'imagination permet aussi d'échapper au réel, et de créer un monde sans obstacles, le monde parfait du rêve. Julie comme Saint-Preux en connaissent le pouvoir:

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami! Je t'y conduisais avec moi, ou plutôt je t'y portais dans mon sein. Je choisissais les lieux que nous devions parcourir ensemble; j'y marquais des asiles dignes de nous retenir; nos coeurs s'épanchaient d'avance dans ces retraites délicieuses. 2

Et sur le même ton Saint-Preux répond:

Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappelant sans cesse en moi-même, je vous conduisais partout avec moi. Je ne faisais pas un pas que nous ne le fissions ensemble...3

Mais Saint-Preux ajoute tristement:

- 1 Ibid., V, 9, p 615.
- 2 Ibid., I, 13, p 62.
- 3 Ibid., I, 23, p 83.

'La poste arrive, il faut finir ma lettre, et courir recevoir la vôtre. Que le coeur me bat jusqu'à ce moment! Hélas! j'étais heureux dans mes chimères: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?'

L'évasion par l'imagination est aussi éphémère que la renaissance du souvenir. Tous deux peuvent donner l'illusion d'un monde libéré de tout obstacle. Il ne l'est pas. Le réel, reprend ses droits. L'homme est condamné à vivre dans le temps.

A ce problème de la mobilité du temps s'ajoute le problème de la moralité. L'on peut voir ici la différence d'attitude entre Julie et Saint-Preux. Ce dernier accepte volontiers, sans arrière-pensée, de maintenir la pureté de cet amour et de s'y livrer totalement. Face à cet élan, Julie hésite, parle de vertu, de sacrifice. Pour elle, bien que l'amour représente tout ce qu'il y a de meilleur en l'homme, il est aussi emprise des sens, invasion d'éléments qui risquent de lui faire perdre la maîtrise d'elle-même, en même temps que son innocence: De plus, tant que l'amour demeurerait intérieur, n'avait pas été révélé, il restait pur. Car il était préservé de tout engagement envers autrui. Dès qu'il y a action, il y a possibilité de faute.² L'amour n'est plus alors 'l'ardeur divine'³, 'le doux

1 Ibid, I, 23, p 84.

2 Il est intéressant de remarquer que l'innocence est associée aux termes de repos, d'immobilité, de refus d'action. Cf. 'L'accord de l'amour et de l'innocence me semble être le paradis sur terre...'. 'Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie... Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions.' (Ibid, I, 9, p 51).

3 Ibid, I, 32, p 102.

enchantement de la vertu'¹, il est lié au mal. Une fois passée en effet la félicité du moment passionnel, l'héroïne ne cesse de parler d'égarement', de 'malheur', de 'chute', d'éprouver un sentiment de culpabilité qui s'oppose bien sûr à l'idéal de vertu et d'innocence inséparable de l'amour. Ce déséquilibre entrave alors la plénitude qu'il est essentiel de ressentir, entrave aussi la durée continue du bonheur. Remarquons que cette culpabilité n'est pas seulement l'effet de la condamnation de la société mais qu'elle est inhérente à la nature humaine. Et l'on retrouve ici les lois de la morale classique, qui voit dans la passion une source de ravages : car elle asservit les sens, et lui fait perdre l'unité intérieure si précieuse. Nous avons vu que Saint-Preux échappait à ce remords. Par contre, à cause de la violence de sa passion, il semblera, plus que Julie, victime du temps. Voici ainsi posé à travers les deux personnages le double problème qu'affronte la passion : la fluctuation du temps et le sentiment de la faute. C'est cela qu'il va falloir éliminer pour sauvegarder la durée et la pureté de l'amour.

'Ne vaut-il pas mieux épurer un sentiment
si cher pour le rendre durable? ...
Oui, mon bon et digne ami, pour nous aimer
toujours, il faut renoncer l'un à l'autre.' 2

Le sacrifice de Julie dans sa décision d'épouser M. de Wolmar paraît ainsi être la solution, parce qu'il garantit la permanence éternelle de l'amour. Les personnages triomphent sur les deux fronts, sur le plan moral comme sur le plan temporel.

1 Ibid.

2 Ibid., III, 18, pp 363-364.

L'amour est conservé in act sans le sentiment de la faute (puisque le côté sensuel en a été éliminé), sans non plus les rythmes heurtés de la première moitié (le renoncement à la passion en l'immobilisant, immobilise aussi le temps). Ainsi les personnages continueront de brûler¹ sans que le temps les atteigne. L'ardeur même de leur amour préviendra les regrets et le retour vers le passé; l'impossibilité de le satisfaire mettra un terme à l'espoir, et aux échappées du rêve imaginaire. Ils vivront alors dans un présent lumineux réchauffé par l'assurance d'un feu constant. Car en laissant l'amour insatisfait, ils le soustraient à l'érosion du temps et le préservent des dangers de l'assouvissement. Clarens sera l'histoire de ce redressement moral et de la lutte entreprise contre l'action destructrice du temps.

Il semble que la durée constitue la trame de cette deuxième moitié, aussi bien que la vie des personnages. Le ton des lettres a changé, le calme s'installe après la tempête et le silence succède aux éclats tumultueux de la première partie.

1 Il est essentiel en effet que l'amour-passion (sans le côté sensuel) soit préservé dans toute sa force. Tous les personnages en sont bien convaincus, M. de Wolmar en personne qui insiste pour remettre les deux amants en présence l'un de l'autre. Supprimer l'amour serait en effet non seulement les priver de leur raison d'être, mais les appauvrir. L'amour est une valeur originelle, fondamentale et source suprême d'enrichissement. Julie s'écrit: 'L'amour en lui-même est-il un crime?... N'anime-t-il pas les âmes grandes et fortes? N'anoblit-il pas tous leurs sentiments? Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes?' (*Ibid*, V, 13, p 632). M. de Wolmar affirme avec conviction: 'Dès lors je compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait point rompre; que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables, qu'il fallait plutôt le régler que l'anesantir; et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix'. (*Ibid*, IV, 12, p 495).

L'amour est conservé intact sans le sentiment de la faute (puisque le côté sensuel en a été éliminé), sans non plus les rythmes heurtés de la première moitié (le renoncement à la passion en l'immobilisant, immobilise aussi le temps). Ainsi les personnages continueront de brûler¹ sans que le temps les atteigne. L'ardeur même de leur amour préviendra les regrets et le retour vers le passé; l'impossibilité de le satisfaire mettra un terme à l'espoir, et aux échappées du rêve imaginaire. Ils vivront alors dans un présent lumineux réchauffé par l'assurance d'un feu constant. Car en laissant l'amour insatisfait, ils le soustraient à l'érosion du temps et le préservent des dangers de l'assouvissement. Clarendon sera l'histoire de ce redressement moral et de la lutte entreprise contre l'action destructrice du temps.

Il semble que la durée constitue la trame de cette deuxième moitié, aussi bien que la vie des personnages. Le ton des lettres a changé, le calme s'installe après la tempête et le silence succède aux éclats tumultueux de la première partie.

¹ Il est essentiel en effet que l'amour-passion (sans le côté sensuel) soit préservé dans toute sa force. Tous les personnages en sont bien convaincus, M. de Wolmar en personne qui insiste pour remettre les deux amants en présence l'un de l'autre. Supprimer l'amour serait en effet non seulement les priver de leur raison d'être, mais les appauvrir. L'amour est une valeur originelle, fondamentale et source suprême d'enrichissement. Julie s'écrit: 'L'amour en lui-même est-il un crime?... N'anime-t-il pas les âmes grandes et fortes? N'anoblit-il pas tous leurs sentiments? Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes?' (*Ibid.*, V, 13, p 632). M. de Wolmar affirme avec conviction: 'Dès lors je compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait point rompre; que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables, qu'il fallait plutôt le régler que l'anéantir; et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix'. (*Ibid.*, IV, 12, p 495).

La paix est au fond de mon âme comme dans le séjour que j'habite' - déclare Saint-Preux.
 'Je passe des jours sereins entre la raison vivante et la vertu sensible . 1

Pour éliminer les 'à-coups' du temps dont ils ont souffert dans la première moitié de l'oeuvre, les personnages vont vivre du même rythme que la nature. Ils vont renoncer à vouloir remonter ou devancer le cours du temps, ils vont s'y intégrer. Une étude du vocabulaire employé par Rousseau dans cette deuxième partie indiquerait la prédominance des mots : uniformité, tranquillité, calme, repos, durée, bref tout le langage de la permanence. On semble avoir réussi à triompher du temps. Ici, comme dans l'Emile, on tire profit au maximum de chaque mor nt. Les journées sont toutes bien remplies, elles se succèdent les unes après les autres, dans un mouvement ininterrompu mais régulier. Les personnages vivent au même pas, se meuvent au même rythme que celui de la nature, ayant ainsi l'impression que le temps est immobile. Examinons certains passages. Nous soulignons ce qui paraît corroborer ce que nous venons de dire:

La manière dont on passe ici le temps est trop simple et trop uniforme pour tenter beaucoup de gens... Tous les soirs Julie contente de sa journée n'en désire point une différente pour le lendemain, et tous les matins elle demande au ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, et qu'elle ne connaît rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Sa plaire dans la durée de son état n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux? 2

1 Ibid, V, 2, p 527.

2 Ibid, V, 2, p 553.

Le commentaire se fait de lui-même. Le bonheur réside dans l'acceptation du monde réel, dans le fait que le personnage adhère au mouvement naturel du temps. On voit ici le chemin parcouru depuis le début. Nous avons vu les personnages au sommet de la passion, moment suprême où le temps n'existait plus. Mais ces moments uniques étaient éphémères. Le temps reprenait nécessairement son cours et si les héros, eux, se débattaient, essayaient d'y substituer leur propre rythme, dans un va-et-vient

constant entre le passé et l'avenir, ils ne pouvaient cependant que voir le moment de l'extase se distancer, le souvenir s'estomper et assistaient, impuissants, à l'action corrosive du temps. Pour que le sentiment dure, ils compréhendaient, dans la deuxième moitié, qu'il vaut mieux vivre avec le temps que contre lui, s'intégrer dans le mouvement universel que vouloir l'affronter. Attitude prudente de la part des deux héros qui connaissent leur faiblesse? Recherche émouvante en tout cas d'un bonheur possible. L'homme vit dans une espèce de présent continu. Le passé et l'avenir ne sont plus source d'angoisses ou d'espérances, ils n'existent pas. Aujourd'hui n'est que la répétition identique de ce qu'était hier, l'image identique de ce que sera demain.

Ici le fruit du labeur passé soutient
l'abondance présente, et le fruit du
labeur présent, annonce l'abondance à
venir. 1

Le récit de la fête des vendanges confirme cette aspiration à l'uniformité du temps.

1 Ibid., V, 2, p 551.

Chacun boit à la santé du vainqueur et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne serait pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie.

Il faut remarquer que si ce bonheur peut ainsi se déployer dans la durée c'est qu'il met en jeu toutes les facultés humaines dans un rapport de juste équilibre - raison, volonté, sentiment - et n'est plus soumis, comme dans la première partie à l'abandon inconditionné du seul sentiment. L'effort moral et les privations qu'il entraîne épurent l'être, empêchent l'assouvissement, et sont donc les moyens d'assurer la durée du bonheur.

L'art de jouir est pour elle celui des privations; non des privations faibles et douloureuses, qui blessent la nature ... mais des privations passagères et modérées qui conservent à la raison son empire, et servant d'assaisonnement au plaisir en préviennent le dégoût et l'abus. 2

Claire exprime la même idée:

Ainsi s'aiguise la volupté du sage; s'abstenir pour jouir c'est la philosophie; c'est l'épicurisme de la raison. 3

Stoïcisme donc mais ce stoïcisme est aussi épicurisme, il est l'art du bonheur de vivre. La notion d'ordre est centrale, ordre conforme à la nature, voulu par Dieu, et qui, puisqu'il a le fondement solide de la vertu, ne peut qu'engendrer un temps qui se déroule infiniment et n'a plus les soubresauts du temps de la passion. Le temps est un temps de plénitude, de

1 Ibid, V, 7, p 611.

2 Ibid, V, 2, p 541.

3 Ibid, VI, 5, p 662.

'contentement' nous dit souvent Rousseau qui affectionne particulièrement le mot et ses dérivés (content, se contenter).

L'ordre moral qui préside à Clarens soustrait ses habitants à l'action destructrice du temps, et assure dans l'avenir la sécurité du présent. Le passé, l'avenir n'existent plus, tout est cristallisé sur l'instant. Le mouvement du temps n'est que dans le passage insensible d'un moment à un autre, et nous soulignons 'insensible', car le rythme en est invariable, la modulation, constante. Le moment actuel n'a ni début ni fin, il est un point qui se déplace uniformément sur la ligne du temps. Le personnage ne vit plus dans son propre temps, le temps intérieur soumis aux variations du cœur, mais dans le temps extérieur dont il épouse le cours régulier.

Parfois cependant le temps s'immobilise, le moment présent s'épanouit, se dilate devient pure durée. La 'matinée à l'anglaise' est un exemple de ces réussites parfaites qui récompensent des efforts accomplis.

Après six jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférents, nous avons passé aujourd'hui une matinée à l'anglaise, réunis et dans le silence, goûtant à la fois le plaisir d'être ensemble et la douceur du recueillement... Deux heures se sont ainsi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extase. 1

La fusion des personnages est complète, fusion à la fois spirituelle et sensitive. Plus de barrières, plus d'obstacle n'existent entre eux. Ils baignent dans une transparence

1 Ibid., V, 3, pp 557-558.

mutuelle et cet épanouissement donne lieu à la dilatation de l'instant. Deux heures sont vécues comme l'éternité. Les personnages ont ici un avant-goût des joies du paradis.

Il semble donc que le bonheur soit définitivement installé à Clarens. Hélas, il n'en est pas ainsi. Les dernières lettres de Julie sont un aveu d'échec. Elle a certainement réussi par moments (lors de la fête des vendanges, de la matinée à l'anglaise) à vivre des moments de félicité parfaite, mais ces moments ne sont que des sommets, les points culminants de bonheur qui ne peuvent que décliner. On retombe nécessairement dans la réalité imparfaite. On retrouve ici le même problème qu'avec la passion dans la première moitié du livre, elle aussi était vouée à la dégradation et à l'usure. Le bonheur parfait peut exister mais seulement dans des instants privilégiés qui sont destinés à décroître. C'est ce qu'expriment les personnages:

M. de Wolmar "C'est en vain qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. 1

Julie : "Mon bonheur monté par degrés était au comble, il ne pouvait que décroître...
Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle. 2

Le problème de la finitude temporelle se double d'un autre problème, un problème métaphysique, sans doute le plus grave : l'exigence d'infini et d'absolu qui est essentielle

1 Ibid., V, 2, p 529.

2 Ibid., VI, 11, p 726.

aux personnages ne peut trouver son accomplissement dans l'idéal d'ordre et de vertu que les héros ont adopté. Ils éprouvent un sentiment de vide et d'ennui. C'est ce que Julie constate à la fin du roman:

Je ne vois partout que sujets de contentement,
et je ne suis pas contente; une langueur
secrète s'insinue au fond de mon cœur; je
le sens vide et gonflé, comme vous disiez
autrefois du vôtre. ¹

'Mon ami, je suis trop heureuse, le bonheur
m'ennuie', s'écria Julie ²

Cet ennui de Julie découle précisément du fait que les forces affectives et imaginatives ont été supprimées, et avec elles tous les élan vitaux et les impulsions naturelles qui les accompagnaient. L'héroïne est d'autant plus insatisfaite qu'elle a goûté à l'extrême félicité. Or la vertu, c'est l'ordre moral, c'est la paix du cœur mais il manque quelque chose au cœur assoiffé de bonheur. Et c'est cela qui provoque son désenchantement : la prise de conscience du décalage immense, entre sa soif d'absolu et la triste et insuffisante réalité.

La fin du roman désavoue toute la deuxième moitié. A la loi morale Rousseau substitue de nouveau la loi du cœur. Julie qui avait essayé d'instituer un bonheur fondé sur la parfaite adéquation de la morale et de la vie, réalise avec tristesse que le bonheur consiste plutôt dans l'abandon du cœur à ses désirs. Les forces affectives, les plus puissantes parce que les plus existentielles, n'ont pas une part suffisante. ¹

¹ Ibid, VI, 8, p 694.

² Ibid, VI 8, p 694.

est vrai qu'à certains moments la plénitude est parfaite, mais les autres moments sont vides et sans autre saveur que le réconfort de savoir que la loi morale n'a pas été transgressée. Piètre compensation pour des personnages épris d'absolu et d'amour. Le 'sacrifice héroïque' de Julie n'a servi à rien. L'insatisfaction est là et elle est sans issue parce que d'ordre métaphysique. Les personnages étaient assoiffés de vertu, la vertu une fois conquise, l'âme n'en est pas pour autant satisfaite.

Mon coeur ignore ce qui lui manque; il
désire sans savoir quoi. 1

La mort de Julie est la constatation de la faillite de Clarens, la douloureuse prise de conscience que le bonheur parfait qui inclurait l'ordre moral n'existe pas sur terre, et qu'elle seule (la mort) peut alors concilier les contraires les aspirations profondes de l'être comme ses aspirations idéales et atteindre ainsi l'absolu.

Mais elle est aussi l'alibi du personnage, un moyen pour se tirer d'affaire et ne pas retomber dans la faute. Car ce que l'on constate à la fin du roman, c'est le désir séduisant de laisser parler la loi du coeur aux dépens de la raison. Puisque toute la tension morale de l'être n'a pas réussi à établir le bonheur, pourquoi alors ne pas se livrer aux seules impulsions de la nature? Si l'épicurisme de la raison a échoué pourquoi alors ne pas choisir l'épicurisme du coeur? La tentation est là, seule la mort pourra l'arrêter.

1 Ibid.

Malheur à qui n'a plus rien à désirer! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux (...). Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. ¹

A la fin du roman Julie a abdiqué, elle renonce à la direction morale de son être, écoute son coeur, s'éloigne du monde réel incapable de satisfaire ses rêves insatiables. A la triste réalité Rousseau substitue en effet le monde de la chimère et de l'illusion. Tout le bonheur véritable est dans ce monde intérieur qui donne au rêve sa dimension d'infini et fait échapper aux obstacles du réel. Or, ces obstacles étaient, nous l'avons vu, le problème de la durée auquel s'ajoutait conséquemment celui de la perte de l'intensité. Ni la passion ni le redressement moral n'en étaient préservés. Si la passion procurait un plaisir d'exaltation plus intense que ne le faisait la soumission à la vertu (on se rappelle l'ennui de Julie), toutes les deux étaient néanmoins sujettes au problème du temps.²

C'est vers cette quête conjointe de durée et d'intensité

¹ Ibid., VI, 8, p 693.

² Cf. les paroles de Julie 'Nous régions l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, et nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes ... et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur?' Ibid., VI, 6, p 673.

- en un mot, d'absolu - que convergent tous les désirs nostalgiques des personnages. Et nous insistons sur le mot 'conjointe' car durée et intensité chez Rousseau s'excluent l'une l'autre. Nous avons déjà noté la fuite fulgurante du temps après le moment extatique de la passion, dont nous remarquons ici l'association avec la rapidité de l'éclair:

Mon bonheur ne fut qu'un éclair . 1

Le temps du bonheur est passé comme un éclair. 2

Hélas! vous avez disparu comme un éclair! 3

Si l'intensité implique la rapidité, la lenteur du temps impliquera, elle, nécessairement, le manque d'exaltation et l'ennui. Et puisque le bonheur n'existe pas lorsqu'un de ces termes est absent, Rousseau va envisager une solution de compromis, où les deux éléments seront présents et réagiront mutuellement l'un sur l'autre.

Nous voyons cet effort dans ce monde de l'imaginaire, où précisément l'absence crée un vide qui provoque le déplacement du désir. Et l'exaltation dure d'autant plus et elle est d'autant plus intense que l'objet convoité est hors d'atteinte. Car si le monde de Julie est celui de l'imagination compensatrice qui peut idéalement procurer ce que la réalité est impuissante à donner, il est aussi le monde de la pure absence dont les frontières reculent sans cesse sous la poussée du désir qui jamais ne se concrétise. Ce n'est pas, bien entendu, le paradis absolu que seule la mort accordera, mais un paradis artificiel à la fois exalté et tourmenté, parce que fruit du rêve insatiable. Le bonheur pour Julie n'est pas dans

1 Ibid., I, 14, p 65.

2 Ibid., I, 25, pp 87-88.

3 Ibid., III, 6, p 317.

l'assouvissement du désir, il est dans le désir même, ou plutôt dans la tension du désir, dans cette distance qui vous sépare de l'objet convoité, et dans l'espoir toujours possible de pouvoir l'atteindre. Senancour, reprenant son maître Rousseau, dira plus tard la même chose: 'Etre heureux c'est croire qu'on va le devenir: Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir'.¹

Julie semble reconnaître que le bonheur est dans cette distance, dans ce mouvement qui à la fois triomphe de l'ennui et conserve la durée. Mouvement du temps, mouvement de l'espace, mouvement du cœur partagé entre l'exaltation et l'angoisse. Mais cette angoisse n'est-elle pas préférable à cette espèce de langueur qui abat le cœur? Car l'absolu de la souffrance n'appelle-t-il pas l'absolu de la félicité? Même lorsque les personnages expriment à grands cris leur malheur, et leurs tourments nous pouvons déceler plus de jouissance que dans le calme de la vie de Clarens.² Le malheur est bien plutôt dans l'absence de souffrance, dans l'inertie du temps. A la place de l'instant quasi-immobile de Clarens, Julie semble préférer de nouveau (avec le regret du passé et l'attente angoissée ou impatiente de l'avenir), les catégories mobiles du temps, temps psychologique qui n'a plus rien à voir avec le monde extérieur. Le personnage vit en lui-même dans l'intervalle

¹ Ibid., VI, 8, p 693.

² Il n'est que de relire toutes les lettres de la première moitié pour voir la complaisance avec laquelle les héros exposent leurs sujets de plaintes et de tourments. Ils sont malheureux, certes, mais leur malheur n'est que l'envers du bonheur et c'est ce dernier qui en filigrane transparait.

entre le regret et l'attente du plaisir (l'instant vécu du bonheur et l'instant futur où il devrait se réaccomplir). Passé et avenir se rejoignent ici, dans cet approfondissement du désir, forment un cercle dont la circonférence au fur et à mesure que l'esprit divague, s'agrandit, recule. Alors le bonheur se trouve toujours en avant ou en arrière de soi et l'homme n'arrive jamais à le capter? Oui, mais le bonheur est dans cette fuite, dans cette absence, dans la distance qui sépare ce qui n'est pas de ce qui a été ou mieux encore de ce qui pourrait être, dans le mouvement qui nous entraîne vers cette chose insaisissable, objet de nos désirs.

Paralysé par la pesanteur et l'opacité du réel, l'esprit humain a besoin d'un espace vacant, mieux d'un espace d'infini; à la mesure des rêves illimités qui l'assaillent. Ce sera le rôle de l'imagination que nous allons étudier à travers le souvenir et l'élan vers l'avenir. Nous sommes bien loin ici du monde de Clarens, nous sommes déjà sur la route du renoncement qui annonce les oeuvres autobiographiques.

Nous avons déjà remarqué le rôle ambigu du souvenir qui successivement élimine et fait mesurer la distance du présent au passé, ce qui était douloureux aux personnages qui voulaient retrouver intacte la félicité. Ici nous voulons montrer que cette distance même loin d'être source de malheur engendre le plaisir, un plaisir mêlé de douleur et donc proche de la volupté. Car désir et regret se mêlent, s'accroissent l'un par l'autre, et par là même accroissent le souvenir du plaisir et la souffrance actuelle. Le personnage, héros romantique avant la lettre, se complait dans cette souffrance qui l'entretient

constamment de sa passion et du souvenir nostalgique du bonheur,
souvenir doux-amer nous dit Saint-Preaux;

Il ne me reste pour aliment d'une flamme
éternelle qu'un souvenir amer et délicieux
qui soutient ma vie et nourrit mes tourments
du vain sentiment d'un bonheur qui n'est
plus. 1

Le plaisir, avons-nous dit, est dans la distance du présent
au passé. C'est ici qu'apparaît le rôle de l'imagination
rétrospective. Arrêtons-nous y un instant:

L'homme a possédé mais il ne possède plus, or c'est
précisément cette dépossession qui donne à l'imagination son
essor. Nous savons qu'elle a besoin de la vacuité pour faire
l'expérience de la plénitude, et que lorsqu'elle est satisfaite,
elle n'est plus. Or ici c'est le vide du présent qui va
intensifier l'instant vécu de la passion, l'embellir et par
là même en creusant davantage le gouffre qui sépare ce qui
est de ce qui a été, accroître le sentiment de nostalgie.
C'est parce que le temps passé n'est plus qu'il est si précieux.
Les habitants de Clarens le réalisent et le redressement moral
aura servi au moins à relancer le désir. Or plus le présent
est déficient, plus le passé paraît voluptueux, plus voluptueux
paraît le passé, plus déficient semble le présent et ainsi de
suite. C'est l'écoulement du temps et l'éloignement de
plus en plus grand du bonheur d'autrefois du moment actuel, qui
accroissent l'impression de vide et donc mettent en branle le
pouvoir de l'imagination. Il est remarquable que pour les
personnages le présent soit toujours insatisfaisant, et que ce

1 Ibid., III, 6, p 317.

même temps vu avec le recul du passé soit métamorphosé en temps de bonheur. La comparaison du passage que nous citons ci-dessous - tous les trois décrivant le même moment de son séjour à la Meillerie, le premier dans l'actualité du présent et les autres avec le décalage du passé - montre précisément le travail du temps et celui de l'imagination:

Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribué-t-il à cette mélancolie, il est triste et horrible ... On n'aperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune et flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard et la froide bise entassent la neige et les glaces, et toute la nature est morte à nos yeux, comme l'espérance au fond de mon cœur. ¹

Vous savez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes et si délicieux! ²

Saint-Preux s'écrit aussi plus tard:

O temps, temps heureux, tu n'es plus! J'aimais, j'étais aimé. Je me livrais dans la paix de l'innocence aux transports d'un amour partagé. Je savourais à longs traits le délicieux sentiment qui me faisait vivre. ³

Le bonheur semble constamment échapper au présent. Au fur et à mesure que progresse le roman progresse aussi le malheur des personnages. Seul, grâce à l'imagination mise en branle par l'insatisfaction de la réalité, le passé est source de joie. La conquête du temps n'est pas réelle, elle est psychologique, elle est dans l'illusion du passé heureux, dans la transfiguration effectuée par l'imagination. Si le présent n'arrive pas à échapper à la souffrance, le passé, lui, vu à travers le

1 Ibid, I, 25, p 80.
2 Ibid, IV, 17, p 517.
3 Ibid, V, 9, p 613.

miroir déformant du présent est reculé dans la désespérance et trouée de bonheur. Et il est d'autant plus heureux qu'il n'est plus et qu'il y a entre lui et le moment actuel toute l'épaisseur d'inertie de Clarens. Le plaisir doux-amer de l'absence paraît ainsi infiniment plus grand que s'il s'incarnait dans la réalité.

Le bonheur n'est pas seulement dans la distance qui sépare le passé du présent, mais aussi dans l'intervalle entre le présent et l'avenir dans l'espérance et dans l'attente. Notre but étant d'établir les constituants du bonheur de Julie, nous négligerons de montrer le rôle ambigu de l'imagination bonne et néfaste à la fois. Nous laissons donc de côté son rôle négatif pour mettre en lumière ce qui en elle est propice au bonheur.

Si le bonheur du souvenir résidait dans l'éloignement croissant du passé et du passé insatisfaisant, le bonheur de l'anticipation réside aussi dans le mouvement vers le futur qui emporte l'homme de désir en désir, sans qu'il puisse jamais l'assouvir, dans l'élan qui l'entraîne vers un objet qui se refuse continuellement à sa prise. Cette distanciation perpétuelle n'est-elle pas l'image des rêves infinis de l'homme, de sa quête de l'absolu, symbole d'une réalité supérieure, dont il possède le modèle mais dont il ne peut saisir le tout?

La jouissance est beaucoup plus dans l'attente du plaisir que dans son assouvissement. Ce plaisir est encore une fois mêlé de souffrance, par l'impatience, le désir d'accélérer le temps et de voir l'espoir se réaliser.

S'il se réalisait, ce serait évidemment la

cessation du bonheur parce que 'si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause'.¹ L'irritation du désir est un gage de sa durée; car la satisfaction entraîne la satiété, le plaisir 's'use à force d'en jouir' dit Claire qui ajoute:

Si l'amour est un désir qui s'irrite par les obstacles... il n'est pas bon qu'il soit content; il vaut mieux qu'il dure et soit malheureux que de s'éteindre au sein des plaisirs.²

Ne pourrait-on considérer la mort de Julie dans cette optique, résolution certes de toutes les contradictions et de tous les problèmes, mais peut être aussi élan ultime qui la pousse encore dans le pays des chimères. Elle passe son temps à vouloir résoudre les obstacles qui se mettent en travers de son bonheur et à croire que toujours la prochaine étape le lui apportera. Lorsque le problème est résolu, le bonheur n'est pas là. La mort peut ainsi apparaître non plus comme une solution au problème de la durée et de l'absolu de l'amour, non plus comme un point d'arrivée mais comme un point de départ et la poursuite d'un nouveau rêve. Jusqu'à la fin en tout cas Julie s'évade de la réalité incapable de combler les vœux de son cœur.

Nous avons essayé de montrer que le monde de l'absence, le parcours dans le passé et l'avenir étaient la grande tentation du personnage qui y voyait, à défaut d'un bonheur absolu, une exaltation qui entretenait le rêve inépuisable et prévenait (du fait même que l'objet se dérobaît à son atteinte) l'ennui et la satiété. En d'autres mots le souvenir et l'espoir en

¹ Ibid., VI, 2, p 693

² Ibid., VII, 7, p 320.

transfigurant magiquement le passé et l'avenir créent chez le personnage une espèce d'ivresse intérieure que le vide du présent intensifie et soutient sans cesse.

Mais ce bonheur est mêlé de souffrance, il n'est pas l'absolu désiré, il ne fait que traduire la direction du cœur qui, dans un mouvement perpétuel, tend vers l'absolu sans jamais pouvoir l'atteindre. Ce mouvement est donc à la fois exaltant et douloureux. Le bonheur parfait ne pourra s'accomplir que dans la mort qui, seule, va régler le problème du temps. Fuite, évasion? Sans doute. Mais aussi concrétisation d'un idéal que les personnages n'ont cessé de poursuivre.

Rapidement disons en effet que la mort c'est l'éternité et donc la fixation de la durée:

Mon sort me suit et s'assure. Je fus
heureuse, je le suis, je vais l'être: mon
bonheur est fixé, je l'arrache à la fortune;
il n'a plus de bornes que l'éternité.¹

La mort c'est aussi l'absolu, l'absolu de la vertu comme l'absolu de l'amour : les derniers mots de Julie à ce sujet sont clairs et donnent l'assurance finale que les deux amants seront réunis pour l'éternité:

Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre.
La vertu qui nous sépara sur la terre nous
unira dans le séjour éternel.²

A la fin du livre le 'pays des chimères' devient enfin réalité, la mort résolvant à la fois le problème de la fuite du

1 Ibid, VI, 11, p 727.

2 Ibid, 12, p 743.

temps et la déperdition de l'intensité du sentiment. Tous les efforts terrestres de Julie se sont soldés par un échec. La réponse au bonheur se trouve, hélas, dans le monde surnaturel.

*

*

*

La spatialité est dans la Nouvelle Héloïse solidaire de la temporalité et comme cette dernière nous la définirons différemment selon les sentiments des personnages et l'attitude qu'ils adoptent. Ainsi on peut noter des différences essentielles entre les première et deuxième moitiés, suivant que les héros s'abandonnent à leur passion, ou au contraire reprennent le droit chemin de la raison et de la morale. C'est l'opposition de ces deux parties qui servira de base à l'étude de l'organisation de l'espace dans le roman.

Nous nous rappelons qu'au plus fort de la passion, le temps était transcendé; il en sera de même de l'espace qui est aboli par l'intensité même du sentiment amoureux. Rien n'existe au monde que les deux amants, ils sont l'un pour l'autre tout l'univers. L'élan et la force de leur amour les élèvent en dehors de l'espace terrestre, dans les cieux, là où toute distance se résorbe, disparaît. D'où l'abondance du vocabulaire de la transcendance.¹ D'où le désir de mourir après avoir épuisé toutes les délices.

Mais de même que nous l'avons vu pour le temps, la retombée dans la réalité fait prendre conscience aux deux amants de l'espace qui les sépare tout à coup. Le choc est si grand que la distance est immense. L'espace de la passion peut alors être figuré par la ligne droite et verticale qui rejoint deux points extrêmes, les infinis du bonheur et du malheur, de l'enthousiasme ou du néant. 'Je commençais d'exister et je suis dans l'engourdissement'² 'abîme de douleurs et de voluptés... durant le vent j'étais au ciel ou dans les abîmes'.³ Espace vertigineux dont la

1 Voir supra. pp 62-63.

2 Ibid., II, 1, p 189.

3 Ibid., II, 7. p 676.

profondeur abyssale n'a pas de fin. Il est ainsi tout entier psychologique et dépend uniquement de la présence de l'être aimé. Il est soit fusion¹ des deux amants, soit séparation, absence, vide. Il n'y a pas d'espace intermédiaire et extérieur.

Mais qu'il le veuille ou non cet espace extérieur existe. Les deux amants ne peuvent être toujours réunis; le temps, l'espace les séparent et c'est alors qu'ils prennent douloureusement conscience de la réalité du monde extérieur. C'est celui-ci en effet qui sépare les personnages, c'est lui qu'il faut franchir pour retrouver l'autre, pour pouvoir réunir les deux moitiés de (leur) être². Le monde extérieur c'est non seulement la séparation dans le temps mais dans l'espace, c'est la distance qui s'introduit entre les deux amants:

Mon inquiétude est en raison composée
des intervalles du temps et du lieu.³

Cette distance, qui fait leur malheur, les personnages vont essayer de la réduire, d'éliminer l'intervalle qui les sépare l'un de l'autre:

Le premier jour je fis mille efforts pour y
discerner votre demeure; mais l'extrême
éloignement les rendit vains et je m'aperçus
que mon imagination donnait le change à mes
yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter
un télescope, avec lequel je vis ou crus voir
votre maison; et depuis ce temps je passe

1 Il s'agit beaucoup plus d'une fusion que d'une union ou d'une communion qui sous-entendent une dualité, une réciprocité. La fusion, elle, est parfaite coïncidence. Elle est accompagnée de l'image du feu ou de la flamme dévorante qui consume (dans les deux sens du terme : anime et anéantit) les deux amants confondus. Il nous semble intéressant de noter cette association, symbolique des caractères inhérents à la passion et que nous avons déjà notés à propos du temps de la félicité suprême, l'intensité et la brièveté.

2 Ibid., I, 26, p 93.

3 Ibid., I, 13, p 61.

les jours entiers dans cet asile à contempler
ces murs fortunés qui renferment la source
de ma vie. 1

Le télescope est ici l'instrument utilisé pour lutter contre
le réel. Le personnage s'acharne à vouloir faire disparaître
presque concrètement l'espace qui s'interpose entre eux. Mais
parfois l'obstacle s'impose sans recours et le personnage, incapable
de s'y soustraire, exprime son désespoir par le parcours mouvementé
de l'espace qui l'emprisonne, espèce de piétinement traduisant
la rage et l'impuissance à atteindre l'objet qu'il convoite.

Je parcours cent fois le jour les lieux que nous
habitions ensemble, et ne t'y trouve jamais. 2

Dans les violents transports qui m'agitent, je ne
saurais demeurer en place; je cours, je monte
avec ardeur, je m'élance sur les rochers - je
parcours à grands pas tous les environs, et
trouve partout dans les objets la même horreur
qui règne au-dedans de moi. 3

L'obstacle du réel est si puissant que toute action concrète
entreprise pour l'abattre ne peut être qu'un échec. Seules
réussiront les voies divergentes, celles qui mettent en jeu
les ressources intérieures de l'être, telles la mémoire ou
l'imagination. Notons que la première est involontaire et qu'elle
est plus temporelle que spatiale. Elle renvoie l'être à un
moment du passé, le concentre dans son moi intérieur et elle
a besoin seulement d'un signémémoratif (le retour dans les mêmes
lieux, le portrait de Julie) pour que la magie opère, bref, elle
n'est pas d'elle-même active. La différence de l'imagination
qui s'appuie sur l'obstacle que constitue le réel et qui lui sert de

1 Ibid., I, 26, p. 20.

2 Ibid., I, 25, p. 88.

3 Ibid., I, 26, p. 90.

tremplin, rebondit, crée sa propre zone de liberté. Elle a besoin de l'espace pour se déployer.¹ Nous allons examiner les deux grandes fonctions de l'imagination : la conquête, à travers l'espace, d'un monde de liberté, et son pouvoir de métamorphose magique. Notons dans les deux cas qu'elle n'est pas entièrement indépendante et qu'elle a besoin du support du monde extérieur pour opérer.

L'effusion du rêve et du désir infini est telle que l'espace intérieur ne suffit pas à la contenir, il lui faut déborder dans l'espace extérieur qui lui sert de soutien. Le monde réel, résorbé dans le monde intérieur, n'est quelquefois pas assez grand pour les vœux insatiables du cœur :

J'arrive des extrémités de la terre, et j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne, j'ai parcouru les deux hémisphères; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diamètre entre nous; j'ai fait le tout entier du globe, et n'ai pu vous échapper un moment. 2

La mise en relief ici de l'étendue très vaste du parcours qui va aux quatre coins de la terre - remarquons que les limites

1 'L'imagination de Rousseau satisfait mieux dans l'espace que dans le temps son besoin d'expansion. Elle cherche à agrandir l'espace de façon à lui communiquer la dimension de l'infini. Elle n'accroît pas seulement l'étendue, mais favorise le déplacement et la dilatation extrême du moi'. Marc Eigeldinger, Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire, Neuchâtel, La Baconnière, Langages, 1962, p 54.

'La mémoire est la faculté de la concentration intérieure, elle permet au moi de se circonscrire, de découvrir sa nature unique et de se nourrir de sa substance... la vision du souvenir en concentrant les états successifs de l'être dans l'espace intérieur, remédie à l'effusion du désir et permet à l'âme de s'absorber dans la contemplation du passé'.

(Ibid., p 53)

2 La Nouvelle Héloïse, IV, 3, p 412.

en sont très précises comme si elles ne suffisaient pas à l'expansion du moi - est symbolique du caractère illimité du monde intérieur. L'image de l'être aimé non seulement comble l'espace mais déborde même l'espace visible. L'imagination toute puissante peuple le monde extérieur qui se livre sans résistance à son action.

Parfois cependant le réel tient bon et n'offre aucune prise aux forces imaginaires incapables de l'entamer. Il est alors désespérant. Mais le personnage ne veut pas s'arrêter sur cette vision fermée, et obéissant à un mouvement inverse plutôt que de renverser l'obstacle impénétrable, il s'en éloigne; c'est dans cet espace dont l'étendue recule de plus en plus, qu'il retrouve alors son pouvoir d'expansion et sa liberté. Examinons le passage ci-dessous dans cette optique:

Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est et celle où elle n'est pas. La première s'étend quand je m'éloigne, et se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas! ce lieu seul est habité : tout le reste de l'univers est vide'. 1

Remarquons ici que l'image de la personne aimée est d'autant plus présente qu'elle est lointaine et que les espaces intérieur et extérieur s'agrandissent réciproquement. Et ceci grâce à l'imagination. La distance qui était absence et source de souffrance est ici essentielle pour permettre au désir de s'affirmer et de prendre son essor. Il a besoin de l'espace extérieur pour croître et il croît avec lui. Plus l'imagination s'éloigne de l'obstacle du réel, plus elle peut le nier. Son élan

1 Ibid., IV, 6, p 419.

créateur invente un monde à part, le monde fabuleux de l'illusion, monde délivré des entraves du réel, puisque le réel est lointain. Au contraire, plus proche est l'obstacle, plus infranchissable apparaît-il. La proximité du réel rend celui-ci tout puissant et la possibilité d'y échapper par les forces imaginaires, plus difficile. Le monde réel et le monde intérieur sont face à face, s'affrontent sans merci, sans pouvoir se fléchir. L'obstacle est tel qu'il annihile tout le reste de l'univers : 'Hélas ce lieu seul est habité, tout le reste de l'univers est vide'. L'imagination opérait la fusion entre l'espace intérieur et l'espace extérieur et les agrandissait réciproquement; l'affrontement du réel les distingue irrémédiablement. Il faut signaler ici le rôle de l'espace comme substance matérielle, servant de support au jeu expansif de l'imagination. Il est envisagé selon deux points de vue différents : puissance positive lorsque l'horizon s'élargit, puissance maléfique lorsqu'il se rétrécit. D'un côté le monde du possible s'accroît avec l'espace qui continue le rêve. De l'autre la confrontation du réel liée à la restriction de l'espace détruit - l'illusion et approfondit le désespoir.

Imagination et espace sont ainsi solidaires et s'accroissent mutuellement. Si la première par son pouvoir dynamique agrandit l'espace, celui-ci aussi, qui sert de tremplin au rêve, nourrit l'imagination.

L'imagination spatiale de Rousseau n'est pas seulement libératrice, mais créatrice. Elle se représente des scènes, des êtres et des objets supérieurs à ceux qu'elle offre la réalité [...]
L'imagination est en l'homme la seule faculté susceptible de transcender le visible et de l'élever à la vision du surnaturel. 1

1 M. Eigeldinger, op cit, pp 35-56.

L'imagination a non seulement le pouvoir d'agrandir l'espace, mais de transformer la réalité. Nous venons de voir l'action réciproque du monde psychologique et du monde extérieur à travers la distance spatiale, nous voudrions faire remarquer maintenant les correspondances qui s'établissent entre le moi et la nature. Le regard que le héros pose sur la nature la métamorphose. Le paysage extérieur est là tout plein du sujet et comme un miroir le reflète. Mais en même temps il nous semble que la nature elle-même a un rôle à jouer dans la variation des états d'âme du héros. Nous examinerons le passage de la promenade en montagne dans le Valais, lors de la première *séparation des deux amants*.¹

La configuration de ce paysage nous semble intéressante à étudier car elle reflète le monde désordonné et bouleversant de la passion, en même temps que le désir subconscient d'ordre et de paix. Examinons-en la première partie.² Tout le paysage est en lignes verticales qui des sommets descendent dans les profondeurs abyssales.

D'immenses roches pendaient au-dessus de ma tête,
... un torrent éternel ouvrait à mes côtés un
abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur.

Infini de hauteur et de profondeur, peut-être l'abîme de douleurs et de voluptés.³ dont nous avons déjà parlé, certainement l'agitation et le tourment sans fin du monde de la passion. Les lignes horizontales n'existent pas, le personnage va de l'avant mais l'horizon est bouché. Tantôt de hautes et bruyantes cascades

1 La Nouvelle Héloïse, I, 23, pp 76-77 et suivantes.

2 Ibid, I, 23, p 77.

3 Ibid, VI, 7, p 676.

m'inondaient de leur épais brouillard', 'Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu'. Le personnage est aveugle, sa vision de l'avenir est obscure, incertaine, une atmosphère trouble l'environne. Par contre, la dernière partie du passage est une éclaircie dans la tourmente. Cette nature sauvage a été par endroits apprivoisée, ordonnée, comme le sera plus tard le monde psychologique des personnages.

Cependant l'exorcisation opérée par la nature n'est pas encore réalisée. il ajoute plus loin:

La nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol. ¹

L'insistance sur la diversité, sur la multiplicité des différents éléments du paysage et sur leur concentration dans un même lieu, dans un même temps est symbolique, nous semble-t-il, de l'intensité de la passion, de son caractère absolu - qui la fait aller, en un instant, de l'extase au désespoir le plus profond -, et de son extrême brièveté qui rassemble, sur une surface plane, sans profondeur mystérieuse, tous les objets qui se présentent à l'œil et qui lui donne ainsi un effet beaucoup plus puissant : 'Car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines'.² Le personnage remarque alors l'effet calmant de ce paysage qui s'impose tout entier à lui et neutralise les

¹ Ibid. I, 23, p 77.

² Ibid.

puissances angoissantes de l'imagination. Le spectacle de cette nature accidentée et variée a une action opposée chez le héros, qui, en retour, se recentre sur lui-même et retrouve la paix intérieure. Mais c'est parce que l'aspect tourmenté, tragique du paysage trouve écho dans le coeur du personnage que celui-ci se retourne vers lui-même. La correspondance entre l'homme et la nature est donc évidente, mais il y a encore conscience d'une dualité sujet-objet, nous sommes seulement au premier stade d'une correspondance plus complète que nous allons trouver dans le passage suivant:

Ce fut là que je demêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées... Enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

L'ascension physique est ici le symbole de l'ascension spirituelle. C'est au fur et à mesure qu'il s'élève vers les sommets de la montagne qu'il se libère et se purifie comme l'air. Il se sent peu à peu allégé de toute la pesanteur de ses regrets et de ses désirs, il se détourne de lui-même et se fond dans l'espace. La nature lui apparaît alors plus limpide (couleurs plus vives, traits plus marqués), il n'y a plus d'obstacles (tous les points de vue sont rapprochés). Les limites personnelles disparaissent, l'être est libéré de son corps. Ici la réussite est complète. L'homme et la nature ne font plus qu'un. Starobinski écrit:

La ténuité de l'existence personnelle se convertit assez mystérieusement en intensité de plaisir et en limpidité spatiale. Tout ne traverse mais j'atteins à tout. Je ne suis plus rien, mais je nie l'espace car je suis devenu espace... Mais ces couleurs et ces formes devenues plus intenses, cette tonalité plus limpide de l'air ne sont pas le privilège de la montagne ni d'aucun paysage: c'est une qualité du regard, une figure mythique du bonheur, une métamorphose que l'exaltation de l'âme est capable de projeter dans le monde qui l'entoure. Si la qualité de l'air des montagnes transforme l'humeur du promeneur, l'état d'âme d'un amant heureux peut à son tour transformer la qualité de l'air. 1

Nous voyons ici le rôle qu'a joué l'imagination dans la métamorphose du paysage. Ajoutons que la présence de la nature est aussi essentielle.

Au départ l'imagination angoissée du héros se répercute dans la description de la nature, qui, en retour, lui renvoie son image. Mais peu à peu l'osmose se produit, la variété des objets fait ta're l'agitation intérieure, le moi baignant dans le monde s'imprègne de sa substance. La sérénité de l'être rejaillit sur le paysage, à moins que ce ne soit la pureté du paysage qui rejaillisse sur l'être. On ne sait plus. Au terme de l'ascension, les deux mondes s'interpénètrent si bien qu'on ne les distingue pas. L'être a perdu la conscience de lui-même, il se diffuse infiniment dans l'espace extérieur. Le bonheur n'est même plus conscience du bonheur, il est simplement bonheur vécu.

Ce bonheur n'est pas l'oeuvre de l'imagination seule. C'est elle qui a donné l'étincelle et a maintenu l'ardeur du coeur, mais elle a été secondée par les sens (la vue surtout ici) qui,

1 Jean Starobinski, J.J. Rousseau, la transparence et l'obstacle, suivi de Sept essais sur Rousseau, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1971, pp 14-105.

par l'intermédiaire de la nature, ont épaissi, ont transformé sa quête d'un bonheur passionnel en un bonheur de pureté spirituelle qui le détache des contingences terrestres et physiques.

Ces sommets sont évidemment très rares et nous voyons plutôt dans toute la première moitié l'obstacle que constitue le réel et les efforts pour l'annihiler. Tout peut se résumer en termes de victoire ou d'échec du monde intérieur sur le monde extérieur. Nous avons cependant vu que le monde extérieur était essentiel à l'imagination qui le façonne à son gré, dans le rêve par exemple, en substituant au monde réel un espace chimérique qui comble tous les vœux. Il y a là expansion infinie du monde intérieur et envahissement total de l'espace extérieur qui devient simplement soutien du rêve. Le passage précédent nous a semblé intéressant à étudier dans la mesure où la prédominance d'un monde sur l'autre est beaucoup moins nette; car il y a plutôt action réciproque des deux espaces, phénomène de diffusion, d'omose. L'espace extérieur n'est plus un espace à conquérir, il est un milieu homogène où la frontière entre l'intérieur et l'extérieur se sont évanouies. Le rêve, fruit du désir, a disparu. L'expérience que fait Saint-Preux est une expérience cosmique. Il se diffuse dans l'univers. Les tourments, les angoisses, mais aussi les désirs sont oubliés.

Nous avons essayé de déterminer le lien qui existait entre les espaces intérieur et extérieur. Nous voyons ici que le bonheur, loin d'être dans l'espace égocentrique du rêve, se trouve dans un espace d'harmonie avec le milieu ambiant, dans la participation

à l'universel. C'est ce dont rêvent les héros, le contraire du monde de la solitude et de la séparation qu'entraîne l'univers passionnel.

Il va falloir créer un monde de plénitude où l'espace intérieur et l'espace extérieur tendent l'un dans l'autre, où l'amour essentiel aux personnages soit conservé, mais n'entre plus en opposition avec le monde extérieur, n'isole plus. Ce caractère d'isolement qui accompagne l'amour est inscrit à la fois dans les personnages (qui sont seuls au monde, ou qui sont condamnés par la société), à la fois dans la nature.¹ Il est double aussi dans sa signification : asile paradisiaque, mais aussi espace chimérique et de rupture avec le monde extérieur. L'endroit où se trouve l'être aimé est un lieu-refuge, merveilleux, mais il est séparé, coincé dans un coin de l'univers; il ne fait pas partie du monde.

Les efforts des personnages vont justement consister à unir en une harmonie parfaite les éléments disparates, garder le sentiment de plénitude de l'amour et le dépouiller de son action isolante, ce qui voudra dire l'étendre dans l'espace.

Mais en même temps les héros savent bien que l'étendre trop loin c'est mettre en jeu les puissances dangereuses de l'imagination car, comme nous l'avons vu, la distance déclenche le rêve et la

¹ L'espace passionnel est figuré par l'espace restreint de l'asile perdu dans l'immensité de la nature tourmentée, sauvage. Nous ne citerons qu'un exemple, mais il y en a beaucoup d'autres: "Une file de rochers stériles borde la côte et environne mon habitation. Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez". La Nouvelle Héloïse, I, 26, p 90).

monde de l'illusion. Il faudra donc un certain resserrement de l'espace qui tienne en bride les puissances imaginaires sans les éliminer et puisse contenir en même temps, sans le laisser échapper, le monde plein du sentiment, compromis entre l'asile bienheureux mais exclusif et menacé, et l'espace infini, également chimérique. Il faudra donc à la fois ouvrir l'espace et le rétrécir, équilibrer le monde psychologique et le monde extérieur. Ce sera l'effort de Clarens, concrétisé dans la création du jardin de l'Elysée. Nous en étudierons les traits principaux.¹

Clarens, c'est d'abord un espace clos, calfeutré, protégé du reste du monde :

Ce lieu quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer et il est toujours soigneusement fermé à clef. 2

Espace enclos, insulaire, limité mais où les limites ne sont pas visibles, car l'abondance, la luxuriance, l'animation de toute la nature créent une impression de plénitude inépuisable. C'est le domaine rêvé où l'imagination peut s'épancher, mais non s'envoler ni s'évader. C'est le lieu propice à la rêverie plus qu'à la pure imagination car les sens y jouent un rôle important,³ procurant un sentiment de bien-être physique et moral qui enracine l'être dans la jouissance de l'espace

environnant et du moment présent. Remarquons la différence

1 Cf Ibid. IV, 11, pp 471-472.

2 Ibid. IV, 11, p 471.

3 Remarquons en effet la participation de presque tous les sens : visuel, auditif, tactile qui subjuguent par leur pouvoir physique les puissances éthérées de l'imagination.

entre les éléments de ce paysage et ceux de la première moitié. Ici tout est vert, frais, lumineux, abondant; le paysage de la passion était sauvage, sec, désolé, tout en précipices.¹ Nous le retrouvons dans ce passage allégorique où l'auteur souligne fortement la différence entre l'abandon total à la nature indisciplinée et la soumission à une nature ordonnée, le contraste entre l'état passé et l'état présent:

Vous savez que l'herbe y était assez aride, les arbres assez clairsemés, donnant assez peu d'ombre, et qu'il n'y avait point d'eau. 2

Le paysage s'oppose mot pour mot à celui du verger. Le changement a été total, radical. L'impression de Saint-Preux est que tout cela est naturel, tout s'est fait spontanément. Mais en fait, Julie révèle sa participation, la nature a été manipulée, il y a eu artifice.³ Mais l'artifice ou l'art ont pour base la nature, partent de la nature dont ils corrigent simplement les élans désordonnés. Le jardin de l'Elysée, dans l'arrangement de ses éléments, symbolise l'idéal rousseauiste, figure le monde intérieur dont rêvent les personnages. Un monde où l'élan naturel soit certes conservé mais soit contrôlé par l'ordre moral

Or le foisonnement, la richesse du jardin sont l'expression de la nature, mais une nature en fête, plus belle que la simple nature laissée à l'abandon, témoignant que le retour à l'ordre et des soins constants ont porté leurs fruits.

1 La brutalité du contraste prouve évidemment le phénomène d'idéalisation et le processus d'embellissement.

2 Ibid, IV, 11, pp 471-472.

3 Remarquons que cet espace idéal est dans un sens inauthentique. La spontanéité de l'expérience imaginaire est inexistante et ce n'est même pas une synthèse de l'idéal et du réel puisque le réel est là, à l'extérieur, menaçant.

Le gazon verdoyant, mais court et serré,
 était mêlé de serpolet, de baume, de thym,
 de marjolaine et d'autres herbes odorantes.
 On y voyait briller mille fleurs des champs
 (...).

La contemplation de ce jardin procure à ses habitants de
 grands plaisirs. Car, création idéale, il est à l'image de leur
 âme qui s'est diffusée en lui. Et en retour, ce même jardin
 entretient le moi profond, le nourrit des rêves qu'il engendre.
 Monde intérieur et monde extérieur se répercutent l'un dans l'autre,
 se font écho. Le personnage occupe tout l'espace et rien que
 l'espace de ce jardin. C'est un univers plein, qui ne laisse ni
 vide ni intervalle, qui satisfait totalement et ne transporte pas
 dans un ailleurs nostalgique. C'est ce que veut dire Julie qui
 déclare:

Adieu, Tinian, adieu Juan-Fernandez, adieu
 tout l'enchantement! Dans un moment vous allez
 être de retour du bout du monde.²

Si le jardin de l'Élysée, rappelant la nature paradisiaque
 des origines, est propice à l'épanchement de l'imagination, il
 s'oppose par contre au monde de l'évasion qui vous dépayse et
 vous transporte où vous n'êtes pas, comme le dira M de Wolmar:

Le goût des points de vue et des lointains
 vient du penchant qu'ont la plupart des hommes
 à ne se plaire qu'où ils ne sont pas.³

La note de Rousseau commentant ce passage est intéressante

à signaler. Il écrit:

- 1 Ibid, IV, 11, pp 472-473.
- 2 Ibid, IV, 11, p 472.
- 3 Ibid, IV, 11, p 483.

Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légère, en sorte que l'oeil ne pût suivre chaque allée tout à fait jusqu'au bout et que l'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. (...) Je suis persuadé que la promenade en serait aussi moins ennuyeuse, quoique plus solitaire; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées et nourrit l'esprit. 1

La ligne droite, la vue ouverte, les perspectives lointaines doivent être absentes de ce paysage qu'e...les dévoileraient trop et dépouilleraient de tout mystère. L'imagination ne peut se déclencher dans un espace à découvert, l'oeil d'un seul coup embrasse le tout jusqu'à l'horizon et ne laisse guère de place au rêve. Au contraire le trompe-l'oeil, l'illusion sont nécessaires, car ils agrandissent le paysage et favorisent l'essor de l'imagination, tout en la maintenant dans les limites désirées.

On retrouve ainsi les caractéristiques signalées plus haut. Il faut un espace restreint qui empêche assurément le délire de l'imagination, mais favorise malgré tout son effusion. Cet espace clos s'ouvre alors, s'épanouit, débouche sur le sentiment de l'universel.

Cette expansion dans l'espace va se doubler d'une expansion dans le monde des hommes. L'univers passionnel était un univers à deux, exclusif, contre lequel se dressait tout le reste de l'humanité à l'exception peut-être de Claire et de Milord Edouard. L'univers de Clarens va être le monde de la communication des consciences, de la transparence. Tous les personnages qui étaient opposés les uns aux autres dans la première moitié vont se trouver réconciliés, et vont vivre dans une parfaite intimité et égalité. Les points culminants de cette réussite

1 Ibid.

seront premièrement dans le salon d'Apollon,¹ (où tous les coeurs communient dans une limpidité réciproque, sans intermédiaire aucun. La communication est si totale que même la parole est absente, de même que le geste. Les personnages se fondent l'un dans l'autre sans que rien ne s'interpose entre eux), deuxièmement dans la fête des vendanges (qui ajoute à l'intimité une note supplémentaire de joie). Les habitants de Clarens ne se contentent pas de vivre en parfaite communion² les uns avec les autres, ils donnent libre cours à leur allégresse, cette allégresse générale dont le tableau 'semble ... étendu sur la face de la terre'.³ C'est le couronnement de tout. La petite communauté de Clarens, bien qu'aliénée et parce qu'aliénée du reste du monde atteint, par la fête et l'ouverture joyeuse de tous les coeurs, le sentiment de la totalité.

A la fin du livre Julie constatera le contentement parfait qu'elle éprouve. Elle déclare:

Je ne vois rien qui n'étende mon être, et rien qui le divise; il est dans tout ce qui m'environne, il n'en reste aucune portion loin de moi; mon imagination n'a plus rien à faire, je n'ai rien à désirer. 4

Son espace est ici réduit au salon d'Apollon. Mais il n'est pas espace minuscule, acculé à un coin de l'univers, coupé du monde, il devient tout l'univers, le personnage le remplit

- 1 Remarquons qu'on trouvera dans le salon d'Apollon les mêmes caractéristiques que dans le jardin de l'Elysée : espace fermé/effusion du coeur, concentration/expansion.
- 2 Car il s'agit ici d'une vraie communication et non d'une fusion comme nous l'avons remarqué dans l'univers passionnel de la première partie.
- 3 Ibid., V, 7.
- 4 Ibid., VI, 8, p 689.

de sa présence, il n'y a pas de 'e, il n'y a pas de division.
Espace intérieur et extérieur son. ...ivalents et grandissent
à l'unisson.

*

* *

Mais, comme on le sait, ce genre de bonheur, parce qu'il est trop réussi, paradoxalement ne satisfait pas. Le personnage qui aime jouer avec le feu et qui a le goût des extrêmes préfère à l'équilibre des forces, (qui exige bien entendu, un effort personnel et de la maîtrise de soi), le déséquilibre et l'abandon aux penchants du cœur. Au lieu de la mélodie tranquille de Clarens, il opte pour le lyrisme de la passion, les grandes envolées dans l'espace, les combustions intérieures et les pulsions du désir. A un espace sphérique de repos immobile, il substitue la ligne toute droite qui le propulse d'une extrême à l'autre. Le monde de Clarens était le monde de la plénitude tranquille mais c'était aussi un monde refermé sur lui-même, excluant le reste de l'univers. Or le mouvement dans l'espace, ce n'est pas la plénitude, mais c'est pour le personnage la liberté et un aperçu de l'absolu. Seule l'immensité de l'espace est à la mesure des désirs insaisissables. Espace et temps sont indissolublement liés.

'Il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas'¹ dit Julie.
Elle se rend pourtant ...e que ce pays est le pays des chimères
et c'est ce qui va finale. ...u. faire chercher une autre
sorte de bonheur, la communion avec Dieu. C'est à travers elle
que le personnage arrivera à la fois à posséder le sentiment

¹ Ibid, VI, 8, p 693.

de plénitude et d'absolu. La réunion avec Dieu garantit en effet la fusion des coeurs, leur transparence parfaite. Les obstacles disparaissent, l'espace s'ouvre infiniment comme le coeur.

Ne trouvant donc rien ici bas qui lui
suffise, mon âme avide cherche ailleurs
de quoi la remplir. 1

En mourant, Julie révèle que le besoin lancinant d'exaltation
est toujours présent, et que le bonheur terrestre
est malheureusement incapable de l'assouvir.

1 Ibid., VI, 8, p 594.

Commentant la morale de la Nouvelle Héloïse Starobinski conclut:

Tout à tour deux images de la transparence se sont proposées à nous. Laquelle choisir? Et faut-il choisir? Rousseau, lui, achève son roman d'une façon qui équivaut à un choix. Entre l'absolu de la communauté et l'absolu du salut personnel, il a opté pour le second. La mort de Julie signifia cette option. Et nous verrons que plus tard, dans les écrits autobiographiques, Jean-Jacques la reprend à son compte.¹

La trajectoire que suit Julie dans la Nouvelle Héloïse annonce prématurément celle de Rousseau lui-même, à travers son oeuvre autobiographique. Des Lettres à Malesherbes aux Réveries nous assistons en effet à une position progressive de retrait et à une solitude de plus en plus complète. Que devient alors le grand rêve d'unité, de fusion parfaite des consciences, de fusion avec la nature?

Au fil des ans et devant l'incompréhension des autres à son égard, insensiblement l'enthousiasme de Rousseau s'atténue, sa voix se fait plus discrète. La vérité abstraite et générale soucieuse du bonheur futur de l'humanité fait place à une vérité personnelle.

Si celle-ci n'est pas union avec le tout, et ne répond pas aux besoins d'absolu, elle est tentative de réconciliation de soi avec autrui et avec soi-même. Voilà le trajet que Rousseau va suivre désormais, voilà le clivage entre l'oeuvre idéologique et l'oeuvre autobiographique.

1 J. Starobinski, op cit, p 148.

Le cercle spatial et temporel se rétrécit, se limite au seul moi. Mais dans ce cercle dont il est le centre, nous retrouvons le même désir d'unité. Le parcours biographique doit être un parcours lisse, sans ombres qui entraînent l'adhésion d'autrui et lui fasse retrouver l'harmonie parfaite qu'il désire tant. Nous changeons ainsi de niveau : le lien avec l'universel dépend maintenant de la transparence personnelle, va devoir passer par l'examen de conscience et la rétrospective du passé. Nous décelons dès maintenant la difficulté de l'entreprise. Car nous ne sommes plus dans le domaine de l'idéal, dans la création intellectuelle d'un monde meilleur, mais dans le domaine de la réalité personnelle, par essence imparfaite.

CHAPITRE III : L'OEUVRE AUTOBIOGRAPHIQUE :

DIALECTIQUE DU MOI MORAL ET DU MOI INTÉRIEUR

Le point de départ des Confessions est le désir de recréer la fausse image que les autres ont de lui¹. Lui seul connaît son cœur et lui seul peut transmettre au public un portrait authentique de lui-même. Ce qui détermine l'écriture autobiographique est donc principalement la souffrance de constater qu'il est séparé des autres, lui, dont le grand rêve est un rêve d'unité, d'ouverture et de transparence. Toute l'œuvre idéologique et même la Nouvelle Héloïse malgré sa conclusion, témoignent constamment de la recherche d'un bonheur fondé sur le recentrement sur soi-même, sur l'obéissance à la voix intérieure, bref sur la clarté personnelle qui doit mener à la communication immédiate avec autrui.

Or que l'auteur d'une telle œuvre soit accusé de ce qu'il a lui-même condamné, c'est ce qu'il ne peut supporter. Il va donc vouloir faire coïncider l'auteur avec l'homme, montrer qu'il est réellement celui qui a pu écrire de tels ouvrages, que cet enthousiasme qui remplit tant de pages est bien celui d'une âme sensible et pure. Il va s'efforcer de 'rendre (son) âme transparenter aux yeux du lecteur',² d'éclairer tous les recoins obscurs, de tout dire, bien et mal. Et cette transparence³ sera

1 'Puisque mon nom doit durer parmi les hommes, je ne veux point qu'il y porte une réputation mensongère; je ne veux point qu'on me donne des vertus ou des vices que je n'avais pas, ni qu'on me peigne sous des traits qui ne furent pas les miens'. (Ebauches des Confessions, p 1153.

2 Confessions, p 175.

3 Notons bien que cette transparence n'est pas synonyme de bien, tout au moins dans le sens de la morale traditionnelle. Elle est vérité, révélation du bien comme du mal, c'est à dire de la nature intime de l'être. Elle est alors synonyme d'innocence et même de bonté parce que fidélité à la nature et à la conscience.

l'écho sur un plan personnel de la transparence idéale célébrée dans les ouvrages antérieurs. Car chez lui l'œuvre et la vie ne font qu'un. Le rêve de transparence devient ici lutte pour convaincre de sa transparence.

C'est ce besoin qui a présidé à l'élaboration des livres didactiques, mais l'erreur de Rousseau a été de faire croire ou de croire lui-même que la vie et l'œuvre peuvent se confondre. Cette dernière n'est qu'une projection des rêves de son auteur. Or rêver d'innocence ou de bonté, ce n'est pas forcément être bon. C'est ce que, dans un premier temps, nous allons montrer.

Passons rapidement en revue ce qui nous paraît faire obstacle à la transparence et à la communication immédiate.

Les intentions de Rousseau sont nettes : Il s'agit à travers le déroulement biographique de montrer aux autres la fidélité à la nature originelle.

Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. ¹

Malgré la diversité des événements, la multiplicité des expériences, il reste un noyau central, inaltérable, celui du moi intime, qui se dévoile à travers le récit à condition de ne rien déguiser, d'être toujours juste et vrai et de consulter son cœur, garant de l'intimité de l'être: 'Je sens mon cœur'²; 'Je sentis avant de penser'³.

Sur ce moi intime se greffent toutes les sensations ressenties depuis l'enfance et qui déterminent la personnalité.

Il y a une certaine succession d'affections et d'idées qui modifient celles qui les suivent et qu'il faut connaître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer partout les premières causes pour faire sentir l'enchaînement des effets. ⁴

Il s'agira donc d'exposer au lecteur tout ce qu'il a été, tout ce qu'il a senti pour pouvoir saisir l'unité du personnage, car

1 Ibid, I, 5.

2 Ibid.

3 Ibid, I, p 8.

4 Ibid, IV, pp 174-175.

unité il y a. Au lecteur de reconstituer et rassembler en un tout homogène les éléments du puzzle fournis par l'auteur. Rousseau refuse donc par esprit de vérité d'interpréter les différents traits de son caractère. Il lui suffira d'être toujours exact, fidèle, vrai. Précisons qu'il ne s'agit pas d'une exactitude de faits mais de sentiments.

Je puis faire des omissions dans les faits,
des transpositions, des erreurs de dates; mais
je ne puis me tromper avec ce que j'ai senti, ni
sur ce que mes sentiments m'ont fait faire. ¹

Or cette fidélité au sentiment qui prime l'exactitude événementielle indique que c'est le fil du cœur qui est le guide suprême (remarquons les termes, enchaînement, chaîne, maintes fois utilisés) et qu'il y a là expression de la nature profonde, essentielle de l'être.

L'autobiographie et la vérité qui la gouverne, seront donc le moyen de révéler les profondeurs d'une âme. L'auteur n'est peut-être pas capable de voir le portrait global qui sera le fait du lecteur, mais du moins, en ne consultant que les mouvements spontanés de son cœur, de sa mémoire et de sa conscience, il prévient l'accusation d'avoir sciemment voulu cacher certains traits déplaisants de son caractère et de s'être peint de profil comme Montaigne.² Par la descente dans le passé et grâce non à la mémoire volontaire, mais à la mémoire affective qui fait revivre spontanément ce qui s'est fixé d'une façon indélébile

¹ Ibid., VII, p 278.

² 'Montaigne se peint rassemblant mais de profil', Ebauches des Confessions, p 1150.

dans le moi, la permanence du moi sera révélée.

Remarquons dès maintenant la différence d'avec les oeuvres antérieures où l'espoir d'un avenir meilleur était la source de l'inspiration, où l'élan de l'imagination construisait une société idéale; avec les Confessions l'espoir fait face au souvenir, la projection dans l'avenir fait place au passé. La mémoire est l'instrument qui va dévoiler le moi profond, le moi qui ne s'est pas altéré malgré l'écoulement du temps et la diversité des événements. Notons bien qu'il s'agit d'un moyen pour se faire réaccepter par les autres, pour se faire reconnaître comme un homme bon, un homme de la nature beaucoup plus que d'une recherche du temps perdu. Nous verrons plus loin que le rappel du passé sera la découverte d'une espèce de paradis perdu à la façon proustienne mais l'intention première n'est pas celle-là.

Or c'est ici que la tentative de Rousseau se solde par un échec : il n'arrive pas à être transparent ni à lui-même ni aux autres. Et cela parce qu'il confond nature et innocence, qu'il a fausement l'impression qu'en exposant tout ce qu'il a sur le coeur et la conscience aussi clairement et aussi fidèlement que possible, il montre une disposition naturellement bonne, prête en toute franchise à reconnaître ses fautes. Se dévoiler dans toute sa vérité, c'est éclairer tous les recoins de son âme pour les autres qui ne peuvent qu'admirer la clarté intérieure. Mais cette clarté intérieure est loin d'être atteinte, car le désir de s'innocenter est toujours présent et jette une ombre sur la transparence du coeur. Il nous dit que pour éviter l'erreur de Montaigne (quelle ironie!) qui se montre

comme il veut être vu mais point du tout comme il est',¹ il va dire le bien et le mal. Il va même peut-être dire le mal plus que le bien, parce qu'ainsi on ne peut l'accuser d'avoir embelli la vérité, et qu'une franchise aussi exceptionnelle ne peut être que la preuve d'une bonté indiscutable. Mais en se noircissant il s'absout, plus il se fait coupable, plus son innocence doit transparaître. Le procédé d'éclaircissement personnel échoue, il est irrémédiablement condamné moins pour la faute que pour la façon dont il se justifie qui traduit le mensonge et l'orgueil.

La confession n'est donc pas réelle ouverture du cœur, elle n'est pas vraiment repentir. Il s'agit plutôt d'une forme de narcissisme où l'auteur se délivre du poids qui pesait sur sa conscience, se trouve libéré, et retrouve intacte l'innocence fondamentale et l'amour qu'il a de lui-même.

D'ailleurs, il n'est pas coupable, ce sont les autres, la société, qui sont responsables. Les fautes qu'il avoue ne lui sont pas imputables, ce sont des erreurs. Il s'est trompé, l'intention au départ n'était pas mauvaise. Rousseau retient toujours l'explication profonde et véritable car ce serait se mettre en contradiction avec ce qu'il écrit, ce qu'il pense être. Ce serait admettre que l'idéal qu'il avait rêvé est du domaine de l'illusion et du mensonge. Toutes ses mauvaises actions (l'incident du vol du ruban, l'abandon de ses enfants) pourraient en effet indiquer une insensibilité de cœur, une nature qui n'est pas forcément bonne:

1 Ibid, p 1149.

Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi
que dans ce cruel moment... L'invincible honte
l'emporta sur tout, la honte seule fit mon
impudence. 1

Dans la note consacrée à cet épisode du ruban volé, Bernard
Gagnebin et Marcel Raymond reconnaissent bien le rejet de la
faute sur autrui:

Ce qui apparaît ici clairement, c'est le besoin
qu'a Rousseau de reprendre pied dans l'enceinte
de son moi véritable, d'où il a été chassé moins
par sa faute (...) que par la société qui s'est
dressée en accusatrice et l'a jeté dans un état
d'infériorité intolérable. 2

On retrouve le même procédé de disculpation lorsqu'il nous
parle de l'abandon de ses enfants. La faute n'est jamais la
sienne. Son intention est toujours pure. C'est la honte, fruit
de l'amour-propre, défaut éminemment social, qui dans le cas de Marion
le fait agir; dans l'autre, dans l'abandon de ses enfants, c'est
la pensée généreuse de les faire élever comme dans la République
de Platon. Bref, dans l'un comme dans l'autre cas, l'innocence
du coeur est sauve.

A maintes reprises on retrouvera tout le long du récit, cette
même démission de la responsabilité. Il est ainsi constamment
le jouet d'une fatalité qui l'empêche d'agir librement. Sa
liberté, son choix lui sont imposés du dehors, malgré lui, et
il ne peut que se soumettre à la force du destin. Remarquons,
comme les mots destin, destinée, fatalité, reviennent

1 Confessions, II, p 86.

2 Ibid, Notes et Variantes, p 1273.

fréquemment sous sa plume. L'innocence de Jean-Jacques est une innocence de coeur, soit, mais il reste un malaise. Nous ne sommes pas convaincus que cette pureté essentielle ne soit pas un alibi et le revers d'une culpabilité diffuse. La faute de Jean-Jacques est-elle erreur, est-elle le fait de la société, du destin ou de n'importe quel obstacle extérieur à lui? Ou bien n'est-elle pas au contraire faute essentielle, attachée à sa nature propre, et que par orgueil il ne veut pas admettre? Les détours du coeur ne sont pas aussi clairs à l'être qu'il le paraît, c'est, avec quelques années de recul, ce que Rousseau reconnaît dans les Réveries. Il avoue que le 'connais-toi toi-même ... n'était pas une maxime si facile à suivre qu'il l'avait cru'.¹ Au mot de Pascal 'le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas', nous pourrions ajouter: Le coeur a ses raisons qui à lui-même restent obscures. Mais l'erreur de Jean-Jacques a été de vouloir tout éclaircir. Ce sont les autres qui doivent se disant le juger, mais lui-même s'est déjà jugé et propose de lui une image préalablement faite.

Et il ajoute de façon désarmante à la fin de l'épisode de l'abandon de ses enfants:

J'ai prunis ma confession, non ma justification
... C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur
d'être juste. 2

Ces mots 'juste' et 'vrai' sont particulièrement révélateurs. Rousseau requiert l'équité du public, mais cette équité mise en parallèle avec la véracité qu'il promet d'observer, ne peut évidemment que lui être favorable : sa bonne foi ne peut être

1 Réveries, IV, p 1034.

2 Confessions, VIII, p 379.

remise en cause, sa vérité est la vérité. Se confesser c'est alors être justifié, quelle que soit la gravité de la faute.

*
* *
*

La transparence qui devait lui permettre de recouvrer la sympathie des autres, et la réconciliation n'est donc pas atteinte. Rousseau persistera pourtant pendant tout le récit à vouloir dégager la vérité et la justice. Mais la lutte s'avère de plus en plus difficile, il se débat et pressent la vanité de ses efforts. C'est ce qu'il déclare au début du livre VII:

Je voudrais pour tout au monde pouvoir ensevelir
dans la nuit des temps ce que j'ai à dire...
Comment m'y prendre pour... faire percer [la vérité]
Je le tente avec peu d'espoir de succès.

Mais il n'abandonne jamais la lutte et nous assistons au fur et à mesure que le livre progresse à l'acharnement de plus en plus amer et désespéré pour rectifier l'erreur des autres.

Ce n'est pas ainsi qu'il obtiendra la délivrance. Bien au contraire. L'introspection, et les forces conscientes du moi sont incapables de créer un vrai espace de liberté. Car elles sont trop préoccupées à montrer de l'être une image idéale, un archétype, fruit de ce qu'elles ont rêvé. Elles jugent, interprètent, commentent. La distance entre le présent et le passé, le moi-objet et le moi-sujet, créent un fossé, une différence

1 Ibid., VII, p 279.

fondamentale. C'est là que se situe la brisure de l'être. C'est là que se situe aussi le jugement du lecteur. Essayer de dégager le sens de son passé, c'est se condamner à la falsification et dans le cas de Rousseau à l'embellissement et nous ne pouvons qu'en être conscient. Le moi n'est pas ce qu'il se voit ou ce qu'il veut être. Inconsciemment il est prisonnier de son image.

Ce n'est que lorsqu'il est allégé de toute idée de responsabilité, de toute activité rationnelle et discursive, qu'il est délivré. C'est dans ces moments d'abandon total que le véritable sentiment de liberté se fait sentir, même si ces moments ne sont que des intervalles et qu'à l'arrière-plan, se dressent toujours l'ombre des autres et le besoin de se justifier. Il cesse alors d'essayer de se connaître pour se sentir de l'intérieur et s'appartenir vraiment. Il éprouve le sentiment de sa permanence, de son unité, la coïncidence du soi avec soi.¹ C'est par là qu'il va retrouver sa liberté.

*

C'est le souvenir d'un événement heureux qui produit ces moments de grâce. L'auteur oublie son propos et se plonge dans les délices du passé. Il faut noter que ce sont les autres et l'obstacle qu'ils constituent qui provoquent ce relâchement. La lutte pour proclamer la vérité et retrouver la communication avec autrui est épuisante (et l'on connaît le penchant de

¹ Nous sommes loin ici de l'Emile ou de la Nouvelle Héloïse qui célèbrent l'extension vers autrui et l'amitié partagée. Le moi ici ne se porte plus vers les autres, c'est le règne du repli sur soi. Par contre aucune fissure ne s'introduit à l'intérieur du moi.

Rousseau pour l'indolence) et de plus elle se révèle inconsciemment décevante: la distance qui le sépare des autres sera-t-elle à jamais comblée?

A l'acclivité de l'analyse introspective, Rousseau fait succéder la passivité du sentiment. Ce n'est pas un effort conscient, c'est simplement que le souvenir s'offre à lui délicieusement, effaçant ainsi tous les doutes, toutes les angoisses, oblitérant les amertumes du présent.

Alors l'espace s'entrouvre, espace de compensation certes gagné sur le monde extérieur,¹ mais aussi espace de liberté vraie, où Jean-Jacques jouit uniquement de ce qu'il veut. Ces moments sont des trouées lumineuses inscrites dans le fil du récit. Nous avons noté plus haut le plaisir de Rousseau d'établir la chaîne de ses sentiments; plus loin dans la deuxième moitié il va parler de 'la longue chaîne de ses malheurs'.² Mais ici pour décrire les moments heureux que sa mémoire ressuscite, il les signalera comme des intervalles toujours courts et heureux. Il les voit donc bien comme des moments de rupture par rapport à la longue suite de ses malheurs (et l'on retrouve encore ici le masochisme fataliste et le rejet de la responsabilité); mais par contre, malgré la mention de leur fugacité dans la vie réelle, il s'abandonne longuement dans le texte à leur description et leur reviviscence. Le souvenir est une lanterne magique qui fait ressurgir miraculeusement le passé auquel on s'abandonne avec

1 'Que j'aime à tomber de temps en temps sur les moments agréables de ma jeunesse? Ils m'étaient si doux; ils ont été si courts, si rares, et je les ai goûtés à si bon marché!' (*Ibid*, IV, p 134). A remarquer ici la rupture avec le passage de l'imparfait au passé composé, le passage du rêve à la triste réalité, les deux niveaux de conscience, celui du passé et celui du présent.

2 *Ibid*, VIII, p 349.

123.

délices. Nous avons bien ici le thème du paradis perdu et retrouvé, l'espace et le temps mythiques du bonheur disparu.

Ce n'est pas que le passé rejaillisse d'un seul coup, toujours intact et triomphant : le présent est trop douloureux pour pouvoir s'effacer comme par enchantement. Dans le prisme du souvenir, présent et passé cohabitent, celui-là embellissant celui-ci, et le colorant de nostalgie. Le regret du temps passé est ainsi associé au thème du malheur actuel et sert de leitmotiv à de nombreuses réminiscences :

Tout dans les souvenirs de ces temps de
bonheur et d'innocence revient me ravir et
m'attrister. ¹

Le passé en transparence apparaît alors revêtu d'un charme magique, et ce charme magique le transforme, car peu à peu, et de plus en plus, il se détache du présent, s'impose, triomphe enfin dans toute sa souveraineté. Le narrateur vit alors en dehors du temps, le temps est aboli. C'est moins le sentiment de sa permanence qui se fait jour, le lien qui relie le présent au passé, que la renaissance absolue et totale du passé. Il oublie ce qu'il est pour ce qu'il a été. Il se repossède, il retrouve son essence immuable.

Toutes les années intermédiaires sont effacées. La lutte pour retrouver, sous la diversité, l'unité, est abandonnée devant la présence transparente et merveilleuse de son intimité profonde. Son être se situe non plus dans la durée biographique, mais dans le moi le plus ancien, celui qui n'a pas été affaibli par le poids de la vie et du malheur.

Il a l'impression de 'rassaisir. (sa vie) par ses commencements' ²

¹ Ibid, III, p. 123.

² Ibid, I, p. 11.

dit-il. C'est que pendant l'enfance et la jeunesse les événements se gravent sur une âme vierge, le présent est vécu intensément et son éclat resplendit et continue à briller sans fin dans la grisaille de l'âge mûr, pour peu que l'âme veuille se pencher sur son passé. Alors celui-ci s'anime tout à coup, se charge de toute l'épaisseur du sentiment vécu, provoque sa réactualisation dans le moment présent et une émotion indicible:

Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques (intervalles) ont été marqués par un tel sentiment de bien-être qu'en les remerciant, j'en suis affecté comme si j'y étais encore. Non seulement je me rappelle les temps, les lieux, les personnes, mais tous les objets environnants, la température de l'air, son odeur, sa couleur, une certaine impression locale qui ne s'est fait sentir que par là, et dont le souvenir vif m'y transporte de nouveau. 1

La plongée dans le passé ouvre donc un espace de bonheur et de liberté où l'être jouit simplement de lui-même, sans s'occuper du jugement que les autres porteront sur sa personne. Et cet espace s'ouvre d'autant plus qu'on assiste à travers le souvenir à toute son histoire, à la révélation de son être intime, à la genèse de l'idée qu'il s'est faite du bonheur.

Ainsi l'on verra dans un premier temps se déployer tous les phantasmes de l'imagination, tous les élans de l'être. Puis dans un deuxième temps, lorsqu'il arrive aux Charmettes, l'accomplissement de ses rêves et la réalisation concrète du bonheur. Comme le passé est revécu dans toute son intensité, le moi reprend contact avec lui-même, se recharge de toute sa substance, de sa

1 Ibid., III, p. 22.

matière profonde. Le passé n'est pas seulement vision en arrière, recul dans le temps, il est aussi mouvement en avant, révélant le dynamisme de l'être.

Le souvenir décrit un cercle, relie le présent au passé, mais retrouvant les commencements, retrouve l'énergie expansive, se projette en avant et refait la démarche de l'esprit. Le passé revêtu n'est pas un temps mort ou statique, il découvre au contraire la formation de l'être, la genèse de l'avenir. Le narrateur, avons-nous dit, retrouve, grâce au souvenir, un espace et un temps idéals, mais cet état paradisiaque prend, selon l'âge du narrateur, différents aspects. Nous voudrions montrer l'éventail des différentes figures que prend le bonheur au fil du récit, et voir quels sont les éléments spatiaux et temporels qui les constituent.

*

*

*

Les Confessions, comme un kaléidoscope contiennent toute la gamme des paradis rousseauistes. Or le paradis rousseauiste, avons-nous signalé, se situe dans le passé lointain, l'enfance ou la jeunesse; c'est ce que confirment les six premiers livres qui abondent en notations heureuses.

Elles se font plus rares au fur et à mesure que le temps du récit se rapproche du temps de l'écriture. Il semble ainsi que la distance temporelle soit nécessaire pour que le souvenir se décante, prenne tout son relief, toute sa résonnance. Elle lui confère alors profondeur et durée. Au contraire, lorsque la perspective temporelle s'amenuise et que le recul n'est plus possible, la signification des événements reste opaque, indéchiffrable:

Je ne vois bien que ce que je me rappelle,
et je n'ai de l'esprit que dans mes souvenirs.
De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait,
de tout ce qui se passe en ma présence, je ne
sais rien, je ne pénètre rien. Le signe
extérieur est tout ce qui me frappe. Mais
ensuite tout cela me revient : je me rappelle
le lieu, le temps, le ton, le regard, la
geste, la circonstance, rien ne m'échappe.¹

Mais ce n'est pas seulement la perspective temporelle du souvenir qui cristallise l'événement passé. Celui-ci bénéficie aussi au moment où il est vécu, de la perspective de l'avenir qui s'étend sans fin devant lui, et qui contribue à lui donner son essor. C'est ce que nous remarquons à l'intérieur du récit : le début témoigne de l'élan de la jeunesse dans l'espace et le temps, la quête confiante du bonheur jusqu'à l'idylle des
¹ Ibid., III, pp 114-115.

Charmettes qui partage le livre en deux parties.

Là en effet le bonheur n'est plus dans la projection imaginaire, mais il est réalisé dans le présent, si bien que toute la suite du livre ne sera fait que des regrets et des souvenirs de ce temps merveilleux, vers lequel Jean-Jacques ne cesse de tourner les yeux.

C'est ce qui le détermine à quitter Paris et à s'installer chez Mme d'Epinay:

L'impatience d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison... Depuis que je m'étais malgré moi jeté dans le monde je n'avais cessé de regretter mes chères Charmettes, et la douce vie que j'y avais menée. ¹

C'est donc selon ce 'pattern' que nous allons examiner l'organisation de l'espace et du temps dans les Confessions: La jeunesse, les Charmettes, et la vie après les Charmettes. Nous sommes conscient de ce que tout classement peut avoir d'arbitraire, mais bien qu'on retrouve un peu partout mêlés, l'imagination, le regret ou au contraire le bonheur statique, une ligne générale semble malgré tout se dessiner qui suit le tracé biographique.

1 Ibid., IX, p 401.

Ce qui caractérise les premiers livres est donc l'élan dans le temps et dans l'espace sous la poussée du désir. La personnalité de Jean-Jacques favorise cet essor : il a de l'imagination, une âme naturellement expansive, un tempérament ardent. Mais il est aussi timide, docile, paisible, et les deux versants de son caractère s'opposant constamment le feront osciller d'une extrême à l'autre, d'un désir d'expansion à un désir de concentration.¹ C'est le premier que nous voulons analyser.

On connaît le peu de résistance que Jean-Jacques oppose à ses penchants et l'on sait que dans l'optique rousseauiste, obéir à ses penchants, c'est obéir à la nature et posséder une espèce d'innocence, dans la mesure où l'on écoute les impulsions du cœur. Et l'on retrouve ici d'une certaine façon le grand désir d'unité, non l'unité raisonnée régie par l'instinct moral, mais l'unité, ou la liberté, que procurent l'abandon spontané au sentiment et la présence à soi-même. C'est le désir, non la volonté qui ouvrira la porte magique, qui pénétrera le monde comme une cire vierge. A vrai dire le monde ne sera que ce que veut en faire le désir. Et le désir est là, avec la jeunesse impétueuse. L'espace intérieur est gonflé d'espérance et d'attente, et a besoin de l'espace extérieur pour se répandre. La nature est ainsi la création du cœur, espace où il peut se déverser à son gré, espace sans obstacles, double de lui-même.

Combien de fois dans la première moitié du livre ne lisons-nous pas que l'esprit est obnubilé par l'objet du désir :

'Je m'élevais par élans à des sentiments sublimes, mais je retombais aussitôt dans ma langueur'. *Ibid.*, I, p 14.

au point qu'il annule tout le reste du monde:

Hors le seul objet qui m'occupe l'univers n'est plus rien pour moi. ¹

On retrouve la même formule au livre 6:

Je ne voyais que Mme de Larnage et ses entours.
Tout le reste de l'univers n'était rien pour
moi, Maman même était oubliée. ²

Nous avons noté le même phénomène dans la Nouvelle Héloïse.
Le désir dans un premier temps se fixe sur l'objet, l'immobilise
puis mû par son intensité même, il déclenche l'imagination et
avec elle l'expansion dans le temps et dans l'espace. Expansion
nécessaire aussi pour faire durer le désir, car nous
savons que l'espoir et l'anticipation qui peuvent prolonger
indéfiniment l'ardeur du coeur, sont infiniment supérieurs à son
accomplissement qui y met un terme. L'imagination étant la
faculté qui 'étend... la mesure des possibles'³ est l'instrument
utilisé pour prolonger le désir, et on la voit à l'oeuvre dans
l'espace et dans le temps qu'elle remplit de ses rêves.

Le vagabondage de l'esprit est en effet vagabondage
spatial et temporel:

Dès lors je ne vis plus d'autre plaisir,
d'autre sort, d'autre bonheur que celui
de faire un pareil voyage, et je ne voyais à
cela que l'ineffable félicité du voyage, au
bout duquel, pour surcroît, j'entrevois
Mme de Warens, mais dans un éloignement
immense; car pour retrouver Genève, c'est

¹ Ibid., I, p 36.

² Ibid., VI, p 255.

³ Emile, II, p 304.

à quoi je ne pensai jamais. Les monts,
les prés, les bois, les ruisseaux se
succédaient sans fin et sans cesse avec de
nouveaux charmes; ce bienheureux trajet
semblait devoir absorber ma vie entière. 1

Notons au début de la citation la fixation de l'esprit sur l'objet désiré : 'Je ne vis plus d'autre plaisir, d'autre sort, d'autre bonheur que...', puis le déliement de l'imagination indiqué dans le texte par le passage du passé simple à l'imparfait de durée et de rêve, par les verbes 'voir' et 'entrevoir', par le rythme répétitif marquant la succession infinie dans le temps et l'espace des objets de la vision. Le processus onirique est mis en marche: Remarquons aussi l'éloignement spatial, l'éloignement temporel, la multiplicité des objets qui remplissent le paysage. La plénitude du sentiment intérieur peuple l'espace qui en retour devient symbole de son effusion. Nous voyons la facilité avec laquelle le cœur sous l'emprise du désir déverse son trop-plein dans la nature. Celle-ci devient alors le réceptacle du rêve, se distend en proportion de l'élan imaginaire, démesurément, car une limite quelconque, temporelle ou spatiale, y mettrait fin. La seule limite envisagée est la limite extrême, la fin de la vie : 'ce bienheureux trajet semblait devoir absorber ma vie entière'.

Ainsi ce paradis est enfanté par le désir, secondé par l'imagination, et celle-ci, comme nous venons de le voir, a besoin pour se déployer d'un espace et d'un temps sans limites.

Lorsque l'objet est à portée de la main, lorsque le vœu se

1 Confessions, III, p 99.

réalise, l'imagination se pétrifie:

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se montre jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne saurait embellir, elle veut créer. 1

Nous voudrions montrer de façon plus détaillée le rôle de l'obstacle dans le déclenchement de l'imagination:

Le désir satisfait, avons-nous dit, annule l'élan créateur, car il n'a plus d'espace ni temporel ni spatial où se mouvoir. La projection dans le futur n'a plus de raison d'être. L'objet est là, concret, opaque, arrêtant le mouvement de l'esprit. Le réel a détrôné l'illusion. Le moi, le monde se rétractant alors simultanément, en s'affrontant. Pour que renaisse l'expansion imaginaire il faut que l'objet du désir soit lointain, même absent:

Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver. Si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans des murs. 2

C'est donc la distance entre l'esprit et l'objet de son désir qui déclenche l'esprit créateur. Plus l'objet est éloigné, plus l'esprit peut se mouvoir librement. Au contraire, plus proche est l'objet, plus réduite est l'action de l'imagination qui, paralysée par le réel, ne peut plus vagabonder dans les domaines du possible. Dans un cas le réel sert de substance à l'imagination,

1 Ibid. IV, pp 171-172.

2 Ibid. IV, p 172.

dans l'autre il forme un obstacle infranchissable. Ou bien il se plie aux fantaisies du coeur qui le métamorphose et en fait ce qu'il veut, ou bien il présente si proche dans le temps et dans l'espace l'objet de son désir qu'il arrête son élan. Or, puisque le bonheur pour Rousseau est dans l'expansion imaginaire et l'extension du désir, et que le plaisir lorsqu'il peut être satisfait n'est plus, il faudra créer un bonheur sur fond d'insatisfaction qui fasse repartir le rêve.

C'est pour cette raison que Jean-Jacques a besoin de l'ombre pour avoir la lumière, il a besoin d'un obstacle qu'il peut forcer, sur lequel le désir achoppe pour repartir ensuite de plus belle.

L'opposition qu'il rencontre déclenche l'effort créateur et apporte la délivrance. Une délivrance fondée sur la présence en arrière-plan de l'obstacle.

Mais il existe un autre moyen de se libérer, c'est de prendre sa distance par rapport à l'objet, non par l'intermédiaire du pays des chimères mais par un moyen physique concret, la promenade.

Nous assistons à un renversement de la situation: Nous avons vu le moi prendre joyeusement possession de l'univers et le métamorphoser mais ici, c'est l'espace extérieur et le parcours dans l'espace extérieur qui déterminent l'expansion intérieure et le sentiment de liberté.

Examinons le passage suivant:

La marche à quelque chose qui anime et avive mes idées... l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme... me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux. †

Au fur et à mesure qu'il marche, il prend de la distance par rapport aux entraves pesantes de la vie, il se libère, il s'allège de tout ce qui l'attache aux problèmes du moment, de tout ce qui lui obscurcit l'âme : 'Tout cela dégage mon âme. On remarquera les connotations de pesanteur et de clarté contenues dans le verbe dégager. Puis une autre étape survient: Personnage aérien il survole l'univers, démiurge il devient celui qui embrasse toute la création et qui peut la métamorphoser selon son désir. Il devient infini et puissant comme Dieu. S'il se fond dans les êtres ('mon cœur s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent'), cette fusion extatique n'est pas dissolution dans l'espace ni oubli total de soi: elle est appropriation de l'espace. Le moi ne trouvant pas d'obstacle pour l'arrêter, se dilate librement dans le monde qui s'offre à lui spontanément. Au terme de la marche, l'espace intérieur a englobé l'espace extérieur.

On trouvera le même processus au début du livre 2:

Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindra à tout : je n'avais qu'à m'élancer pour m'élever et voler dans les airs. J'entraîs, avec sécurité, dans le vaste espace du monde... en me montrant j'allais occuper de moi l'univers. 2

1 Ibid., IV, p 162.

2 Ibid., II, p 45.

Là, l'enthousiasme de la jeunesse, l'avenir qui s'étend devant lui le projettent dans l'espace. Là aussi il est maître de l'univers, et éprouve le même sentiment de liberté et de puissance. L'imagination l'affranchit du monde de la pesanteur ('voler dans les airs'), le déplace sur les deux plans, vertical et horizontal ('élancer', 'élever', 'voler'), va du fini à l'infini.

Mais nous notons encore que loin de se perdre dans le grand tout, il retrouve une puissance souveraine. Le mouvement d'expansion dans l'espace se transforme en un mouvement narcissique de retour à soi. Tout converge vers lui. L'univers est un espace clos regroupé autour de sa personne.

Toute la première partie des Confessions traduit la mobilité de l'âme qui n'a pas trouvé son ancre mais qui, pleine d'espoir, part à sa recherche dans l'univers. Que la nature s'offre sans résistance aux rêves romanesques ou qu'il faille d'autres moyens telle la promenade, pour leur servir de point de départ, dans tous les cas, on assiste à la prise de possession du monde extérieur par le moi. Temps et espace s'agrandissent réciproquement. L'imagination, l'espoir de l'avenir créent une perspective temporelle qui permettent au moi d'errer librement dans l'espace, et d'agrandir simultanément la durée normale du temps.

Les Charmettes, c'est le rêve qui s'est concrétisé. Déjà au livre 3 Rousseau écrivait:

La tendresse et la vérité de mon attachement pour elle (Mme de Warens) avait déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. 1

Aussi merveilleux que soit en effet le domaine de l'imagination, il n'en est pas moins le pays des chimères et de l'illusion, une folie, un délire qui vous laissent ensuite le cœur désemparé.

Hors le seul objet qui m'occupe l'univers n'est plus rien pour moi: mais tout cela ne dure qu'un moment et le moment qui suit me jette dans l'anéantissement.

Le séjour auprès de Mme de Warens en stabilisant l'être, en mettant un terme à l'existence aventureuse va freiner l'élan imaginaire. Le vagabondage dans l'espace et le temps fera place à l'enracinement dans un seul lieu et dans le temps présent.

À l'ivresse et à la joie délirante succèdent la paix et la plénitude. Le temps n'est plus le temps du désir, mais le temps de la jouissance ininterrompue.

Cette sorte de bonheur est liée comme dans la deuxième moitié de la Nouvelle Héloïse à l'innocence des cœurs, bonheur de durée et de plénitude qui supprime toute discontinuité, tout intervalle. Désormais il n'a pas à parcourir sans fin l'espace pour satisfaire les vœux infinis, car il n'éprouve plus les élanements du désir. Il a trouvé près de Mme de Warens

1 Ibid, III, p 130.

2 Ibid, I, p 36.

quelque chose de plus qui a comblé le vide de son cœur et qui fait taire les sens. Il retrouve son intimité, sa nature profonde il coïncide avec le noyau de son être:

Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun.... nous nous étions non seulement nécessaires mais suffisants nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur et tous nos désirs à cette possession mutuelle... qui n'était point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenait à tout ce par quoi l'on est soi, et qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.¹

Il n'a plus besoin de l'avenir et d'un ailleurs lointain pour trouver le bonheur. Celui-ci est tout entier en lui-même. Etre libre ce n'est plus aller à la conquête d'un avenir riche en espérance, ce n'est plus s'élancer dans le vaste espace du monde,² c'est s'absorber dans le sentiment de son existence, jouir de chaque moment et de tout ce qui vous environne. L'espace n'est plus l'espace vide qu'il comblait de ses rêves, c'est un paysage plein, consistant, dont tous les éléments captent les sens et l'âme et concourent à provoquer un merveilleux sentiment du bien-être. L'esprit est alors en paix parce que le cœur est satisfait.³

Je n'ai jamais été si proche de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominait constamment dans mon âme était de jouir du présent.⁴

Bonheur qui écarte l'inquiétant va-et-vient entre le passé

1 Ibid, V, p 222.

2 Ibid, IX, p 45.

3 Ce Jugement ne tient pas compte des rechutes nombreuses qu'entraîne la présence lancinante du désir. Cf (Ibid, V, p 219), (Ibid, VI, p 247), (Ibid, IX, p 424).

4 Ibid, VI, p 244.

et l'avenir pour s'immobiliser dans le présent. Bonheur fait aussi de jouissances simples, immédiates, qui ne demande aucun autre effort que l'abandon du coeur, bonheur innocent fait pour un coeur serein:

Je me levais avec le soleil et j'étais heureux;
je me promenais et j'étais heureux, je voyais
maman et j'étais heureux, je la quittais et
j'étais heureux, je parcourais les bois, les
coteaux... et le bonheur ne suivait partout; il
n'était dans aucune chose assignable, il était
tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un
seul instant. !

Ce n'est plus ici la poursuite du bonheur mais la chanson du bonheur qui raconte la simple joie d'être et dont le rythme, les répétitions et l'emploi de l'imparfait marquent le recommencement perpétuel. Nous sommes loin du vagabondage dans le temps et l'espace. Par contre, ici aussi, la nature sert de support au moi et reflète l'attitude du coeur. Elle change selon l'état d'âme. Nous avons déjà noté ce phénomène dans la Nouvelle Héloïse. Comparons ici le paysage associé à l'essor de l'imagination et celui du bonheur paisible des Charmettes:

Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur... Non loin d'une montagne coupée... court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs; cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout à mon aise; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés est qu'ils me font tourner la tête, et j'aime beaucoup ce tournolement pourvu que je sois en sûreté. 2

1 Ibid, VI, pp 225-226.

2 Ibid, IV, pp 172-173.

Ici le paysage est tourmenté, sauvage, abonde en plans verticaux et en perspectives plongeantes; c'est la nature burinée par des siècles d'histoire, qui a inscrit en elle toute la durée du temps, c'est la nature brute, intacte qui reflète le mouvement du coeur emporté par l'élan vital; l'imagination aventureuse ne peut que se reconnaître dans cet espace vertigineux. Un élément de danger existe, mais qui fait frémir voluptueusement le personnage, car il est en retrait, en sûreté, spectateur non acteur. Il ne fait que contempler ce décor impressionnant, miroir de son exaltation, de son rêve d'infini, image de ses aspirations et de sa solitude, de son destin unique.

Au contraire le paysage des Charmettes est un tableau idyllique où l'âme retrouve son assiette et peut satisfaire son désir de paix:

Entre deux coteaux assez élevés est un petit vallon nord et sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré... La maison était très logeable. Au devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous, vis à vis un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée, plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail. 1

Remarquons que les éléments du paysage se regroupent naturellement autour du foyer central de la maison, qu'il s'agit bien d'un asile, d'un lieu protégé, qui n'est pourtant pas absolument solitaire car plusieurs 'maisons éparses' sont disséminées le long du vallon. Le regard, là, restreint son champ d'action et survole un espace circulaire dont le centre est la maison des Charmettes. C'est l'image de l'âme qui a trouvé sa plénitude et ne cherche pas à s'étendre au-delà.

1 Ibid, V, p 224.

Un peu plus loin nous avons un autre exemple du paysage
état d'âme:

Tout semblait conspirer au bonheur de cette journée.
Il avait plu depuis peu; point de poussière et
des ruisseaux bien courants. Un petit vent fr-
s agitait les feuilles, l'air était pur, l'horizon
sans nuages; la sérénité régnait au Ciel comme dans
nos coeurs. ?

Là, la parenté entre la nature et le coeur est évidente.
La fraîcheur de l'eau, la limpidité de l'air, la légèreté du vent,
toutes images de transparence et de pureté, reflètent la
douceur et la transparence du paysage intérieur.

Le départ des Charmettes met un terme au bonheur de Jean-Jacques
et partage sa vie en deux moitiés. Désormais le présent ne sera
plus qu'embûches et souffrances, et c'est vers le passé radieux
du temps des Charmettes qu'il se tournera avec délices et
nostalgie. Le bonheur ne sera fait que de regrets et de
souvenirs.

C'est que Jean-Jacques est parti à la conquête de Paris, et
qui plus est, a tâté du métier d'écrivain. Finies désormais
l'insouciance et l'innocence de sa jeunesse. Le succès du
Discours sur les Sciences et les Arts va déterminer un changement
de direction capital, et le couper irrémédiablement de son

1 Ibid, VI, p 244.

passé. Il s'agit de sa réforme intellectuelle et morale destinée à unifier son être, à faire coïncider l'être et le paraître et éliminer toutes les incohérences de sa personnalité. Le rêve utopique de retourner à la source et de vivre selon la nature une vie innocente et libre veut se concrétiser. Le retour à soi ne sera plus comme dans sa jeunesse l'abandon à l'élan intime, mais l'obéissance à l'ordre moral.

Ce sera ainsi retrouver son idéal de toujours, celui qu'il expose dans toutes ses œuvres idéologiques, une vie où l'être sera parfaitement unifié : la distance entre le moi-sujet et le moi-objet n'existera plus et l'unité entre le monde intérieur et le monde extérieur sera rétablie. Ce sera s'affranchir des règles aliénantes de la société. C'est dans cet esprit qu'il refusera toute libéralité des Grands, qu'il copiera de la musique afin de vivre dans une indépendance parfaite et ne pas être redevable à autrui de quoi que ce soit.

Malheureusement sa liberté est illusoire. En voulant obéir aux règles que lui dictent l'instinct moral et la nature, il est infidèle à sa propre nature, il crée une tension, sorte d'aliénation qui est loin de lui procurer l'affranchissement désiré. Il le reconnaît lui-même, il sent 'qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant'.¹ En s'élevant au-dessus de sa nature, non seulement il n'est plus lui-même, mais encore il va plus loin que la nature elle-même, et il vivra perpétuellement dans ce mouvement oscillatoire qui le situera ou trop bas ou trop haut:

1 Ibid, VIII, p 367.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même et m'arrêter là, tout était bien, mais malheureusement elle alla plus loin et m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon âme en branle n'a plus fait que passer par la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. 1

Cette instabilité semble toujours avoir été le fait de Jean-Jacques mais elle n'a rien à voir avec celle de la jeunesse, qui était le fruit de pulsions intérieures auxquelles il se livrait spontanément. Il s'agit ici de rectifier le déséquilibre par l'effort de la volonté qui doit essayer de faire coïncider ce que l'on est avec ce que l'on doit être. Tâche surhumaine qui l'emportera soit au-delà, soit en-deçà de lui-même. De plus l'ordre moral fixe à jamais l'avenir, et annihile ainsi le mouvement créateur de l'esprit. Un sentiment de vide s'installe alors, que la réalité n'est pas assez riche pour combler.

Je n'avais plus de projet pour l'avenir qui pût amuser mon imagination. Il ne m'était pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étais était précisément celle où s'étaient réunis tous mes désirs : je n'en avais plus à former, et j'avais encore le cœur vide. 2

L'insatisfaction est si forte que Jean-Jacques dans un mouvement de faiblesse réécoute son cœur et s'abandonne à l'élan naturel qu'il avait en vain essayé de réprimer. Comme dans la première moitié de l'œuvre on le voit se laisser emporter par le flot du désir, se jeter dans 'le pays des chimères', créer un 'monde idéal que (son) imagination créatrice (va peupler) d'êtres selon (son) cœur'. 3 Mais alors que dans la première moitié elle

1 Ibid, IX, p 427.

2 Ibid, IX, p 424

3 Ibid, IX, p 427.

était l'élan vital lui-même servant de tremplin à la fougue de la jeunesse et s'orientant vers un avenir triomphant qui allait voir l'accomplissement du rêve, elle se détache ici complètement du présent et du temps, elle s'absente du monde réel pour former un autre monde modelé sur ses désirs. La réalité n'est plus ce qui va servir de substance aux rêves, elle est ce qui provoque le mouvement de fuite, ce qui doit être oublié, dépassé. On va alors assister non à une transformation du réel, mais à une récréation du réel. L'imagination sera là la faculté compensatrice, celle qui se distance de la réalité insatisfaisante et qui va créer son propre univers.

Examinons à ce propos le passage du livre 9, pp 425-426-427-428. L'essor de l'imagination est déclenché par les besoins affectifs de 'l'âme expansive' de Jean-Jacques et par l'impossibilité de trouver dans la réalité de quoi la satisfaire. Le présent, l'avenir, ne présentent que des couleurs ternes; la liberté qu'il croyait avoir acquise en logeant chez Mme d'Epinay n'est que 'précaire'. Le réel étant insuffisant, la seule issue est le recours au passé : 'Au milieu des biens que j'avais le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenais par élan aux jours sereins de ma jeunesse'. Mais le souvenir loin d'envoûter et de calmer le désir ne fait que l'aiguiser : 'Je m'écriais en soupirant : Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes!'. Il ne fait qu'accentuer la distance entre le passé et le présent et souligne ce qui manque au cœur. Le monde extérieur est fermé, il n'est qu'obstacle pour l'âme expansive de Jean-Jacques:

Je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie
à des maux douloureux et croyant approcher du

terme de ma carrière sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon âme était avide'.

Dans un premier mouvement, les sentiments doux-amers de regret (du temps passé) et de désir (pour le temps à venir) provoquent un mouvement de repli sur soi qui n'est pas resserrement du coeur mais attention tendre à ce qu'il éprouve:

Ces réflexions tristes mais attendrissantes, me faisaient replier sur moi-même avec un regret qui n'était pas sans douceurs.

Voilà l'âme toute prête à s'épancher. Il ne lui reste plus qu'à trouver le milieu environnant qui lui convient. Or le printemps est là et la nature en fête qui l'entoure, 'les bocages frais', 'le chant du rossignol', le 'gazouillement des oiseaux' entretiennent le sentiment élégiaque. Une espèce d'osmose se produit entre le moi et le monde extérieur. Les désirs du coeur et la luxuriance de la nature s'entremêlent, le sortilège commence à jouer, le processus du rêve est déclenché.

Il ne s'oriente pas tout de suite vers la chimère. Il n'est pas encore tout à fait affranchi de lui-même ni de ce qu'il a vécu. C'est d'abord les couches du subconscient qui reviennent à la surface avec le rappel des souvenirs heureux et de l'innocence qui les accompagnait:

Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avaient donné de l'émotion dans ma jeunesse.

Mais bientôt la sensualité s'éveille et voilà Jean-Jaques 'berger extravagant', perdant la tête, hors de lui-même, transporté

dans le monde des chimères. L'affranchissement est là, total, la réalité est dépassée, le temps est oublié, il n'est plus sur terre, il plane dans la sphère céleste:

Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée,
au milieu des objets charmants dont je m'étais
entouré que j'y passais les heures, les jours
sans compter.

Remarquons l'élément actif et créateur de l'imagination 'je m'étais entouré' par rapport à l'action du souvenir qui revient sans cesse et spontanément à la mémoire: 'Je vis rassemblés autour de moi'. Au terme de l'expérience, l'imagination créatrice l'a délivré des catégories normales de l'espace et du temps.

C'est le seul moment de la deuxième moitié des Confessions où le monde enchanté réapparaît avec bonheur. Son aventure avec Mme d'Houdetot, conséquence de son délire, va marquer le début (encore une fois!) du malheur. Désormais vont disparaître les grandes envolées de l'imagination qui s'échappe en dehors du monde terrestre. Au fur et à mesure que ne rejoignent le passé de l'événement et le présent du récit, le narrateur, n'ayant pas la distance rétrospective nécessaire pour prendre du recul, est enlqué dans le malheur. Son imagination 'effarouchée', dérégulée ne lui peint plus maintenant qu'un avenir troublé, plein de ténèbres. Les souvenirs heureux de sa jeunesse s'effacent devant la présence de la réalité angoissante.

Nous trouvons cependant certains moments privilégiés, dont le

souvenir heureux est évoqué spontanément et sans amertume. C'est la description par exemple de son installation à l'Hermitage, et de ses promenades dans la campagne environnante, du parc de Montmorency, de son séjour à l'île Saint-Pierre. Moments isolés, perdus dans la longue suite des malheurs, mais où respire encore l'air du bonheur.

On retrouve les mêmes éléments qu'aux Charmettes, mais l'espace se réduit, le caractère insulaire du paysage se fait davantage sentir. La maison des Charmettes plus qu'un lieu-refuge était l'aboutissement de la poursuite aventureuse du bonheur, répondait aux vœux profonds du cœur, désireux de se fixer et de retrouver enfin la plénitude.

L'Hermitage, Montmorency, l'île Saint-Pierre apparaissent comme des havres, des îles de repos et de délivrance qui le coupent du monde extérieur, lequel de plus en plus s'opacifie. Il croit être au bout du monde.¹

Mais cette impression d'évasion est d'autant plus grande que le lieu est plus protégé, plus isolé du reste de l'univers. Miroir de l'âme de Jean-Jacques qui se replie sur elle-même pour mieux reprendre son souffle, le paysage est circonscrit, mais, dans son enceinte, des jeux de perspective donnent l'illusion d'espace et de liberté. Examinons la description du 'petit château' où Rousseau va loger lors de son séjour chez le maréchal de Luxembourg.²

Remarquons l'unité globale que forme la composition du tableau

¹ Ibid, IX, p 403.

² Ibid, X, pp 520-521.

et l'étagement concentrique de ses différents éléments. Le regard dans un mouvement circulaire embrasse le parc, puis l'horizon qui le surplombe: 'Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse...', et enfin aboutit au château, centre du cercle. Puis la description repart. Comme dans un kalfidoscope le centre lui-même se redécompose, contenant plusieurs autres cercles concentriques: 'Comme il est dans un fond entre le bassin et l'orangerie et la grande pièce d'eau... on l'a percé en son milieu d'un péristyle à jour... il paraît absolument environné d'eau...' Cette série de cercles qui s'emboîtent les uns dans les autres sont autant de barrières qui le protègent du reste du monde.

La configuration du parc au début est aussi intéressante à étudier car un savant trompe-l'oeil donne l'illusion de l'espace (on a déjà noté le même procédé dans le jardin de l'Ellysée), et permet ainsi à l'imagination de s'épanouir sans s'évaporer, le cercle étant circonscrit:

Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncements, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornements, les eaux, les points de vue et multiplier ainsi, à force d'art et de génie un espace lui-même resserré.

L'image finale est l'aboutissement et le point culminant de la description:

Quand on regarde ce bâtiment... il paraît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée, la plus belle des trois Îles Borromées, appelée Isola Bella dans le lac major.

Après avoir passé les différents cercles concentriques, on

arrive à l'image de l'île, noyau central, espace le plus éloigné de la circonférence, le plus protégé, celui qui permet l'évasion et l'expansion du sentiment.

Les différents contours du paysage, à l'image des replis du cœur qui veut se protéger contre l'agression extérieure, sont nécessaires pour établir l'espace de liberté qu'il recherche.

Ainsi l'imagination ne s'élance plus vers l'infini. Elle ne vit plus de sa propre énergie, elle a besoin maintenant pour se déployer des objets environnants qui lui servent de support:

On voyait des violettes et des primavères, les bourgeons des arbres commençaient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol (...) Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étais entouré. 1

A l'île Saint Pierre c'est l'eau qui engendre la rêverie:

J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et la vue me jette dans un rêverie délicate, quoique souvent sans objet déterminé. 2

Souvent laissant aller mon bateau à la merci de l'air et de l'eau je me livrais à des rêveries sans objet et qui pour être stupides, n'en étaient pas moins douces. 3

Ici la rêverie de Jean-Jacques se déroule au fil du courant.

A mi-distance entre le ciel et l'eau il a quitté la terre et

1 Ibid, IX, p 403.
2 Ibid, XII, p 642.
3 Ibid, XII, pp 643-644.

ses attaches, et dans une quasi-léthargie il s'abandonne aux mouvements de son âme qu'entretiennent les légères pulsations de l'air et des vagues. L'impression de quiétude qu'il ressent lui rappelle le bien-être de la protection maternelle, il s'écrie:

O nature, ô ma mère, me voici sous ta
seule garde. }

Il a d'autant plus besoin de protection qu'il se sent menacé, isolé de tous. La nature remplace ici l'amitié que les hommes lui refusent. Dans ces moments, Jean-Jacques, absorbé dans le sentiment de son existence, oublie le temps; il se replie sur lui-même, regroupant autour de lui les éléments du paysage, il évolue dans l'espace de protection amniotique que lui procure l'enveloppe de l'air et de l'eau;² mais ce refus n'est que provisoire, bientôt la peur de l'avenir point à l'horizon et empoisonne le bonheur.

Ce repos dont je jouissais avec passion n'était troublé que par l'inquiétude de le perdre, mais cette inquiétude allait au point d'en altérer la douceur. }³

Les trêves sont ainsi de courte durée, les intervalles de bonheur

1 Ibid

2 Cf Starobinski, op cit, p 306: "L'extase de Rousseau survient au moment où la Bûche du monde perçu s'atténue et s'appauvrit jusqu'à laisser poindre une présence calme qui est l'existence à l'état pur, le fond primitif qui se découvre, ...-delà toutes les pensées et tous les sentiments: c'est à la fois l'état le plus vide (puisqu'il est sans contenu) et le plus plein (car la suffisance est totale) (...). Pourtant, même quand s'accomplit la plénitude parfaite et que seul subsiste le sentiment de l'existence, Rousseau ne peut se passer des images du monde extérieur; il a besoin d'un paysage qui s'offre aux sens et qui puisse les fixer jusqu'à l'hypnose. L'existence est purement présente à elle-même, mais il lui faut, autour d'elle, le murmure de l'eau, la pulsation des vagues, le grand ciel étoilé: l'enveloppement fluide d'avant la naissance.

3 Ibid, XII, p 645.

de plus en plus espacés. La souffrance du présent, l'angoisse de l'avenir, guettent Jean-Jacques à chaque tournant du chemin, mais elles contribuent précisément à illuminer les instants de paix et à les faire d'autant plus apprécier.

Le monde extérieur s'est irrémédiablement obscurci, il se dresse comme une barrière insurmontable, comprime l'espace qui l'environne; l'île Saint Pierre est un îlot de paix encerclé par un monde hostile. Mais Jean-Jacques ne cherche pas à transpercer ce mur, ni à faire reculer ses frontières; il préfère se laisser enfermer, et à l'intérieur des limites qui lui sont imposées il pourra alors évoluer en toute liberté:

J'en vins à désirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette île, on me la donnât pour prison perpétuelle.¹

Mais quelle est cette liberté qui a besoin d'être circonscrite pour être éprouvée? La vraie liberté se lance courageusement dans le monde, l'affronte, accepte ses compromis et le risque que l'être se désagrège et perde le sentiment de plénitude. Aller à la conquête de la liberté c'est faire un effort qui n'est pas assuré d'être couronné de succès. Or on connaît le caractère de Jean-Jacques, on sait que s'il n'est pas porté naturellement par le feu de son enthousiasme, il est soumis à une passivité qu'il n'a pas le pouvoir de secouer. S'il n'atteint pas immédiatement l'absolu, il plonge dans le néant et ne fait pas l'effort de volonté nécessaire pour en sortir.

Mais ces caractéristiques de sa personnalité qu'il considérait
1 Ibid., XII, p 646.

avec indulgence dans la première moitié, ne peuvent apparaître, depuis la réforme morale que comme une faiblesse, une faute. D'autre part les attaques de plus en plus nombreuses dont il est l'objet, les sentiments de culpabilité qui l'assaillent par suite de l'abandon de ses enfants, accentuent le désir de s'innocenter. La lucidité introspective est ici obliérée. N'ayant pas la force d'accepter sa part d'ombre, il la nie. Ce sont les autres qui sont coupables. Pour retrouver la paix, il a besoin d'accuser. Plus il accuse, plus son innocence transparaît. Plus le mur qui le sépare des autres est infranchissable, hermétique, plus le retour à soi paraît légitime. La voie de la passivité, de la non-résistance élimine l'engagement dans l'action, le monde du relatif et des demi-mesures pour permettre au moi de jouir librement et pleinement de lui-même.

De même que la liberté de l'expansion imaginaire prenait naissance face à l'obstacle matériel, l'innocence n'atteint toute sa pureté que face à une hostilité universelle et sans exception. Rien n'est sûr, tant que le contraste n'est pas absolu, tant que le blanc pur ne se découpe pas sur le fond le plus obscur. 1

En excluant les autres Jean-Jacques ne dépend que de lui-même et retrouve un sentiment de plénitude indivise, une liberté sans obstacles, dont il peut disposer comme il l'entend. Cette liberté, cernée de tous côtés, est, comme nous l'avons vu, précaire. Elle est menacée par le monde des humains, elle est menacée aussi par le temps, qui, dans son déroulement implacable, risque d'y mettre fin.

La fragilité du bonheur est cependant compensée par son

1 J Starobinski, op cit, p 289.

intensité, par la profondeur immobile du sentiment qui colmate toutes les fissures, donne à l'âme le repos abyssal dont elle a besoin.

L'île Saint Pierre, c'est la plénitude au milieu de la précarité, c'est un espace d'ouverture à l'intérieur d'un monde fermé, c'est l'image de l'âme qui se réserve, pour survivre, une halte où elle peut se plonger dans l'oubli et se retrouver.

Démission de la volonté, sans doute, mais entreprise salutaire, aventure émouvante qui le mène aux portes de la liberté et du bonheur. Le monde extérieur se rétrécit en proportion du resserrement du cœur, par contre le moi gagne en densité et en profondeur ce qu'il perd en pouvoir de conquête extérieure. L'île, totalité spatiale, totalité temporelle, aussi restreinte qu'elle soit, débouche sur l'éternité et le monde total.

Les Confessions s'achèvent sur un échec. Entre les hommes et lui, le désaccord va s'aggravant, la voix se fait de plus en plus solitaire. Les complots se multiplient, et autour de lui les ténèbres s'épaississent. Seule subsiste la communication avec la nature. Mais celle-ci a aussi évolué depuis le début des Confessions. Au mouvement en avant qui lançait l'être dans l'espace et le temps, succèdent l'attente et le repli sur soi. Le moi a perdu de sa force conquérante. Lui qui, dans sa jeunesse, déversait dans la nature les sentiments qui dilataient son cœur, doit maintenant se recueillir. Les limites qui lui sont imposées restreignent l'ampleur de sa démarche, il se fait le plus discret possible.

S'imprégnant des éléments qui l'environnent, son âme prend la couleur du ciel, de l'eau, n'a d'autre rythme que le bercement du courant qui l'entraîne doucement. Son cœur jadis conquérant, le lançait dans l'avenir, sautait par-dessus les obstacles; il jouit maintenant pleinement de la durée continue et immuable du temps.

A la fin des Confessions les rapports du moi et du monde se sont transformés. Le monde se donne à l'être qui s'y absorbe entièrement, heureux de pouvoir s'oublier, oublier ses fautes et son passé et son avenir. Ce repli sur soi est désormais définitif, le moi vit tout entier dans l'immédiateté de la sensation.

Les Dialogues continuent sur la même lancée. On y voit l'être se recueillir en lui-même, passif, ne cherchant plus à explorer le monde extérieur. Ce n'est pas qu'il ait renoncé à l'espoir de communication, bien au contraire, les Dialogues sont une tentative désespérée pour la retrouver. Mais il adopte là une optique nouvelle. Il abandonne le déroulement chronologique du récit biographique - car ce dernier disperse trop les traits, ne fait pas suffisamment ressortir l'unité ni l'innocence qui se perdent dans le flux du récit, dans les fragments trop disparates de la vie - pour un portrait global qui a l'avantage de regrouper les divers éléments de la personnalité et d'avoir plus de force de frappe. Une vision intérieure synthétique devrait aider à briser le silence que les Confessions n'ont pas réussi à dissiper. Et cette vision intérieure sera d'autant plus véridique qu'elle ne sera pas unique, qu'elle sera confrontée à deux autres points de vue qui, bien qu'opposés, la mettront en relief et en garantiront la véracité.

Il s'agira de montrer le vrai Jean-Jacques, mais le vrai Jean-Jacques ne surgit qu'en comparaison avec l'image fautive qu'on a de lui, la double image que d'une part son œuvre d'écrivain et d'autre part les hommes ont tracée. Il n'est pas ce que son cœur avait rêvé et que ses livres ont exprimé. Mais il y a aussi

une distance immense entre l'être véritable et le portrait déformé que font de lui les contemporains.

C'est à partir de cette double opposition que le vrai moi va surgir. Tous les masques dont il a été affublé vont tomber pour mettre à nu l'être authentique. L'effort de dédoublement devrait donc garantir la vérité du portrait : le personnage Rousseau, jugeant d'après l'oeuvre, fait de Jean-Jacques un portrait idéal. Le Français qui représente le monde des hommes, un portrait monstrueux! C'est celui-là, bien sûr, qu'il s'agit de détruire; mais le narrateur pour que l'objectivité ait l'air d'être respectée, l'a mis en parallèle avec une description flatteuse qu'il prétend s'avérer aussi fausse. Dire qu'il n'est pas l'homme parfait qu'il a décrit dans ses oeuvres, qu'il n'a jamais réussi à faire coïncider sa vie avec son exigence morale, c'est faire croire à sa sincérité et convaincre que la vision des autres ne peut être que mensongère. Là encore, comme dans les Confessions l'accusation de soi n'est pas exempte de détour. Par le biais de l'auto-critique, il élimine toute autre critique, et impose sa vérité.

Le vrai Jean-Jacques c'est donc celui qu'il nous décrit, ni vertueux ni méchant, à mi-distance des extrêmes du bien et du mal. Cette modestie ne peut qu'entraîner notre adhésion et nous convaincre de l'erreur des autres, et de son innocence. S'accuser c'est en langage second, accuser les autres et se disculper.

Nous sentons bien sûr, tout ce qu'a d'émouvant la voix des Dialogues. Elle est plus toutmentée que celle des Confessions et en même temps plus tragique parce que plus dépouillée. La solitude dont on persiste à l'entourer lui est incompréhensible

mais a ébranlé sa confiance et adouci l'accent orgueilleux des Confessions.

Mais en même temps le désespoir ne nous fait pas oublier d'une part la culpabilité sous-jacente, toujours présente (car vouloir convaincre de son innocence, c'est être obsédé par le sentiment d'une faute), d'autre part l'effort conscient, le rassemblement de toutes les forces de l'intellect, pour dissiper l'incompréhension d'autrui, ce qui nous paraît contredire l'immédiateté du bonheur dont il se réclame. Rousseau est juge de Jean-Jacques? Cette distance ne constitue-t-elle pas une séparation irrémédiable?

L'image qu'il nous présente est celle d'un être incapable d'action soutenue soit vers le bien soit vers le mal, mais fidèle à l'élan originel, obéissant aux impulsions de sa nature profonde sans l'effort de la réflexion, source de tout le mal. Cet être passif, inerte, en d'autres termes bon, parce que fidèle à la direction primitive, il l'oppose aux autres qui se comparent entre eux, se jugent, calculent, bref, vivent non plus selon l'ordre de la nature, mais dans le monde perverti du jugement.¹

Mais voici le paradoxe : Il oppose immédiateté de la sensation et réflexion, en utilisant celle-ci pour montrer les bienfaits de celle-là. Il se met en contradiction avec lui-même et qui plus est, montre un être divisé qui chante le bonheur de la plénitude parfaite, du silence et du repos, mais a besoin de l'activité réfléchie, intermédiaire, impur pour le décrire. Il se sert du même moyen que ses ennemis, des mêmes armes qu'il

¹ 'Il sont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les passions factices qui en sont le cortège, et surtout par ce vif intérêt prévoyant et pourvoyant, qui les jette toujours loin du présent et qui n'est rien pour l'homme de la nature. (Dialogues, II, pp 850-851).

dénonce par ailleurs violemment. Mais ce qui était pour eux signe d'altération de la nature, et faute, devient pour lui moyen de prouver son innocence.

* * *

Non seulement Rousseau accomplit ici un dédoublement réflexif, mais tout au long de son livre il se compare à ses ennemis pour se situer à sa vraie place, dans l'innocence de la vie irréflectie... Les Dialogues sont essentiellement une réflexion dirigée contre la réflexion.

L'écriture est donc à la fois expression de culpabilité et signe de rupture pour un être qui proclame les bienfaits de la jouissance immédiate, et n'arrive pas à convaincre de l'unité parfaite du moi.

Il serait cependant injuste d'arrêter là notre jugement. Si sur le plan des intentions (s'innocenter pour détruire l'erreur des autres et retrouver la communication) comme sur le plan des moyens (l'argumentation dialectique), l'oeuvre est un demi-échec, on assiste néanmoins à l'effort de création d'un monde de liberté et d'unité, monde rêvé sans doute plus que réel, mais qui témoigne chez Rousseau du refus de s'abandonner à l'angoisse ou à la haine paralysantes. Car il subsiste toujours chez lui une générosité fondamentale qui, par-delà les souffrances dont il a été l'objet, tend à faire table rase et repartir à zéro. Le désir de se disculper est là mais il ne doit pas nous faire oublier le désir de tout oublier, d'oublier les accusations d'autrui et de s'inventer une zone où il puisse évoluer sans Starobinski, op cit, p 252.

obstacles, où le sentiment de la faute soit momentanément éclipsé par la soif de paix et de bonheur qui est profondément ancrée en lui. Son âme fatiguée par le malheur a besoin de trouver une terre de repos qui lui permette de se retrouver et de recommencer à vivre. C'est cet univers que nous allons maintenant examiner.

Le monde du Jean-Jacques des Dialogues revient aux sources, et situe dans le climat de la nature originelle, éliminant tout ce qui appartenant au côté événementiel et à la durée biographique disperse, diversifie, éloigne du noyau premier. Dans l'introduction aux Dialogues R.Osmont commente:

Rejetant la perspective temporelle des Confessions, détournant ses regards du spectacle des fautes, des misères, des ruines de sa propre vie, Rousseau, dès les premières pages des Dialogues, suscite la vision d'un monde idéal intemporel qui offre l'image de la vraie nature de l'homme... La réalité spirituelle que les Confessions faisaient émerger de la vie, Rousseau croit ici pouvoir le définir par un effort de construction, par la recherche des liaisons psychologiques qui assurent l'unité des tendances multiples de l'être. ¹

L'univers de Jean-Jacques ne s'abandonne plus à la nostalgie du souvenir, ne se transporte plus avec enthousiasme vers l'avenir, il est coupé du temps et se situe dans l'immédiateté du sentiment. Sa pensée a décrit un cercle, car les Dialogues recréèrent l'état de nature précédemment évoqué dans les deux premiers Discours. Comme l'homme primitif Jean-Jacques est au fond resté fidèle à l'élan originel, n'a agi que suivant les impulsions de sa nature propre. On mesure la différence d'avec les œuvres qui glorifiaient l'idéal vertueux. Rien de tel ici. Récapitulant sa vie, Rousseau s'aperçoit ne s'être jamais guère éloigné de lui-même, ne s'être jamais réellement dépassé. Certes, il continue à aimer la vertu. Rien n'est plus beau pour lui que de vouloir se hausser jusqu'au bien mais s'il arrive parfois à être vertueux, il ne parvient pas à le rester longtemps. Comme soumis à la loi de la gravité, il retombe vite dans son état naturel, l'inaction.²

¹ Introduction aux Dialogues, p 65.

² 'Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux dont par élan il ne soit capable; mais il se laisse en vite, et retombe aussitôt dans son inertie'. (Dialogue II, p 81).

La vertu, c'est en effet la force, elle demande le concours de la volonté. Or Jean-Jacques est un être faible, passif, qui n'écoute que ses penchants, a de la difficulté à les dépasser.

Notre homme ne sera pas vertueux parce qu'il sera faible et que la vertu n'appartient qu'aux âmes fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre qui est-ce qui l'admira, la chérira, l'adorera plus que lui? 1

Passivité, inaction, faiblesse, nullité, tous ces termes donnent la tonalité de l'univers du Jean-Jacques des Dialogues. Finie la conquête aventureuse de l'univers, fini le désir de transformer la société, Jean-Jacques maintenant se replie sur lui-même, retrouve son centre de gravité, oppose à tout une force d'inertie inébranlable. Ne faisant rien que ce que lui dicte son cœur, il n'a ni gêne ni entraves, et éprouve un sentiment de liberté. Non bien sûr de cette liberté qu'on ressent en agissant sur le monde, mais de celle que procure l'abandon à soi.

Le mouvement est l'inverse de celui que l'on trouve dans L'Emile. L'être en se développant prenait alors petit à petit possession de l'espace, agrandissait le cercle de son moi par sa progression dans l'univers. Dans les Dialogues, Jean-Jacques a une attitude de retrait, l'espace se resserre, le moi se réduit à lui-même. Le monde alors s'ouvrait au moi qui l'envahissait, n'opposait pas de résistance; ici le monde extérieur entoure le moi d'une barrière qui les sépare irrémédiablement.

1 Dialogues, II, p 824.

Mais notons que cette barrière est utile, car elle délimite nettement le moi, forcé de vivre de ses propres richesses. Puisque l'horizon autour de lui est bloqué, il ne lui reste qu'à se tourner vers lui-même et vers ses ressources intérieures. L'espace de Jean-Jacques est toujours composé de deux cercles concentriques et de deux pôles : le cercle extérieur du monde des autres, et le cercle intérieur constitué par le noyau du moi. Rousseau insiste sur l'impossibilité de la communication :

'Les hommes ont élevé autour de lui des murs de ténèbres impénétrables',¹ 'des triples murs de ténèbres',² 'il est entouré, enveloppé d'un 'tissu de pièges et d'artifices'.³

Nous pourrions multiplier les citations. C'est la même situation que celle que nous avons constatée lors de son séjour à l'île Saint Pierre. L'emprisonnement dont il est l'objet donne à Rousseau un alibi, il lui permet de justifier la démission de sa volonté et de sa liberté d'agir, mais il a aussi un côté positif, celui de redonner au moi tout son relief, toute sa densité.

De même l'effet que le cercle a besoin du dessin ferme du contour pour exister, le moi exige d'être circonscrit pour s'épanouir pleinement. L'encerclement absolu auquel il est soumis assure sa concentration, son recueillement, et le protège de la dispersion qu'entraînerait la moindre fissure. Si Rousseau se sert si souvent de l'image du cercle, c'est qu'elle est liée au recentrement du moi sur lui-même et à la quête de l'unité et de la plénitude. Un cercle a un dedans et un dehors. Pour

1 Ibid., I, p 706.

2 Ibid., I, p 752.

3 Ibid., I, p 708.

que le premier existe il faut que le second forme une protection close et sans failles. Espace intérieur et espace extérieur, tous deux circulaires dépendent étroitement l'un de l'autre mais à la différence des autres oeuvres où on les voyait s'accroître mutuellement, les Dialogues nous montrent un espace intérieur déterminé, fixé par un mur impénétrable, qui va permettre au moi de se mouvoir à son gré dans les limites qui lui sont imposées.

En effet cette position de repli n'est pas recroquevillement sur soi, ni pétrification. Bien au contraire, elle va être le point de départ d'un phénomène d'expansion dont les traits dominants sont l'amour de soi, la non-résistance aux penchants du coeur, et la liberté. Rien de plus émouvant chez Rousseau que de le voir rassembler ses richesses pour ne pas tomber dans le piège de la division et de la haine. Le recueillement en soi, nous insistons, n'est pas seulement un phénomène d'auto-défense, il est aussi un mouvement généraux du coeur regroupant toute son énergie spirituelle pour retrouver l'amour de soi et par extension l'amour des autres. Telle est la grandeur des Dialogues: il s'agira de montrer que l'Alan du coeur prévaut sur toute attitude de défiance, de dépit, de durcissement. Cette distinction de l'amour de moi et de l'amour-propre va être illustrée en termes quasi-balistiques d'élan et d'obstacle, et mise en relief par le contraste entre le monde idéal et le monde de la société.

Dès le début le tableau du monde idéal illumine la scène et donne à l'oeuvre sa perspective : C'est un monde merveilleux fait de bonté, de beauté, d'harmonie parfaites, dont

la description ne peut qu'émouvoir toute âme tendre. Là les valeurs naturelles ont été préservées, les habitants sont restés fidèles à la pureté et à la simplicité premières.

L'obéissance à la nature implique aussi force et rectitude de direction. Nous soulignons dans le passage suivant les mots qui correspondent à cette idée:

Les passions y sont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou simplement plus simples et plus pures, elles prennent par cela seul un caractère tout différent. Tous les premiers mouvements de la nature sont bons et droits. Ils tendent le plus directement qu'il est possible à notre conservation et à notre bonheur: mais bientôt manquant de force pour suivre à travers tant de résistance leur première direction, ils se laissent défléchir par mille obstacles qui les détournent du vrai but, leur font prendre des routes obliques où l'homme oublie sa première direction. ¹

A côté de la ligne droite de l'élan naturel, nous voyons dans ce passage, la ligne oblique, déviation du mouvement originel provoqué par la présence de l'obstacle. Ces obstacles sont précisément ceux qu'entraînent le développement de la société et 'la foule des passions et des préjugés qu'elle engendre'.² Or la faute de l'homme moderne, nous dit Rousseau, c'est d'avoir perdu de vue son but premier (l'amour de soi d'où dérivent la bonté et la bienveillance) pour ne s'occuper que de l'obstacle qui lui obstrue le chemin, et rassembler toutes ses forces pour l'abattre. L'élan naturel change alors de direction et s'altère. L'ardeur et la pureté premières font place à la jalousie et à la méchanceté. Ce n'est plus le règne de la plénitude, de l'unité classe, mais celui de la division et

1 Ibid, I, pp 662, 669.

2 Ibid, I, p 669.

de la différence. Jean-Jacques a tenu le même propos dans toute son oeuvre idéologique.

Il sait bien entendu qu'il n'est pas possible de revenir en arrière, et que ce monde idéal, on ne peut qu'en posséder l'image nostalgique au fond du coeur. L'état social est trop solidement établi pour pouvoir disparaître. Faut-il alors perdre tout espoir, l'homme est-il voué au monde de la perversion et du malheur? Non, nous dit Rousseau. D'abord il existe certaines âmes fortes, comme les habitants du monde idéal, qui portés par la force de leur élan, pulvérisent l'obstacle.¹ C'est le grand rêve émouvant de Jean-Jacques, celui qui va le pousser dans le métier d'écrivain, cette image d'un monde lumineux où toute entrave soit éliminée.

Mais pour les âmes faibles, pour Jean-Jacques par exemple, il existe une autre solution, l'arrêt complet ou la non-résistance, moyen qui, au lieu de disperser, permet de refluer en soi et de retrouver son intégrité.

Sa force n'est pas dans l'action mais dans la résistance. 2

Il choisit donc d'évoluer en deçà des limites qui lui sont imposées. Il est vrai que dans son cas, ce sont les circonstances qui, à ses yeux du moins, le contraignent à l'inaction; ce sont les autres qui l'entourant de pièges et de filets, rendent l'obstacle si impénétrable que même le coeur le plus ardent ne pourrait le forcer.

1 (L'âme forte) celle qui au lieu de se détourner, ne se détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obstacle ou s'amortit et tombe à sa rencontre. Ibid.

2 Ibid., II, p 818.

Il se rend bien compte cependant que les autres sont indispensables à l'être, parce qu'ils remplissent le besoin de sympathie et d'expansion qui est au coeur de chaque homme:

Notre plus douce existence est relative et collective, et notre vrai moi n'est pas tout entier en nous. Enfin telle est la constitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de soi sans le concours d'autrui. †

S'il est seul ce n'est donc pas sa faute, ce sont les autres qui sont responsables. Nous en avons déjà discuté.

Cependant Rousseau avoue aussi avoir en lui un manque naturel d'énergie, une nonchalance et une paresse congénitales qui, devant le moindre effort qu'il faut fournir, le frappent de paralysie. Mains passages approfondissent cette psychologie de la faiblesse. Il n'avance pas, nous dit-il, car toute son activité est du domaine de la pensée ou de l'imagination, non du domaine du vécu.

Mais cette faiblesse qu'il reconnaît en lui n'est pas méchanceté, elle est même bonté, parce que fidélité à la direction antérieure. Sans doute n'est-il pas vertueux, car la vertu implique une force de caractère qu'il n'a pas, elle implique un effort soutenu dont il n'est pas capable. La vertu et la méchanceté sont des forces actives du bien et du mal qui se heurtent à l'obstacle pour le dépasser sublimement ou l'abattre par orgueil ou profit personnel. La bonté, elle, est inactive,

† Ibid., II, p 813.

elle est soumission bienheureuse à la voix de la nature,

L'espace rousseauiste des Dialogues se borne donc au cercle du moi, s'organise autour des mouvements naturels du coeur. L'héroïsme des oeuvres antérieures disparaît pour faire place au monde élastique des impulsions du moment. C'est cette paresse native qui est à l'origine de son métier de copiste de musique, de son goût pour la botanique, car ces occupations machinales lui ouvrent les portes de l'indépendance, lui permettent d'évoluer dans un monde où les obstacles et les contraintes ont disparu. Car il s'agit bien sûr de liberté. Sont réhabilités alors tout ce qui est spontané, tout ce qui est effusion, expression d'un besoin impérieux du coeur.

Nous voulons parler de l'imagination qui reprend ici toutes ses lettres de noblesse. Elle est la faculté compensatrice par excellence qui dédommage des limites imposées à la condition humaine, de toutes les frustrations, de toutes les méchancetés des hommes, mais aussi de ses propres faiblesses, et de son incapacité à se dépasser héroïquement. Elle est ce qui console des mauvais traitements que l'on subit mais elle est aussi ce qui permet de conserver en soi, intact, le modèle idéal du bien, de retrouver aussi souvent qu'on le veut l'ardeur intérieure, d'avoir la preuve qu'une réalité supérieure existe. Dès lors rêver la vertu c'est presque l'égaliser, car c'est avoir la certitude de posséder au fond du coeur l'image du bien. Ne pas être activement vertueux n'est plus alors que secondaire. Le sentiment intérieur prévaut sur l'engagement personnel. Voyons dans cette lumière le passage suivant:

Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphère, celui qui sans épuiser sa force et ses facultés à lutter contre la fortune et la destinée sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer et s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de là braver les coups du sort et les insensés jugements des hommes. Il est au-dessus de leurs atteintes, il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage ni de leur faveur pour être heureux.¹

On remarque ici que l'espace s'agrandit, se dilate au gré du rêveur, que le temps est oublié ainsi que l'angoisse de l'avenir. Si l'on reprend l'image du début de l'élan et de l'obscurité, l'imagination est la faculté qui catapulte l'obstacle ou, lorsque celui-ci est trop puissant, le dépasse. Le cœur alors retrouve sa liberté totale:

A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses désirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par dessus les obstacles qui l'arrêtaient ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tout point à son désir.²

L'imagination est dans le cœur humain un principe actif et bienfaisant, équivalent dans le monde de la pensée, de ce qu'est la vertu dans le monde de l'action. Mais elle est mouvement et quelque douce qu'elle soit (elle) épuise et fatigue à la longue, elle a besoin de délassement.³ Si elle ne demande pas l'intervention de la volonté, elle suppose le concours actif de l'âme qui doit créer son propre univers. Or on sait que la règle personnelle de Rousseau s'oppose à toute notion d'effort. Obéissant aux ordres que son cœur lui dicte, il va préférer

au déploiement de l'imagination, l'abandon aux sensations.

¹ Emile, II, p 819.

² Emile, II, p 857.

³ Emile, II, p 816.

Remarquons que la passivité de notre auteur a besoin d'être soutenue, pour ne pas être trop pesante, par l'animation légère du paysage qui entretient le vagabondage de l'esprit. L'âme vogue alors au gré des images multiples du monde environnant, car il s'arrête même à des 'spectacles sans mouvement pour peu que la variété y supplée'.¹ Dans cet état bienheureux de quasi-somnolence, il oublie tout, se laissant absorber par le spectacle qui se déroule devant ses yeux :

Non seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession, l'amusement; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bœuvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la rivière qui court, l'oiseau qui vole attachent ses regards. 2

Tout se passe comme si la mobilité du paysage captivant les sens, l'apaisait, oblitérait le moi conscient, le replongeait dans l'univers intemporel du moi profond.

Le mouvement est donc essentiel à la rêverie rousseauiste à l'agrandissement de l'espace, que ce mouvement se fasse de l'intérieur par le ressort de l'esprit même (comme dans le cas de l'imagination), ou de l'extérieur par l'animation du paysage environnant. Ce dernier est intéressant à étudier : Jean-Jacques ne peut plus se fier uniquement à lui-même, il a besoin du secours des objets extérieurs pour conserver la flamme intérieure. Même l'imagination a le souffle court. La force vertueuse qui le poussait à l'action est éteinte. L'animation des choses remplace désormais l'activité de l'esprit.

1 Ibid., II, p 817.

2 Ibid., II, pp 816-817.

De la même façon la marche contribuera à la délivrance de l'être, parce que l'activité du corps calme celle de l'esprit, et que les images, se succédant spontanément au fur et à mesure de la promenade, chassent les phantasmes et livrent le promeneur à l'impression des objets qui l'environnent:

Il ne peut souffrir une oisiveté absolue: il faut que ses mains, que ses pieds, que ses doigts agissent, que son corps soit en exercice et que sa tête reste en repos. Voilà d'où vient sa passion pour la promenade; il y est en mouvement sans être obligé de penser. Dans la rêverie on n'est point actif. ¹

Nous avons essayé de définir ce qui constituait l'espace rousseauiste du temps des Dialogues. En résumé, il obéit là à un double mouvement opposé: Soumis à l'action oppressive que constitue le monde des autres, le moi se rétracte, se replie sur lui-même. Mais bien que ce resserrement soit maléfique, il permet au moi de se retrouver et de reprendre son essor: non l'essor du dépassement ou de la victoire sur soi, mais l'essor qui repose sur ses seules forces, qui se déploie à partir de sa propre énergie vitale. C'est cette non-résistance aux penchants du coeur, la docilité à la nature profonde, qui redonnent à l'âme son assise et lui permettent de s'épanouir de nouveau. Jean-Jacques retrouve alors là - mais bien sûr, comme nous l'avons vu, par le biais de la passivité, de la cession de la volonté, et en éliminant une grande partie du monde extérieur avec lequel jadis il voulait communier - le sentiment de plénitude et d'unité, qui constitue sa quête de toujours.

¹ Ibid, II, p 845.

L'espace temporel des Dialogues est aussi un espace statique éliminant les grandes envolées vers l'avenir ou les retours enchantés (ou troublants) vers le passé. Au resserrement du cercle spatial correspond l'immobilité temporelle. Car se déplacer sur la ligne du temps, en avant ou en arrière forcerait à l'action, forcerait Jean-Jacques à se poser des questions ou, à se remettre en cause. Or les Dialogues ne sont pas situés dans une perspective temporelle comme celle des Confessions, mais dans une perspective psychologique qui veut sauvegarder l'unité close de l'être.

Tout le côté événementiel est accidentel et ne traduit pas nécessairement l'être essentiel qu'il faut définir. Il ne s'agit pas de savoir si l'on a bien ou mal fait, ni même ce que l'on a fait, (au contraire Rousseau serait plutôt porté à dire ce qu'il n'a pas fait puisque son innocence repose sur une morale d'abstinence et qu'il n'y a de vrai mal que le mal positif¹) mais de savoir ce que l'on est. Le rassemblement de l'être dont il a besoin pour sa santé psychologique exige donc le refus de se replacer dans une perspective temporelle qui disperserait et ferait perdre la densité originelle de l'être.

C'est au niveau de la source que Jean-Jacques se replace et puisque la vie ni la société ne l'ont dérangé, qu'il est toujours resté fidèle à sa nature propre, il n'est pas besoin de parcourir le passé, il peut se placer dans une sorte de présent atemporel, neutre, où ce qui est est aussi bien ce qui a été que ce qui sera. Le portrait étant global et statique, le temps est aussi arrêté. Dans les Confessions le passé et le présent,

1 Ibid, II, p 855.

le temps du récit et celui de l'écriture se déroulaient simultanément, parallèlement. Dans les Dialoques, l'écriture regroupe, rassemble, confond. La perspective devient convergente. La ligne qui s'étirait devient un cercle qui unifie. La progression du livre ne se fait donc pas à partir des éléments temporels mais seulement à partir des différents points de vue des personnages (qui vont d'ailleurs aussi finalement se confondre), et on peut parler d'une immobilité du temps.

A cette immobilité du temps sur le plan de la technique du récit, correspond l'immédiateté du temps à l'intérieur du personnage de Jean-Jacques lui-même. Il va sans dire que les deux vont de pair, et qu'elles répondent au même objectif : faire ressortir l'unité sans brisure de l'être.

Or puisque cette unité a désormais pour fondement unique la fidélité à la nature profonde, c'est cette dernière qui donnera son rythme au temps, le même rythme que les fluctuations du cœur qui se penche sur lui-même et s'écoute. Le va-et-vient temporel, trop douloureux pour le moi qui a besoin d'oublier et de retrouver la paix va être abandonné. Le cœur prudemment s'entoure de barrières, élimine les phantasmes dangereux du passé ou de l'avenir, vit uniquement dans le temps présent, au gré des pulsations du moment.

De nombreux passages témoignent de ce désir de repos, dans l'abandon à soi. Tout ce qui pourrait entacher la sérénité du sentiment de l'existence actuelle est condamné. L'être

va vivre encore dans un état bienheureux d'inertie. On va retrouver à maintes reprises la célèbre distinction de la réflexion (dangereuse) et du monde naturel et sensible qui en est l'antithèse.

La prévoyance qui vous transporte dans un avenir incertain et vous désarçonne va faire aussi l'objet de sa malédiction:

La réflexion, la prévoyance, mère des soucis et des peines, n'approchent guère d'une âme enivrée des charmes de la contemplation. 1

Les souvenirs malheureux sont volontairement, soigneusement écartés. Seul est retenu ce qui fait plaisir au cœur. Et ce plaisir doit être immédiat, instantané, ne doit pas passer par le long processus de la réminiscence ni emprunter la voix lointaine, incertaine, de l'espoir.

Car le passé heureux de sa toute jeunesse est conservé mais il n'est pas vu à travers la distance temporelle, il a été tellement ressassé qu'il est devenu une seconde nature. Il fait partie de l'être qui peut le faire ressurgir à sa guise immédiatement:

Quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyait plus rien d'agréable à se rappeler il en a perdu toute la mémoire et rétrogradant vers les temps heureux de son enfance et de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. 2

De même, s'il se laisse aller parfois à l'espoir d'un avenir meilleur, il l'abandonne vite à cause de son caractère chimérique

1 Ibid, II, p 222.

2 Ibid, II, p 258.

et donne la préférence à la création spontanée d'un monde dont il faut jouir aussi souvent qu'il le veut:

Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espère et qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs... Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur, et vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empyrée. 1

Le temps est celui du cœur qui veut vivre uniquement dans l'immédiateté de l'instant. Le présent est ainsi le temps idéal qui fait oublier les tourments et permet la création d'un monde magique dont les frontières reculent à l'infini et qui brille d'un éclat inconnu dans le monde :

La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives. 2

Jean-Jacques se coupe ici de la réalité extérieure. Le présent n'est plus comme dans l'ordre moral, ce qui permet d'avoir une prise sur le réel, il ne s'inscrit pas sur la ligne normale du temps à l'intersection du passé et de l'avenir, il devient le temps agrandi de la conscience qui jouit d'elle-même et s'abandonne à ses propres mouvements. Le monde est alors transformé, l'accord avec le monde extérieur est rétabli. Ce temps qui console ainsi Jean-Jacques de tous ses malheurs est le temps intériorisé de la rêverie qui, libre, se développe à son gré.

Mais parfois elle n'est pas possible et il faut alors, pour chasser l'angoisse, s'ancrer dans le temps réel, suivre sans dévier son déroulement continu, dans une occupation machinale,

1 Ibid.

2 Ibid., II, p 816.

la botanique, ou la copie de la musique. C'est dans cette uniformité du temps qu'il trouve le repos :

Je l'ai vu mener une vie égale, simple et
routinière sans s'en rebuter jamais. L'uniformité
de cette vie et la douceur qu'il y trouve
montrent que son âme est en paix. ¹

Il s'inscrit en effet dans une durée dont le rythme continu et régulier hypnotise sa conscience. La succession du temps ne se fait pas sentir, l'absorption totale dans le présent lui masque les perspectives troublantes en arrière ou en avant du passé et de l'avenir. Sa liberté est là. Il a besoin de se perdre pour être libre. Mais ici le mouvement est inverse :

Ce n'est plus comme dans la rêverie, la délivrance par le vagabondage de l'esprit, mais par son immobilité (car l'esprit se fixe uniquement sur sa tâche et peut-être sur les images qu'elle engendre, éliminant tout le reste).

Cependant, comme la rêverie qui a parfois besoin, pour être soutenue, de l'animation légère des objets extérieurs, l'esprit a besoin ici pour trouver le repos non seulement de l'activité du corps (des mains, des yeux), mais encore du mouvement du temps, d'un mouvement uniforme qui entraîne l'être à sa suite et l'apaise. Car, comme l'occupation n'a ni but réel ni terme et qu'on peut la laisser ou reprendre à sa guise, et la continuer indéfiniment, l'esprit n'a pas besoin de prévoir ni de se précipiter, il peut jouir pleinement de chaque instant, s'absorber complètement dans le temps, dans une durée que lui

¹ Ibid., II, p 865.

seul a loisir d'interrompre. Cette disponibilité est
essentielle au sentiment de liberté. La plénitude de chaque
instant vécu est essentielle à l'oubli.

Au terme des Dialogues, encore plus que dans Les Confessions, nous voyons le chemin qu'a parcouru Jean-Jacques, et la différence d'avec les oeuvres idéologiques.

On y reconnaît la même nostalgie d'unité. Seulement, le grand rêve de jadis de communion universelle, d'un monde immense, qui serait le prolongement de lui-même et dont les hommes aussi bien que la nature feraient partie, a échoué. Mais Jean-Jacques renonce difficilement au rêve et plutôt que de voir que cet échec est inhérent sans doute à la simple condition humaine, il préfère l'imputer à la société et continuer de rêver:

A la bonté, à la pureté d'un monde basé sur la fidélité à la nature. Remarquons que le concept de cette nature a évolué: Jean-Jacques abandonne les principes que lui fournissent la raison ou le jugement moral pour écouter seulement la dictée du coeur. Car elle seule permet l'établissement d'un monde sans fissures ni aliénation, puisque l'être ne vit que de ses propres penchants, puisque son action ne déborde pas sa nature profonde mais y est exactement proportionnée.

Le cercle se resserre mais le coeur s'épanouit dans cette espèce de liberté nomade. (On sait évidemment ce que cette liberté a aussi d'inauthentique: elle est une façon d'éviter les problèmes de sa conscience). Mais il se délecte de lui-même, s'oublie, oublie ses propres limites, et les limites de l'espace extérieur, oublie le temps. Car que l'esprit s'évade sur les ailes de l'imagination ou se concentre sur une

occupation machinale, il n'est plus replié sur lui-même, comme un centre qui se durcit. Au contraire, en se livrant aux impulsions de ses sens il se donne au monde qui en retour se donne à lui et reflète son image. Les barrières qui le cernaient de toutes parts s'évanouissent, il reprend possession d'un espace et d'un temps qui n'ayant plus de frontières n'opposent plus d'obstacles.

L'unité du moi est ici, contrairement à celle que définissent les oeuvres idéologiques, dans l'oubli de l'identité personnelle, et l'abandon spontané aux sens. Nous ne disons pas 'sensibilité' car celle-ci, d'ordre affectif, pourrait avoir un rôle nuisible en rappelant trop de souvenirs douloureux.

DEUXIEME PARTIE

LES "REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE"

CHAPITRE I : IMPASSE DE LA DIALECTIQUE

Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami que moi-même'.¹ Dès les premiers mots, Jean-Jacques constate l'échec total de la tentative des Dialogues pour retrouver la compréhension et la bienveillance des hommes. Sa situation est celle d'un homme coupé de la société, réduit uniquement et immédiatement à lui-même. Il est enfermé dans un cercle spatial et temporel que des circonstances indéchiffrables lui ont imposé. Mais aussi attristante que soit cette situation carcérale pour un homme dont les sentiments expansifs ont besoin de réciprocité, elle le rassure pourtant. Car son besoin d'unité dans l'immobilité et l'inaction peut s'y satisfaire. C'est 'l'intervalle de pleine quiétude et de repos absolu'² dont il nous parle dans la 1ère Promenade, dont il nous a déjà parlé maintes fois, car ce vœu est inscrit dans toute son oeuvre, sans qu'il ait jamais pu (ou simplement par moments épisodiques) le réaliser. Or l'emprisonnement dont il est l'objet maintenant le prive (et le libère) de toute action. Le voilà replié sur lui-même, mais délivré de toute contrainte sociale, de tout affrontement et engagement envers les autres, de tout risque d'aliénation ou d'éparpillement. Son rêve d'évoluer dans la plénitude spatiale d'un moi sans failles, sans obstacle, et dans la plénitude temporelle d'un présent toujours égal à lui-même semble pouvoir

¹ Les Rêveries, I, p 995.

² Ibid, I, p 996.

ainsi se réaliser. Ou n'est-ce encore qu'une illusion? Et comment va-t-il procéder? Car aussi solide que soit sa conviction de posséder à jamais le bonheur, il s'agit encore, qu'il le veuille ou non, d'une démarche à accomplir (l'écriture des Réveries le prouve); d'une recherche, d'une nouvelle poursuite qui semble contredire l'assurance du repos immobile qu'il garantit.

Dès le début l'énoncé des différents motifs qui président à la création de l'oeuvre nous paraît faire obstacle au désir de paix définitive:

Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi... Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre et à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront point entièrement inutiles.

Et plus loin:

Les loisirs de mes promenades journalières ont été remplis de contemplations charmantes dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance.¹

Nous décelons ici deux voies divergentes à la recherche du bonheur, celle qui passe par la connaissance et la pensée réflexive, ou par la simple jouissance de l'abandon à soi-même et aux rêveries qui remplissent ses promenades. Notons tout de suite que malgré le titre donné à l'ouvrage, la démarche introspective est prédominante, comme en témoignent les lèvres,

1 Ibid., I, p 999.

3e, 4e, 6e, 8e et 9e Promenades presque uniquement consacrées à l'examen de conscience. Jusqu'au bout, Jean-Jacques aura besoin d'une plénitude à base morale. Il pressent peut-être une vérité qui dépasse infiniment ce que l'analyse raisonnée peut apporter, mais il a besoin de celle-ci pour être sûr (d'une certitude intellectuelle) qu'il possède bel et bien le bonheur.

Or c'est là précisément que se pose le problème. Dans les deux cas c'est le désir d'unité qui domine, mais cette unité doit être soit conquise par la démarche introspective, soit donnée gratuitement par l'abandon à soi et aux souvenirs des temps heureux. Il s'agira de partir à la recherche du bonheur ou tout simplement de le faire revivre. Or il est peut-être possible dans le dernier cas de vivre dans la plénitude du souvenir, en rappelant par l'écriture un moment heureux du passé. Mais comment vivre dans la plénitude du présent lorsqu'il faut récapituler sa vie, la revoir encore une fois et la corriger? L'être ne va-t-il pas se perdre dans la jouissance d'une unité factice? Le retour au passé met en jeu la démarche introspective et les forces raisonnées de l'être qui, ironiquement, peuvent servir non à dévoiler l'être véritable, mais l'être idéal que l'on désire. Le repos soi-disant trouvé serait alors truqué. C'est le sens mais aussi l'ambiguïté de l'intervalle de repos absolu dont nous avons parlé plus haut : c'est un espace intérieur de tranquillité pleine qui, comme on le sait, est celui du moi rendu à lui-même, dans un présent délivré des autres catégories du temps. Mais ce dedans a un dehors, des limites extérieures. Il est cerné par les ombres qui l'environnent, celles du passé ou de la mort à venir. Comment réaliser la paix

immobile du présent sans remuer les fonds troubles de la vie passée, sans se remettre en question ou recommencer l'entreprise apologétique des Confessions ou des Dialogues? Il nous semble difficile d'assurer la quiétude du présent, lorsqu'elle est subordonnée à l'examen de la conduite antérieure et à la paix de la conscience morale. La vision du passé et des possibilités manquées ne risque-t-elle pas de dominer, vidant le présent de sa substance intrinsèque? Au lieu de vivre en soi et dans le monde actuel, on risque de vivre en arrière de soi. Auquel cas l'intervalle de plein repos ne serait pas coïncidence de soi avec soi mais inventaire des différentes raisons de ne pas douter de soi, et preuves d'innocence.

Nous soupçonnons encore malgré l'intention affirmée de ne vivre que de soi, la tentation toujours sous-jacente de retrouver l'assentiment d'autrui et la reconnaissance de sa supériorité. N'est-il pas encore dépendant des autres, enfermé dans une image qu'il va s'efforcer de détruire, prisonnier de l'espace et du temps de son passé?

Ces questions qui surgissent à notre esprit n'en sont pas pour Jean-Jacques. Repoussant tout lien, toute entrave, il prétend écrire les Réveries sous le signe d'une liberté totale, qui soit authenticité parfaite. Sa situation temporelle et spatiale le délivre d'autrui et sa méthode d'approche roborera l'indépendance et l'oisiveté dont il jouit désormais.

A l'époque des Confessions et des Dialogues l'analyse de soi était influencée par la présence et le jugement des autres. Il s'agissait de prouver qu'il n'était pas ce que les autres se figuraient. Le regard d'autrui falsifiait le portrait par le fait même qu'il fallait à tout prix le contredire. La relation directe de soi à soi devait tenir compte d'une autre dimension, l'opinion des hommes. C'est celle-ci en effet qui déterminait la recherche de l'unité que les autres lui déniaient. Par conséquent, cette recherche de l'unité ne pouvait se faire que par contraste. Or comparer, opposer, c'est juger et donc s'écarter de soi. C'est cet écart trompeur que veulent éviter les Réveries.

Désormais, plus de recul, plus de distance mensongère. On ne part plus d'une vision globale de l'être, une vision de bonté et d'innocence que l'on s'efforce de faire apparaître, soit comme dans les Confessions à travers le déroulement chronologique, soit comme dans les Dialogues par le mouvement dialectique de la pensée. Car le noircissement du portrait n'était qu'une façon détournée de faire ressortir la clarté. Et le mélange d'ombre et de lumière (il n'est pas vertueux mais il n'est pas méchant non plus) ne servait qu'à souligner sa bonté naturelle. Non, ces méthodes lui paraissent maintenant mensongères. Les zones d'ombre n'avaient pas été éclaircies par le parti-pris de sincérité.¹

Les Réveries au contraire se placent sous le signe de l'authenticité:

¹ Il reconnaît dans la Je Promenade que le 'Connais-toi toi-même du temple de Delphes n'était pas une maxime si facile à suivre qu'il l'avait cru dans (ses) Confessions et qu'il s'est sans doute involontairement "peint de profil". p 1024.

Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries... Toutes les idées étrangères qui me passent par la tête en me promenant y trouveront ... leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu et avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain... Je me contenterai de tenir le registre des opérations sans chercher à les réduire en système. 1

Il s'agit donc de laisser parler l'esprit et le coeur. La spontanéité, l'espèce d'automatisme de l'écriture seront les garants de son authenticité. Le narrateur n'est plus une sorte de démiurge qui, dans l'éparpillement des faits ou dans la comparaison antithétique coordonne, synthétise. Le regard qu'il jette sur lui ne cerne plus les contours. L'écriture prétend ne pas être l'écho du désir ni le reflet de l'image qu'on veut avoir de soi. Dans les Réveries écrire et vivre se confondent. La connaissance de soi veut éliminer le recul mensonger et le jugement au profit d'une immédiateté qui révélerait sans falsification l'être intime. L'analyse introspective, qui en soi est recul et distance par rapport à l'objet, doit s'effectuer dans le mouvement de l'esprit qui se laisse aller à sa pente, et non dans l'immobilité du regard qui risque d'interpréter faussement le moi. L'intervalle de repos absolu est un intervalle vécu dans le déroulement concomitant de l'écriture et du souvenir.

Un autre facteur plus temporel que spatial, bien que lié lui aussi à son isolement parmi les autres, contribue à diminuer l'écart intérieur. Il s'agit de la déperdition de l'énergie vitale. Jean-Jacques est à la fin de sa vie, et il le ressent d'autant plus qu'il est abandonné de tous et privé des moyens d'agir. Mais cette impuissance lui permet de se retrouver peut-être plus

1 Ibid, I, pp 1000-1001.

intimement. Sans écart, sans effort. L'écriture ici perd de son dynamisme et de sa mobilité. Les Confessions ou les Dialogues tendaient en effet à faire prévaloir le monde fondamental des origines. La constance du moi devait être démontrée, et Jean-Jacques, encore plein d'espoir, s'y acharnait. Toute l'activité de l'écriture (le parcours du passé dans les Confessions, la multiplicité des points de vue dans les Dialogues) visait à prouver la permanence du moi en dépit du flux de la vie, qui trait l'immobile dans le déroulement du divers. L'auteur essayait d'abolir le temps en montrant, à travers tous les événements de la vie, la parfaite ressemblance du moi avec le moi originel.

Entre le présent et le passé il n'y avait pas de discontinuité. En ce faisant il esquivait sans doute le problème d'une culpabilité latente. Mais il était aussi sincèrement porté par une espèce d'enthousiasme, au sens étymologique du terme, qui l'assimilait à Dieu, et lui faisait nier le temps. L'originnaire qui est le temps le plus éloigné du passé représentait en lui ce qu'il avait de plus intime, de plus essentiel, et ce qui devait subsister contre les fluctuations de l'existence. C'est cette conviction ancrée au plus profond de son cœur qui transportait Jean-Jacques de bonheur.

Mais cette vision des origines n'était pas seulement contemplation émerveillée d'une vérité fondamentale, elle était aussi un moyen d'abattre la barrière d'autrui, elle tendait vers l'avenir, vers un temps où il pourrait agir. L'obstacle devait être éliminé afin qu'il puisse continuer, afin qu'il puisse se réintégrer dans le cours normal du temps. Or l'incompréhension

demeurait, l'avenir restait fermé et le coeur entêté s'y heurtait, revenait vers le passé pour que de tout son poids il pèse, convainque, entrouvre les portes du futur. Ou bien, lorsque lui apparaissait la vanité de ses efforts, il s'évadait de ce monde décevant pour s'envoler vers les chimères compensatrices.

Dans les Rêveries, l'horizon s'éclaircit. L'obstacle des autres ayant disparu, ont disparu aussi la possibilité d'agir et la barrière du temps. Réduit à lui-même, son espace temporel s'agrandit. Ce n'est plus par rapport à un avenir en puissance et hypothétique que le passé et le présent se définissent, mais par rapport à un avenir plus lointain, mais fixé, sûr, ne donnant pas de prise à l'imagination chimérique. Alors le moi perd de son feu intérieur mais il a l'impression de se posséder. Il est rendu à lui-même. Circonscrit dans l'espace et dans le temps, (de la naissance à la mort) il éprouve un profond sentiment de paix. Son passé lui est connu et il sait ce qui l'attend. Il n'a plus à se définir par rapport à un obstacle extérieur, il n'a plus à lutter ni à rêver l'impossible. La perspective de la limite temporelle qu'est la mort arrête sans doute l'élan créateur, mais lui donne les prémices du repos si ardemment recherché. Désormais 'affranchi de toute nouvelle crainte', 'délivré de l'inquiétude de l'espérance', sa destinée 'à jamais fixée sans retour ici-bas', il peut dire avec sérénité : 'un plein calme est rétabli dans mon coeur'.¹ Le temps n'est plus un temps en état d'accomplissement, encore en devenir, il est un temps accompli.

Il reste donc toute la richesse substantielle du présent.
Et comme ce présent n'est plus tourné vers l'action, c'est le
1 Ibid, I, p 997.

souvenir du passé qui constituera et qui formera l'avenir. Entre les catégories du temps il n'y a plus guère de différence. C'est le moi dans sa tonalité constante. La perspective de survol est éliminée. Jean-Jacques refuse de saisir tout le fil de sa vie, car ce serait encore juger et risquer d'altérer la vérité intime. Un désir de repos et d'authenticité lui dicte de s'abandonner et de laisser le temps passé se refaire de lui-même à travers l'écriture.

La distance qu'introduisait donc le souvenir rétrospectif avec tout son poids d'émerveillement mais aussi de souffrance est éliminée au profit d'une réminiscence du passé sans recul, se construisant au fur et à mesure de l'écriture. Il espère ainsi faire disparaître le vide angoissant que provoque la comparaison entre le passé et le présent, et trouver le repos dans leur coïncidence. Le but n'est plus le plaisir nostalgique du paradis perdu, mais le désir de trouver enfin un bonheur plein et suffisant semblable à celui qu'il a vécu lors de son séjour à l'île de Saint Pierre. Loin de s'installer dans le vide, loin de creuser le décalage du présent et du passé, l'écriture instaure leur déroulement parallèle.

Remarquons que par cette plénitude Jean-Jacques essaie de remédier à toutes les tentatives anciennes pour atteindre le bonheur, et qui se sont toutes avérées illusoire : la passion, c'était l'enthousiasme, l'élanement de l'être au-dessus du monde humain, mais cette félicité quasi-divine était reprise et mise en échec par le temps et l'espace. Le dépassement héroïque était effort de dépassement du terrestre et du mouvant, retour à un ordre supérieur, mais il était trop statique et ne

satisfaisait pas les besoins du coeur. Ni l'abolition du temps et de l'espace, ni la réintégration dans le temps et dans l'espace n'apportaient le bonheur. Un sentiment de vide s'ensuivait toujours. Or la plénitude que recherche Jean-Jacques essaie d'éviter cet écueil. Elle s'efforce d'oublier le temps. C'est la plénitude du présent, non d'un présent ponctuel trop soumis à l'action destructrice du temps, mais d'un présent qui dure où les transitions ne se font pas sentir. C'est de sa propre substance qu'il veut désormais se nourrir et puisque son imagination 'déjà moins vive ne s'enflamme plus comme autrefois', qu'il y a plus de 'réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais',¹ c'est son passé qu'il va évoquer, c'est lui qui va devenir source de bonheur immobile et sentiment de suffisance. Disons encore cependant que le rappel du passé ne doit pas être fait dans le recul du présent mais grâce à l'écriture dans le rythme parallèle des deux temps. Il nous dit qu'il jouira ainsi de lui-même, car le souvenir du passé c'est le retour à soi et à l'amour de soi, c'est la repossession authentique de l'être libéré de la comparaison avec autrui et du joug de l'opinion.²

L'écriture mêlant le passé et le présent redonne au moi un sentiment de bien-être sans aliénation. Il revit ce qu'il a vécu, il est ce qu'il était. Le présent et le passé se retrouvent dans ce mouvement circulaire. Non seulement le présent

1 Ibid, II, p 1002.

2 Ce bonheur dans la repossession de soi et dans la concentration est nettement exprimé dans la 8e Promenade où il est opposé au bonheur tourmenté et illusoire du monde social.

'Cette vie orageuse ne me laissait ni paix au dedans ni repos au dehors'. Ibid, VIII, p 1075.

et le passé mais l'avenir. Car l'écriture est suivie de la relecture, ce qui assure à l'âme sa parfaite ressemblance avec elle-même et sa pérennité. Le futur n'est pas une inconnue, les années peuvent passer, l'être est en parfaite coïncidence avec soi. Refusant de se réintégrer dans le monde humain il se replie¹ tout entier dans le temps et l'espace intérieurs. L'avenir n'est autre chose que le passé qui ne cesse de se dérouler. Le repos se trouve donc dans une mobilité sans à coups. Ecriture et relecture se combinent pour faire le tour de l'être qui évolue dans la parfaite fluidité de son espace temporel et spatial.

C'est tout cela, combiné avec la méthode utilisée, qui redonne à Jean-Jacques toute sa confiance et au rêve tout son élan.

¹ Cf : 'Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivait ses essais que pour les autres, et je n'écris mes rêveries que pour moi... Leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître ainsi pour moi le temps passé doublera pour ainsi dire mon existence'. Ibid, I, p 1001.

Nos doutes n'en ont pas pour autant été levés. Et les mêmes questions se posent à nouveau : A-t-il vraiment réussi à triompher de l'espace et du temps? La présence à soi dans le bien-être, et l'immédiateté suffit-elle à fixer définitivement le bonheur? Si le bonheur est dans la fidélité à la nature profonde, si vérité et authenticité se confondent, qu'advient-il de la paix de la conscience? Le problème moral ne fait-il pas surgir la comparaison, la confrontation avec une vérité abstraite et transcendante qui dépasse la vérité intime?

Jean-Jacques lui-même se pose la question. Nous avons vu que délivré des autres, il retrouvait l'amour de soi et une liberté naturelle dépouillée de toute aliénation sociale. Mais le recentrement sur soi, aussi libérateur qu'il puisse être, n'en est pas moins soumis à des règles. Il s'est désolidarisé du monde humain, mais il n'est pas affranchi du regard de Dieu.

Bien au contraire, la proximité de la mort et sa situation d'isolé lui font éprouver le besoin de se soumettre à la reconnaissance divine. Pour retrouver le repos, il a besoin du regard bienveillant du Créateur. Ce qui lui impose encore une fois l'examen personnel et le retour sur lui-même:

Mais moi, détaché d'eux et de tout, que
suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste
à chercher. 1

La 1ère Promenade exprime encore et toujours l'interrogation qui dix ans plus tôt avait déjà motivé les Confessions.

1 Ibid., I, p 995.

L'introspection n'est peut-être plus là pour convaincre autrui de sa sincérité et de son bon coeur, mais elle recherche néanmoins ce qui pourrait obstruer la communication entre lui et l'Être Suprême, et ce qui pourrait l'empêcher de gagner l'éternité. Il s'agit de coïncider avec le modèle divin, d'essayer de relier la vie terrestre à la vie après la mort, de façon à ce que le temps forme une ligne ininterrompue, que l'espace personnel et l'espace divin ne soient qu'un. Jean-Jacques n'est donc pas totalement délivré. Il est encore tributaire du temps et de l'espace. Il a besoin de passer en revue son passé pour le projeter dans la certitude d'un avenir éternel. Le repos est là. Mais il doit encore une fois se conquérir. Il doit s'effectuer dans le mouvement de l'esprit qui part à la recherche de lui-même et de son passé, non plus tellement pour être absous d'emblée, mais pour épurer dans le cours de l'écriture tout ce qui pourrait ternir la communication avec Dieu.

Voilà remis à jour le problème de sa culpabilité ou de son innocence. Et par dérivation le problème de l'authenticité de l'examen de conscience. Jean-Jacques, naïvement pensons-nous, a cru écarter ces écueils par le changement dans la méthode d'analyse. En excluant le recul falsificateur, il a voulu faire revivre ce qui est central, l'amour de soi et la bonté naturelle du coeur. Il est si convaincu de son innocence qu'il élimine toute distance par rapport à lui-même. S'il y a en lui quelques vestiges du mal, c'est par hasard qu'ils lui seront révélés. Le repos de sa conscience ne lui pose pas de problèmes, semble-t-il, et peut se retrouver dans l'immédiateté du souvenir, et de l'écriture, et se retrouver encore indéfiniment dans le plaisir de la relecture.

Maïs est-il aussi délivré des autres et de sa culpabilité qu'il le laisse entendre? L'amour de soi est-il assez fort pour empêcher les ombres de ressurgir? Il risque de se transformer en recherche active de transparence. A la quasi-immobilité du temps, à l'abandon et à la présence constante à soi peuvent s'ajouter le désir de coïncider avec le modèle du bien, le désir d'un espace clair où les ombres de la conscience s'évanouissent. Au repos, le désir de lumière, à la fluidité homogène la limpidité parfaite. Jouir de soi ne suffisait plus, il faudrait encore la certitude de l'innocence.

La plénitude du moi dans l'immédiateté et la durée du présent ne nous semble pas aussi assurée qu'il le suppose.

Au premier abord l'innocence de Jean-Jacques ne semble pas lui poser de problème. D'emblée reconnue et affirmée elle n'a pas besoin d'être examinée. Mais la force avec laquelle il proclame son innocence nous en fait douter. Le repos n'est pas vraiment atteint. L'esprit a besoin de partir à la recherche de lui-même et l'examen personnel doit s'acharner à prouver au cœur qu'il n'est pas coupable. Il n'est que d'examiner l'ensemble de l'œuvre pour s'apercevoir que le but suprême est la sérénité. La Promenade débute parfois par une interrogation inquiète mais s'achève presque toujours par l'assurance de la paix de la conscience:

1ère Promenade : 'Qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence et d'achever mes jours en paix malgré eux'. 1

2e Promenade : 'Disu est juste; il veut que je souffre; et il sait que je suis innocent'. 2

6e Promenade : 'Car j'ai très peu fait de bien, je l'avoue, mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, et je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.' 3

Mais ce repos si ardemment exprimé voyons comment il est atteint:

Nous avons dit plus haut que le repos s'acquiesce dans la reviviscence d'un passé sans recul. C'est ce qui se présente à

1 Ibid, I, p 1001.

2 Ibid, II, p 1010.

3 Ibid, VI, p 1059.

l'esprit qui est retranscrit et qui fait office de miroir de l'être, d'instrument à la fois de connaissance et de jouissance. L'être en se racontant retrouve son centre de gravité, s'abandonne sans distance à lui-même et vit de ce qu'il a vécu. Moments alors de plénitude et de paix parfaites.

Mais nous remarquons que ces moments de parfaite coïncidence avec un moi ancien sont rares et que souvent les souvenirs au lieu de se refaire dans la continuité de la durée sont rappelés par l'esprit, rassemblés volontairement dans un ordre qui exprime davantage l'inquiétude latente du cœur et le désir de l'apaiser que le sentiment de sa tranquillité. Regardons dans cette lumière la 2e Promenade.

Dès le début il exprime clairement l'intention de laisser 'ses idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne' en retranscrivant les rêveries qui remplissent ses promenades solitaires. 'Ces heures de solitude et de méditation' ajoute-t-il 'sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et à moi sans diversion, sans obstacle et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu'.¹

Remarquons le refus de la réflexion et le sentiment de liberté qui s'ensuit. Le mouvement de l'esprit suivant le mouvement de la promenade empêche 'l'esprit' de s'installer, élimine la démarche réflexive qui, elle, a besoin de l'immobilité du regard pour s'exercer. L'activité du corps jointe à celle des sens, surtout de la vue, annihile le travail de l'esprit. Il n'y a plus de distance entre soi et soi. C'est ce qu'indique le récit de la promenade du 24 octobre 1776, dont il nous retrace pas à pas le parcours:

Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîner les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménilmontant, et de là prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages, puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. 2

Le rythme, la construction de la phrase reproduisent exactement le tracé de la promenade. Remarquons la précision du parcours, remarquons sa sinuosité comme s'il fallait échapper au monde des hommes pour mieux se retrouver. Le trajet de l'écriture et le trajet de la promenade, on le voit, se confondent. Il

1 Ibid, II, p 1002.

2 Ibid, II, p 1003.

semble que le narrateur veuille se remettre en condition, retrouver le même rythme afin de laisser derrière lui tout le monde troublant de la réflexion et ouvrir l'espace de la rêverie et du sentiment. Il semble en effet qu'à travers la marche c'est le rythme cosmique que l'on retrouve. Le narrateur paraît vouloir s'incorporer à l'espace et au temps de la nature afin d'exorciser les puissances dispersantes du moi, faire presque disparaître le souvenir de son identité et réduire au silence les angoisses de la persécution. La fusion dans le temps et l'espace du monde annihile la perception du temps et de l'espace personnels.

La série des *passés simples* dans tout le reste du paragraphe marque les jalons par lesquels il faut passer, la progression du coeur à la recherche de la paix qu'il obtient enfin un peu plus loin:

Je quittai peu à peu ces menues observations
pour me livrer à l'impression non moins agréable
mais plus touchante que faisait sur moi
l'ensemble de tout cela. ¹

L'écriture avec le coeur se métamorphose. Aux verbes d'action succèdent les verbes de sentiment, aux *passés simples*, des *imparfaits*. La pause est ressentie dans la trame même du texte qui s'attarde à reproduire l'effusion du coeur: 'Je me voyais... je sentais... je me disais... je m'attendrissais... je revenais avec complaisance...' ² De même que le mouvement dans l'espace physique révélait à l'être son intimité, le déroulement de l'écriture dans une reprise inlassable veut reformer le souvenir et remet à jour les profondeurs du moi.

¹ Ibid., II, p 1004.

² Ibid.

Par contre après le récit de l'accident de Ménilmontant réapparaît l'idée de la persécution. L'écriture qui auparavant suivait pas à pas le rythme de la promenade et engourdissait le coeur, maintenant analyse, fait la synthèse, rassemble des éléments épars temporellement différents pour en former un tout qui coïncide avec l'idée préétablie qu'il est le jouet de ses ennemis. On est loin de la spontanéité dont il se réclamait. L'écriture ici se détache du passé. Elle traduit moins la reviviscence de l'angoisse (en ce cas elle serait expression authentique du coeur) que son écho différé et qu'on analyse dans le but précis de noircir autrui. En accumulant les preuves de la méchanceté des hommes elle se met au service de la raison folle. Elle devient un moyen, un instrument impur servant à renforcer l'unanimité de la persécution et l'impuissance de Jean-Jacques à y échapper.

Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes, savoir que la destinée de ma personne et celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvait m'y soustraire. 1

Pourquoi en effet ressusciter ces événements qui l'ont troublé? Ses ennemis n'étant plus devant lui il devrait moins ressentir leurs attaques selon la règle qu'il expose dans la 8e Promenade:

La présence de l'homme haineux m'affecte violemment, mais sitôt qu'il disparaît l'impression cesse; à l'instant que je ne le vois plus, je n'y pense plus. 2

Il veut simplement traquer en même temps que les preuves de

1 Ibid, II, p 1009.

2 Ibid, VIII, p 1082.

leur méchanceté, les preuves de son innocence. Ses ennemis, nous dit-il, l'entourent d'un mur impénétrable de ténèbres, mais c'est son subconscient qui s'exprime ici. L'exagération de l'expression 'noires ténèbres'¹ ne fait que révéler le détour du coeur qui a besoin d'une situation irrémédiable contre laquelle il peut s'affirmer. Il n'est que trop content de l'irréversibilité de la situation. L'attaque universelle dont il est l'objet n'est pas signe d'une faiblesse personnelle mais d'une volonté supérieure. Notons son insistance à démontrer l'unanimité du complot:

L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes cruels ennemis, ... tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit... cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. 2

Nous voyons ici au lieu de la détente que devait produire le souvenir, l'acharnement de l'esprit à convaincre de son innocence. La reviviscence du passé n'est plus fortuite. Puisque la vie est déterminée par une nécessité supérieure, l'écriture se charge aussi de le démontrer et se met au service de la raison analytique. La distance que celle-ci introduit alors détruit l'immédiateté du souvenir. Le narrateur n'est plus à l'écoute du coeur et de l'être intime, mais de l'être moral qui veut retrouver la paix par l'assurance d'un ordre supérieur qui l'innocente. Le déroulement fluide de la rêverie soumise aux impulsions internes, est remplacé par l'activité de l'esprit qui confronte, juxtapose, ordonne volontairement. Le temps n'est plus un temps de repos où passé et présent de l'écriture sont intimement conjoints. Le moi n'est plus le sentiment d'un moi éprouvé dans sa

1 Ibid., II, p 1009.
2 Ibid., II, pp 1009-1010.

constante tonalité et dans le parcours libre de sa propre temporalité. Le désir de vivre de sa propre substance est remplacé par le désir de transparence. On a changé de niveau.

Le résultat final est le même cependant. Jean-Jacques nous assure à la fin de la Promenade qu'il a retrouvé la tranquillité. Oui, mais cette tranquillité est orientée vers l'avenir, liée à la promesse de la vie éternelle et à l'existence d'un ordre supérieur. La clarté recherche la transcendance. On a abandonné la pratique du sentiment intime de soi pour le regard qui surplombe et interprète la destinée par rapport à sa fin dernière. Le repos que nous avions dans la 1ère partie de la Promenade et qui est associé au mouvement du temps et de l'espace sans le recul de la conscience est remplacé par la recherche d'une alliance de l'être avec Dieu, du rattachement de la vie personnelle à la vie éternelle.

Mais pour arriver à cette fin il faut passer par le monde des moyens. Il faut la distance du jugement et l'immobilité du regard, la dissociation du sujet et de l'objet, de l'être et du monde. D'où les dangers d'une interprétation qui satisfasse le coeur. C'est ce que fait Jean-Jacques:

Mais toutes les volontés, toutes les fatalités,
la fortune et toutes les révolutions ont affermi
l'oeuvre des hommes, et un concours si frappant
qui tient du prodige ne peut me laisser douter que
son plein succès ne soit écrit dans les décrets
éternels. 1

Peut-être la persécution dont il est l'objet lui est-elle
incompréhensible, mais il est sûr qu'il s'agit de la volonté

1 Ibid, II, p 1010.

divine, son coeur et sa raison le lui confirment. Inutile donc d'entrer dans des explications plus poussées. L'écriture ici tout simplement opère la jonction entre l'homme et Dieu. Elle n'est plus jaillissement spontané du coeur, révélation de l'être à travers le roulement des mots, elle est ici au service du désir, elle abolit les obstacles pour rejoindre d'emblée ce qu'elle recherchait, la transparence de son innocence. Jean-Jacques jusqu'au bout n'arrive pas à se délivrer du moralisme, qu'il le veuille ou non.

Dieu est juste; il veut que je souffre; et
il sait que je suis innocent. ¹

La poursuite de la clarté a obligé l'être à se séparer de lui-même, à sortir de la plénitude du moi et du monde pour se projeter dans la perspective d'un ordre voulu par Dieu. En remplaçant son destin sur le plan moral, il veut dépasser l'espace et le temps terrestres ainsi que les problèmes de la conscience et retrouver une union avec Dieu qui l'assure de l'éternité. Mais le saut a été fait par l'esprit désireux avant tout de supprimer la réflexion sur soi génératrice d'agitation et de tensions, et de fixer une fois pour toutes la paix. Nous avons là un mouvement inverse de celui du début. Dans les deux cas c'est le désir de repos qui conditionne la recherche. Mais ce repos n'est pas le même. Il s'agit au début de se libérer de tout ce qui l'empêche (aliénations sociales - présence humaine) de se retrouver pleinement 'sans diversion et sans obstacle'² tel que la nature l'a voulu. Or il est intéressant de voir que le repos s'atteint dans la mobilité du corps et de la promenade et dans le

¹ Ibid.

² Ibid., II, p 1002.

mouvement semblable de l'écriture, comme si la combinaison de toutes les activités mentale et physique était nécessaire pour retrouver la substance profonde de l'être et chasser ce qui ne lui appartient pas. C'est dans le mouvement même, tout d'abord du corps, puis ensuite du coeur qui remonte librement dans son moi passé, que s'acquiert ce repos fluide. Mais à la fin, le procédé est renversé. Il s'agit là non plus de se libérer des autres, mais de soi-même et de la culpabilité qui pèse sur sa conscience. Jean-Jacques veut alors éliminer la distance de soi à soi; car cette distance est dangereuse, l'esprit pourrait s'y perdre, conclure soit à une certaine culpabilité, soit à une innocence inauthentique donc source de tourments. Pour trouver la paix il doit arrêter le mouvement de l'esprit et décider a priori que l'affrontement avec les autres provient de la seule volonté divine. Il est alors absous de tout. La découverte de la vérité fait disparaître le besoin de réflexion sur soi. Le repos se trouve dans cette assurance. Remarquons comme le vocabulaire a changé depuis le début. Il disait : 'Je me voyais ... je sentais... je me disais... je m'attendrissais...'.¹ Maintenant il proclame : 'Un concours si frappant ... ne peut me laisser douter... Des foules d'observations particulières... me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder...etc. Voilà le motif de ma confiance, mon coeur et ma raison me orient qu'elle ne me trompera pas'.² Remarquons aussi le changement de l'imparfait au présent et au futur. La certitude de la vérité s'est substituée à la paisible jouissance de soi. L'écriture s'acharne à prouver

¹ Ibid, II, p 1004.

² Ibid, II, p 1010.

que l'on a raison. Mais les preuves sont inexistantes. Il s'agit d'affirmer pour convaincre : L'esprit décide tout simplement qu'il en est ainsi.

Le repos est-il atteint? Nous en doutons. L'utilisation du futur 'ne me trompera pas' semble indiquer que Jean-Jacques n'en est pas absolument persuadé lui-même. Le fait qu'il éprouve le besoin de balayer le doute le confirme. Et il sait d'ailleurs qu'on se défend difficilement de croire ce qu'on désire avec tant d'ardeur'.¹ La Promenade se clôt pourtant par l'assurance de la sérénité : 'Cette idée, loin de m'être cruelle et déchirante, me console, me tranquillise, et m'aide à me résigner'.² Mais cette sérénité est loin d'être possédée à jamais, car elle ne dérive pas de l'expérience intime mais du mouvement de l'esprit qui saute par-dessus les obstacles. Elle est trop liée au désir d'innocence pour être définitive. C'est le désir ici qui se substituant à la recherche authentique du repos décide a priori mais ad vitam aeternam que ce repos est atteint. C'est l'espace étroit et ponctuel du texte qui ironiquement assure de la transparence et de la promesse de l'éternité. Jean-Jacques veut à tout prix fermer la porte sur le bonheur de crainte qu'il ne s'échappe. Le cercle de l'écriture semble symboliser cette clarté qui, n'étant pas passée par l'espace temporel et spatial du moi doit être concentrée et perpétuée dans l'espace concis et péremptoire des mots. 'Tout doit à la fin rentrer dans l'ordre et mon tour viendra tôt ou tard'.³ C'est le retour au système cohérent d'un monde organisé et dirigé par un Dieu bon. Il n'y a plus rien à ajouter. La Promenade se referme sur elle-même comme l'esprit sûr de sa vérité.

1 Ibid., III, p 107.

2 Ibid., II, p 1010.

3 Ibid.

Nous suggérons qu'ainsi Jean-Jacques veut éviter le problème de sa responsabilité et que la conviction de la bonté divine le dispense d'une analyse introspective qui pourrait l'angoisser. Mais en même temps nous savons que Jean-Jacques garde en lui l'image lumineuse du bien qu'il idolâtre. Et la conclusion à laquelle il aboutit dans la 2e Promenade n'est pas seulement une façon d'esquiver les obstacles, mais une intention essentielle, l'expression d'une foi profonde dans l'amour de Dieu et qui domine et efface tout sentiment de culpabilité :

Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure et plus digne à mon gré de l'être parfait que j'adore. ¹

Dans ce sens l'abolition de l'espace et du temps personnels serait une façon de rejoindre la vérité et l'esprit de vie. Combien de fois n'affirme-t-il pas que le cœur et la raison le lui confirment, comme s'il n'avait pas besoin d'autres preuves! Il est dommage seulement qu'il parle d'ordre, comme s'il était sûr d'avance de ne pas avoir transgressé la règle. Il est dommage qu'il confonde idée du bien et innocence personnelle. Il a dévié du but premier qui était de laisser ses idées suivre leur pente sans intervention de la volonté. Ici il suit la pente de son désir et de sa faiblesse. ² Mais cette faiblesse provient d'une ivresse du bien associée à un amour de soi impur qui rejette l'idée de la faute. La vision du sublime et l'orgueil se

¹ Ibid.

² Il nous semble intéressant de noter à ce sujet ce qu'il nous dit de l'amour de soi : 'En se repliant... (l'amour-oupropre) s'est contenté que je fusse bon pour moi'. Ibid, VIII, p 1079. L'expression 'que je fusse bon pour moi' est ambiguë. Car non seulement elle indique le retour à soi et à l'amour de soi mais fait prédominer quoi qu'il advienne et avant tout, la recherche du bien-être personnel.

partagent le coeur. Le mot ordre employé à la fin nous semble révélateur de l'amour du beau et du bien mais aussi du désir d'en refléter personnellement l'image et d'écarter ainsi le faux jugement qu'autrui porte sur lui.

L'écriture s'est mise ainsi au service de la pensée dialectique. Et Jean-Jacques ne s'arrête pas là, preuve que le repos soi-disant atteint ne l'est pas réellement. La 3e Promenade continue sur la lancée de la Deuxième et trouve le débat. Jean-Jacques a peut-être senti ce que la conclusion de la 2e Promenade avait de présomptueux : 'Dieu sait que je suis innocent'. Alors il part encore une fois à la recherche de la paix de la conscience, devine qu'il y a en lui une part d'ombre qu'il va falloir dissiper. Ce sera le but de la 3e Promenade.

Mais elle commence par la constatation d'une incapacité à pouvoir désormais agir, donc à pouvoir se transformer ou s'amender, s'il en est besoin. Car cela exige un certain espace temporel et spatial. Or cet espace, il ne l'a pas.¹ A cause de son âge, à cause aussi de la situation à laquelle les hommes l'ont irrémédiablement acculé. Mais en est-il vraiment affecté? Oui et non. Il est dans un sens heureux d'avoir les mains liées. Car nous savons que de se propulser dans l'avenir et le monde de l'action, c'est se condamner à toujours poursuivre le repos, sans jamais pouvoir le capter ni atteindre l'unité parfaite. Le futur est par essence mouvant et source de division, le bonheur ne peut jamais s'y immobiliser. L'inaction à laquelle il est astreint l'arrange donc, car elle élimine la projection dans l'avenir et la possibilité de dispersion ou de conflit.

Mais tout cela est subconscient. Jean-Jacques nous dit, lui, qu'il n'a pas vraiment besoin de changer. Toute sa vie a été orientée vers la quête du bien. Le passé éclaire donc le présent

¹ Cf. : 'La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse; la vieillesse est le temps de la pratiquer'. L'expérience instruit toujours, je l'avoue; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il temps au moment qu'il faut mourir d'apprendre comment on aurait dû vivre?' Ibid., III, p 1011.

et l'avenir, qu'il n'est pas besoin de chercher à transformer. La paix de la conscience est assurée par la recherche sincère du vrai et la constante fidélité du cœur à la règle qu'il s'est fixée. Jean-Jacques va donc consacrer toute son activité à rechercher et accumuler les preuves de sa rectitude morale. Et c'est ici le déroulement du passé qui va les lui fournir. Mais le souvenir n'est pas fortuit. Il est organisé par l'esprit désireux de convaincre de la validité de la recherche et de la solidité du repos auquel il aboutit. Une idée prédominante fait le lien : la conviction profonde d'un ordre supérieur, et le désir, sur un plan personnel et de façon définitive, de s'y conformer. Jean-Jacques refait dans cette optique l'histoire de sa vie, regroupant les éléments qui vont aboutir à sa réforme morale et spirituelle : c'est le sentiment religieux présent dès sa jeunesse, l'impression de s'être toujours senti en exil dans le monde, le désir de fixer définitivement sa vie en la consacrant à la recherche de la vérité, ses efforts pour y parvenir et le succès final dans cette paix qui semble établie à jamais. Jean-Jacques insiste sur le fait qu'il est parti à la recherche de ce qui était au plus profond de lui-même, se dépouillant de toutes les opinions acquises dans le monde et ne consultant que son sentiment intérieur :

Je me suis toujours dit : (toutes ces objections) ne sont que des arguties et des subtilités métaphysiques qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur et qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. 1

Il veut ainsi nous persuader que sa réforme n'est pas le fruit

1 Ibid, III, p 1018.

d'une décision arbitraire, mais qu'elle a la recherche sincère de la vérité pour fondement, mieux, qu'elle est la vérité:

Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'aperçois entre ma nature immortelle et la constitution de ce monde et l'ordre physique que j'y vois régner. ¹

La conduite qu'il a choisie d'adopter est donc conforme à l'ordre de la nature, et lui se trouve en accord avec la volonté de Dieu. Il s'est ainsi libéré de la philosophie du siècle, et il habite un espace clair directement relié à l'espace divin. Le temps n'est plus flottant et indécis, ² tourné vers un avenir hypothétique, mais un temps de certitude où les actions dépendent étroitement du jugement moral, car : 'Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire et dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la règle de nos actions.' ³ Ainsi est-il assuré à sa mort de son innocence et du regard bienveillant de Dieu, car c'est là le but suprême.

¹ Ibid, III, p 1018.

² Un relevé de certains termes de vocabulaire nous indique que la réforme de Jean-Jacques est orientée à la fois vers la recherche de la stabilité et de la clarté:

1° : Recherche de la stabilité:

'Jeté dès mon enfance dans le tourbillon du monde' (Ibid, III, p 1012)

'Lorsque ma destinée me rejeta dans le torrent du monde'

(Ibid, III, p 1014).

'Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, et soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être'

(Ibid, III, p 1016).

2° : Recherche de la clarté

'Ils travaillaient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans'. (Ibid, III, p 1013).

'Une grande révolution qui venait de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoilait à mes regards'. (Ibid, III, p 1015).

'Je m'y trouvais dans un tel labyrinthe... de tortuosités, de ténèbres'. (Ibid, III, p 1017).

³ Ibid, III, p 1013.

⁴ Cf : 'Mais ce que j'avais le plus à redouter... était d'exposer le sort éternel de mon âme, pour la jouissance des biens de ce monde qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix'. (Ibid, III, p 1017.)

Mais pourquoi avoir à la redire si la paix est définitivement acquise? C'est que l'esprit de Jean-Jacques est encore agité, tourmenté par l'hostilité des autres et qu'il a besoin de rappeler le passé pour retrouver le repos, de remplaner l'ombre par la lumière. L'espace en effets s'éclaircit de nouveau. Jean-Jacques en refaisant le parcours de sa démarche se redonne courage, et retrouve l'alliance avec Dieu qui le dédommage (et sans doute le venge) de son exclusion du monde des hommes. L'écriture redit la démarche de l'esprit, la bonne foi du coeur et sa parfaite fidélité à la ligne de conduite adoptée. Et cette insistance est là pour éliminer l'angoisse qu'engendrent les attaques d'autrui auxquelles l'auteur ne peut s'empêcher de revenir sans cesse. Il est 'plongé dans un abîme d'ignominies', 'enveloppé d'horribles ténèbres' et de 'sinistres objets'.¹ Il faut donc qu'il découvre une assiette solide et la lumière de l'espérance. C'est cela le but de l'écriture. Il s'agit de rassurer, non en retraçant le raisonnement inutile et fatigant (car 'toutes (ses) facultés affaiblies par la vieillesse et les angoisses ont perdu tout leur ressort'²), mais en rappelant avec force la sincérité et la bonne foi de la méthode employée.³

Le désir de repos fait donc deviner à l'arrière-plan la présence d'éléments angoissants. La méthode de Jean-Jacques ici n'est pas différente de celle des Dialogues. La situation est

¹ Ibid., III, p 1019.

² Ibid., III, p 1021.

³ CF. "C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeler mes anciennes résolutions, les soins, l'attention, la sincérité de coeur que j'ai mise à les prendre reviennent alors à mon souvenir et me rendent toute ma confiance". Ibid., III, p 1023.

si insupportable qu'on ne peut que vouloir la faire disparaître complètement. Il n'est pas question d'y chercher un biais ou un compromis. Il faut tout simplement y substituer une situation opposée, un espace clair et stable qui brille de la lumière de la vérité et de l'approbation divine. Tel sera le passé de la réforme morale qui parce qu'il a été, est et sera éternellement et pourra donc toujours dissiper les ténèbres, être la planche de salut, lorsque le doute vient assaillir le cœur. La conscience à la fin est tranquille, l'éternité est assurée:

Tranquille dans ces dispositions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'espérance et les consolations dont j'ai besoin dans ma situation'.¹

Mais le repos n'est pas immédiat. Jean-Jacques a eu besoin du temps de l'écriture et de l'espace des mots pour subjuguier son angoisse, et la paix obtenue n'est que le résultat d'un long processus où le raisonnement a tout regroupé dans le but unique de calmer le cœur. C'est le parcours de la réflexion qui a fait le miracle, mais les chemins empruntés ne sont pas le fruit du hasard. Le but final précède la démarche de la pensée et le narrateur sachant où il veut arriver dirige la Promenade. L'important n'est pas seulement la conclusion à laquelle il aboutit. Il avait en même temps besoin de la durée pour se distancer d'autrui et apaiser le trouble du cœur. La réflexion ici est l'arme utilisée pour lutter contre la puissance des sens qui, comme on le sait, 'fait le seul tourment de (sa) vie'.² Et l'on peut voir dans la 3e Promenade la réponse antithétique à la 2e Promenade, un effort pour supprimer par le parcours de l'écriture toutes les craintes que

¹ Ibid.

² Ibid., VIII, p 1082.

le souvenir des suites de l'accident de Ménémontant avait fait ressurgir et dont il nous avait longuement fait part. L'innocence qui concluait un peu arbitrairement la 2e Promenade veut être revue et justifiée par la Troisième, qui réduit ainsi au silence toutes les rumeurs malveillantes et fait retrouver au narrateur la sérénité du cœur.

Cependant la fin du texte prend un autre tour. Après avoir refait la preuve de la paix intérieure et avoir affirmé qu'elle est définitivement possédée, Jean-Jacques poursuit sa route et émet le désir de revenir à soi et de chercher à s'améliorer. La transition surprend. S'il reconnaît chez lui des faiblesses qu'il éprouve le besoin de corriger, c'est que la démarche précédente s'avère insatisfaisante. Il nous a sans doute présenté de lui une image trop parfaite et trop statique. On a été convaincu après tous les efforts mis en oeuvre pour parvenir à la connaissance de la vérité qu'il ne pouvait guère aller plus loin. Son passé nous persuade de la pureté de ses intentions, de la sincérité de sa recherche, en un mot, de sa bonté naturelle. Mais la fin du texte nous indique qu'il voudrait être plus vertueux,¹ qu'il voudrait s'enrichir et orner (son) âme d'un acquis qu'elle peut emporter avec elle.² C'est donc que la lumière du passé n'est pas suffisante pour seule éclairer l'avenir. La vie est mouvante et une image fixe mise sur un piédestal et qui

¹ Cf: 'Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumières utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état', (Ibid., III, p 1023),

² Ibid.

garantisso à jamais la bonté du cœur ne peut apporter un contentement authentique. Jean-Jacques sait bien qu'il lui faut aussi se plonger dans le temps présent et à venir et que c'est dans le quotidien et la lutte jour après jour contre soi-même que réside la paix. C'est à dire non plus dans l'image figée du passé et dans un sens inauthentique, (car elle a été formée avec le recul du temps et dans le but intentionnel de prouver sa bonté), mais dans l'action sur soi au fil des jours. Jean-Jacques revient ici à une position plus modeste et le retour au passé aura au moins servi à lui faire prendre conscience encore une fois que le repos n'est pas dans la reconstruction d'une image parfaite dont l'éclat illuminera à jamais la personnalité, mais dans le mouvement de l'être qui se réintègre dans le temps et cherche à retrouver par l'action, et non plus par la connaissance, le modèle du bien. Tâche évidemment plus difficile que la recherche de la vérité, qui met en jeu la raison discursive mais qui n'implique pas forcément un engagement très poussé au point de vue de la conduite personnelle.¹ C'est pour cela que Jean-Jacques distingue ici bon et vertueux. La recherche de la vérité ne faisait que prouver une sensibilité naturelle qui le portait spontanément à 's'élancer incessamment vers l'auteur des choses'.² En voulant connaître la cause et la fin de tout, il suivait donc simplement sa disposition mais cela ne signifiait pas un réel dépassement de soi.

Notons qu'il ne nous dit pas cela ici. Il nous montre au contraire les efforts extraordinaires qu'il a accomplis sur lui-même lors de sa réforme morale, comme s'il était allé à la

1 La réforme de son habillement n'est qu'extérieure. Sa décision de quitter le monde est désir de pouvoir réfléchir sur soi, mais aussi refus d'affronter les problèmes de la vie et démission de la responsabilité.

2 Ibid, III, p 1914.

limite de ses possibilités et qu'il n'y avait plus rien à ajouter. Et sans doute est-ce vrai. Mais il est ici dans un 'cul-de-sac', prisonnier de l'image de bonté qu'il a projetée et qui appartient au passé. Nous voyons à la fin du texte une certaine hésitation et un retour à soi plus authentique, car le moi se situe maintenant non plus dans la perspective abstraite de la connaissance de la vérité mais dans le domaine de l'action concrète sur soi, dans le présent.

Mais ce n'est qu'une hésitation et l'on peut se demander quelle est la valeur de la remise en question de soi. La brièveté du dernier paragraphe (pour un programme si lourd), le point final du texte sur le mot vertueux (ce n'est pas la clarté personnelle que l'on recherche, elle a déjà été prouvée. Il s'agit plutôt d'un surplus de clarté, l'effort ultime qui fera gagner des points supplémentaires pour l'éternité), montrent un certain escamotage du problème. La plus grande partie de la Promenade a été consacrée à la reconstruction du passé et à l'élaboration d'une image satisfaisante de soi. Mais la perspective de l'avenir et de la transformation de la conduite personnelle ne prend qu'un paragraphe. On pourra bien sûr argumenter que rien n'est plus normal : c'est tout son passé qui est devant lui et l'avenir en puissance ne peut se réduire qu'à l'intention. Cependant l'espace du texte n'est pas seulement solidaire de l'espace temporel de l'être, il traduit aussi les mouvements involontaires et subconscients du cœur à la recherche du repos. Or le passé est beaucoup plus apaisant parce que, comme il a été, on le possède, et qu'on peut le revivre ou l'inventer à sa guise, s'y attarder, sans qu'il faille s'engager. Il est derrière soi et l'on n'a plus besoin de se jeter à l'aventure.

Par contre tout mouvement vers l'avenir engage l'être et le disperse. L'écriture aura donc ici le rôle de rétrécir, d'immobiliser la possibilité du champ d'action. Quelques phrases suffiront à tranquilliser. Il n'est besoin que de manifester l'intention d'être vertueux pour trouver le repos. Le dire ici remplace le faire et le dépassement de soi est déjà réalisé par le simple fait qu'il est exprimé. L'écriture est presque déjà l'acte héroïque que l'on se promet d'accomplir. A la différence du passé qui a besoin de l'espace de l'écriture pour donner au coeur le temps de se calmer. Le procédé est inverse, mais l'objectif est le même. Il s'agit de trouver la paix en partant à sa recherche, comme dans le passé, ou en la promettant a priori dans l'avenir. Dans les deux cas, le hasard de l'écriture est bel et bien abandonné.

Le repos n'est plus dans cette espèce d'assoupissement de l'être qui en écrivant quasi passivement ou spontanément fait revivre le passé, éclairer le présent et l'avenir, mais dans la recherche active de la clarté. Ce qui veut dire la mise en jeu des facultés discursives, et l'élimination de tout ce qui pourrait entraver la transparence. D'où le regroupement des traits, l'effort de synthèse qui veulent tendre à l'unité. La Fromenade forme un cercle parfait rassemblant à l'intérieur de l'écriture le passé et l'avenir et repoussant ainsi les incertitudes du présent. L'espace est à la fois clair et unifié. Mais cette cohésion est artificielle, parce qu'elle est étroitement liée à la recherche de transparence et que la transparence n'est pas du domaine de la volonté. L'unité qui en résulte est une

unité formée. L'espace temporel et spatial de l'être ne peut être aussi clair et uniforme que la Promenade veut bien nous le dire, et le repos encore une fois ne se trouve pas dans ce tableau figé et parfait que l'on nous présente.

C'est ce que confirme la 4e Promenade consacrée au mensonge et qui reprend le même schéma. Remarquons en passant l'imbrication entre elles des 2e, 3e, 4e Promenades, la conclusion de l'une appelant la formation de la suivante, comme si le coeur n'avait pas fini de s'apaiser et devait toujours se lancer à la conquête du repos. La 3e Promenade se terminait sur le désir d'être plus intègre et vertueux, la Quatrième va poursuivre ce but en examinant le problème crucial qui l'a tourmenté toute sa vie, celui du mensonge.

Ici encore l'esprit est à la recherche des moyens d'apaiser et de former par le retour au passé et la décision de s'amender dans l'avenir, une unité close. Comme la Troisième, la Quatrième se termine par la volonté de se corriger, mais cette décision est située à la fin d'une longue démonstration de sa sincérité et de son amour pour la justice. Cette disproportion dans la répartition du texte semble indiquer la présence d'une ombre que Jean-Jacques s'efforce de dissiper. La fin précisément nous confirme que le coeur n'est pas tout à fait satisfait de lui-même et cette conclusion est amenée par toute l'analyse préalable qui s'est acharnée à chercher la vérité. Mais nous nous demandons si ce n'est pas l'inverse qui se produit, si tout le mouvement du texte n'est pas en fait déterminé par le sentiment que la conscience n'est pas tout à fait claire, ce qui a mis en marche tout le processus de l'analyse réflexive précédente, contrepois qui doit faire retrouver à la conscience son équilibre.

La 4e Promenade peut se diviser en deux parties : Une analyse abstraite du mensonge et une confession personnelle. On voit ici le talent dialectique de Jean-Jacques. L'écriture se fait

règle de conscience objective : Jean-Jacques méthodiquement recherche la vérité générale à laquelle il va confronter sa propre vérité. Pour que son analyse personnelle soit aussi juste et vraie que possible, il a besoin de partir de principes sûrs.

Au début on a l'impression qu'il a suivi fidèlement les règles du bien dictées par son coeur et par sa conscience, tout au moins sur le plan des intentions.¹ Mais il reconnaît chez lui une faiblesse fondamentale qu'il appelle 'fausse honte' et qui l'entraîne à des déclarations mensongères, fruit d'impulsions impossibles à contrôler. Il constate une différence essentielle entre la connaissance du bien, l'intention d'être vrai et juste (qu'il réalise dans la majorité des cas, lorsqu'il a le temps de réfléchir), et la triste réalité de sa faiblesse. Il décide à la fin d'être sage, ce qui consiste à moins présumer de soi, à être conscient du hiatus qu'il y a entre le désir du bien et sa réalisation concrète dans la vie courante. Bref, la sagesse c'est la lucidité et la modestie. La solution n'est pas dans l'action, puisque le problème est insoluble, vu cette faiblesse congénitale contre laquelle il ne peut rien, mais dans l'écriture, dans l'aveu de cette faiblesse.

Voyons cependant qu'il s'en tient aux apparences, qu'il ne se pose jamais la question essentielle : D'où vient cette fausse honte? Mais qu'il en reste à une conduite existentielle que l'écriture lui offre la possibilité de constater sans avoir besoin de la creuser. Il note sa faiblesse, mais il reste

¹ Mais, dit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je la glorifie? Cet amour est donc faux puisqu'il souffre tant d'alliages? Non, il est pur et vrai, mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, et ne veut jamais être faux quoiqu'il soit souvent fabuleux. (Ibid., IV, pp 1031-1032).

règle de conscience objective : Jean-Jacques méthodiquement recherche la vérité générale à laquelle il va confronter sa propre vérité. Pour que son analyse personnelle soit aussi juste et vraie que possible, il a besoin de partir de principes sûrs.

Au début on a l'impression qu'il a suivi fidèlement les règles du bien dictées par son coeur et par sa conscience, tout au moins sur le plan des intentions.¹ Mais il reconnaît chez lui une faiblesse fondamentale qu'il appelle 'fausse honte' et qui l'entraîne à des déclarations mensongères, fruit d'impulsions impossibles à contrôler. Il constate une différence essentielle entre la connaissance du bien, l'intention d'être vrai et juste (qu'il réalise dans la majorité des cas, lorsqu'il a le temps de réfléchir), et la triste réalité de sa faiblesse. Il décide à la fin d'être sage, ce qui consiste à moins présumer de soi, à être conscient du hiatus qu'il y a entre le désir du bien et sa réalisation concrète dans la vie courante. Bref, la sagesse c'est la lucidité et la modestie. La solution n'est pas dans l'action, puisque le problème est insoluble, vu cette faiblesse congénitale contre laquelle il ne peut rien, mais dans l'écriture, dans l'aveu de cette faiblesse.

Voyons cependant qu'il s'en tient aux apparences, qu'il ne se pose jamais la question essentielle : D'où vient cette fausse honte? Mais qu'il en reste à une conduite existentielle que l'écriture lui offre la possibilité de constater sans avoir

besoin de la creuser. Il note sa faiblesse, mais il reste

¹ 'Mais, dirait-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je la glorifie? Cet amour est donc faux puisqu'il souffre tant d'alliages? Non, il est pur et vrai, mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, et ne veut jamais être faux quoiqu'il soit souvent fabuleux.' (*Ibid.*, IV, pp 1031-1032).

dans le domaine de l'observation, au niveau du phénomène et non de la raison profonde. L'aveu c'est la prise de conscience d'un décalage entre ce qui devrait être et ce qui est, ce n'est pas une remise en question fondamentale. Mais cet aveu rétablit l'équilibre. La prise de conscience du problème est par elle-même disculpation : J'ai été faible, j'essaierai de ne plus l'être, mais si je n'y arrive pas, tout au moins je serai plus modeste. L'aveu de la faiblesse n'est plus faiblesse, elle est courage et vérité. On est réconcilié avec soi-même, même dans la faiblesse, qu'il est seulement vice de forme et non défaut fondamental. Dans la mesure où le mensonge est fait impulsivement, sans effort de la volonté, Jean-Jacques n'a pas la possibilité de recul, ni de redressement moral. Il s'agit d'une situation sans issue à laquelle la volonté ne peut rien changer. La faute consiste donc non pas dans cette faiblesse, mais dans le fait de l'avoir masquée, de l'avoir écartée en dépit de l'intention déclarée d'être tel en toute circonstance. En avouant maintenant son incapacité à l'être dans tous les cas, le fossé de l'intention à l'acte est justifié. Il est vu non comme un mensonge criant mais comme une impuissance dont il n'est pas responsable. L'écriture comble ainsi la faille, fait retrouver la quiétude de l'espace personnel.

Mais c'est évidemment trop lisse. Et l'aveu ne fait pas atteindre la vraie clarté, car les eaux troubles n'ont pas été assez remuées et ce n'est que la surface qui transparait. En disant son désir de s'amender, il efface, pense-t-il, toutes les impuretés. La distinction de la bonté et de la vertu se trouve inscrite dans l'écriture : Il est bon, toute sa vie le prouve et la Promenade l'a prouvé, mais il n'est pas vertueux

et c'est par là qu'il doit se corriger. L'aveu est là encore presque l'équivalent de l'acte de vertu. Avouer c'est, par l'écriture, redresser son erreur, faire l'acte héroïque qui vous dispense de faire autre chose.

Mais l'unité close est-elle vraiment retrouvée? Il semble que la 5e Promenade qui décrit la rêverie au bord du lac de Bièvre et le sentiment de l'existence soit le signe d'une fatigue mentale et que Jean-Jacques dépose les armes du raisonnement pour jouir de lui-même, comme il en avait exprimé l'intention au début, sans distance ni recul.

Mais ce n'est qu'une pause. La 6e Promenade va poursuivre l'introspection. Et il s'agira encore d'un examen de conscience, mais fait dans une différente perspective, beaucoup moins orienté vers la recherche de l'éternité, beaucoup moins dominé par le regard d'attente que déterminé par le simple retour à soi, et la recherche de l'identité, de l'intimité de l'être, au-delà des aliénations auxquelles la vie le soumet. L'écriture n'est plus la ligne qui étire le passé, le présent et l'avenir, pour les projeter dans la perspective de l'éternité, c'est une plongée verticale dans les profondeurs du moi, une recherche sincère de la connaissance de soi.

Remarquons à ce sujet que la Promenade est déclenchée (comme la Troisième et la Quatrième d'ailleurs) par hasard, sans réflexion préalable, ce qui renforce l'idée d'authenticité et la croyance que la vérité va se dévoiler au fur et à mesure du déroulement du texte. Celui-ci serait alors instrument de connaissance, fidèle au but que Jean-Jacques lui avait assigné au début des Rêveries. Cela suppose que le jugement sur soi ne précède pas l'écriture, mais en est l'aboutissement, que la démarche est déductive non inductive. Le portrait ne peut être authentique que s'il se fait dans un certain abandon et non à partir d'une idée préconçue.

Mais comme dans les Promenades précédemment examinées, nous remarquons que la poursuite de la vérité personnelle se transforme en recherche de la transparence. D'une façon différente pourtant. Alors que dans les Je et Je Promenades, Jean-Jacques s'efforçait de tendre vers la vertu, de réduire autant que possible (par la rétrospective d'un passé quasi-parfait ou par la promesse de

se corriger dans l'avenir les quelques ombres qui s'y trouvaient) la distance entre l'être et l'idéal, la 6e Promenade mesure cette distance, constate le hiatus entre bonté naturelle et vertu. Vérité et sincérité sont donc à la base de l'écriture et Jean-Jacques ne cherche pas à éviter la confrontation avec lui-même. Il insiste même sur la distance qui le sépare du bien:

Voilà ce qui modifia beaucoup l'opinion que j'eus longtemps de ma propre vertu: car il n'y en a point à suivre ses penchants, et à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien faire. Mais elle consiste à les vaincre qu'on doit le devoir la commande, pour faire ce qu'il nous prescrit, et voilà ce que j'ai au moins faire qu'homme du monde. 1

Mais, et c'est là que l'écriture perd de sa vérité, devient l'instrument utilisé à des fins personnelles: son impuissance à être vertueux devient le point de départ d'une longue explication des raisons de sa faiblesse. D'où le trajet de la Promenade qui, en refaisant l'historique de sa vie, va essayer d'éclaircir voire de justifier, le comportement.

Jean-Jacques, au début, reconnaît chez lui un défaut essentiel, celui de ne pouvoir faire le bien que lorsqu'il s'y sent porté. Mais peu à peu sa responsabilité s'estompe. Il est né 'sensible et bon', or la vie oblige l'être à affronter les problèmes qui se présentent, force à l'action, aux décisions particulières, autant d'obstacles qu'il faut franchir et qui entravent l'élan naturel du cœur. La présence d'autrui incline l'être au bien, mais l'oblige aussi à des actions de bienfaisance répétées qui, parce qu'elles sont forcées, paralysent la générosité spontanée:

1 Ibid., VI, pp 1052-1053.

Mais il fut des temps plus heureux où suivant les mouvements de mon cœur, je pouvais quelquefois rendre un autre cœur content... Ce penchant fut vif, vrai, pur, et rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant, j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînaient à leur suite : alors le plaisir a disparu...!

De plus en plus Jean-Jacques se décharge de sa responsabilité, montre l'obstacle infranchissable que représentent les autres et qui l'empêche de suivre son penchant au bien. Lorsqu'il devient célèbre par ses écrits, la situation empire. Le regard malveillant des hommes et leurs jalousies rétractent le cœur qui, dans un mouvement instinctif, prend du recul, s'éloigne des autres et se ferme:

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très pesantes tant qu'ignoré du public je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits... C'est alors que j'eus lieu de connaître que tous les penchants de la nature ... portés ou suivis dans la société, sans prudence et sans choix, changent de nature et deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étaient utiles dans leur première direction. 2

Le passé est donc l'intervalle impur où s'interpose autrui et qui le sépare de lui-même. Et l'écriture qui raconte son histoire, raconte l'histoire d'un écart, celle d'un être né bon mais incapable, pour des raisons exprimées ci-dessous, de toujours passer de l'intention à l'acte; Entre le moi actuel, tel que la vie l'a façonné, et le moi originel toujours vivant et vibrant, il y a les autres et la zone intermédiaire de l'espace et du temps, avec laquelle l'ornement de l'écriture coïncide. Le trajet de la Promenade dans sa furée et son mouvement successif est le récit d'une dégénérescence, mais cette dégénérescence sous-entend au

1 Ibid., VI, p 1051.

2 Ibid., p 1052.

départ une force vitale qui, peu à peu, et par les circonstances extérieures, s'affaiblit. Le texte renvoie donc autant, si ce n'est plus, à l'énergie première qu'à la nullité finale, s'évertue à dégager, à travers la reconstitution de l'existence, l'essence. La connaissance de soi est donc intimement mêlée à la jouissance de soi. La vérité ne peut être acceptée qu'après être passée par une explication préalable (celle de l'obstacle que les autres constituent) qui l'atténue et persuade le cœur de sa bonté fondamentale. L'amour de soi cherche ainsi à retrouver l'assise et le repos que les attaques des hommes ont fait perdre à l'être, et s'édifie contre leur malveillance et leur haine. Le regard qu'il porte sur lui-même est inconsciemment le revers du regard que les autres portent sur lui. Or son image, celle que projette autrui, est enveloppée de ténèbres. D'où le désir de l'éclaircir, d'où l'écriture qui oppose au portrait nocturne qu'on fait de lui, un portrait non pas totalement transparent mais éclairé de la clarté de l'origine et de sa bonté première.

La 6e Promenade allie l'ombre à la lumière. Ni l'ombre ni la lumière ne sont entières, mais ni l'ombre ni la lumière ne s'excluent l'une par l'autre. Elles se conditionnent réciproquement. L'écriture, en refaisant l'histoire de l'être, en retrouvant l'origine et traversant l'épaisseur de son moi temporel et spatial, rétablit l'équilibre, éclaircit les ténèbres, chasse l'image étriquée qu'on se fait de lui pour une image plus reconfortante, et plus vraie sans doute. Le coup d'œil a changé et a rectifié le portrait.

En est-il satisfait? S'il l'était, il s'arrêterait là

et conclurait. Mais il poursuit et avant de clore la Promenade, émet deux souhaits sur lesquels nous aimerions nous attarder : Le désir d'être invisible aux autres¹ et celui de se manifester de nouveau.² Examinons d'abord le premier :

Il désire l'invisibilité, l'anonymat. C'est que, s'il a éliminé le regard faux des hommes, il n'a pas éliminé (il ne le peut pas) la barrière du temps, l'obstacle des autres, et l'opacité de l'être engagé dans la vie terrestre et sociale. Entre le moi profond et le moi actuel, il y a toute une épaisseur de trouble, de flou (celle de son passé) qui l'inquiète, qu'il voudrait éliminer, mais qu'il ne peut éliminer qu'en supprimant tout l'intervalle qui le sépare de lui-même, c'est à dire son corps, son être apparent qui, pétrifié par le jugement, et les exigences d'autrui, obstruent le flot naturel du cœur. C'est pour cela qu'il souhaite l'invisibilité, car elle lui permettrait d'être bienveillant sans contraintes ni engagement ultérieurs. Etant invisible, il peut être lui-même fidèle à sa bonté première (car c'est le désir de faire le bien qui prédomine), sans que le regard d'autrui puisse le juger ni troubler sa clarté.

L'invisibilité, c'est la transparence, c'est la bonté retrouvée.

1 'Si j'étais resté libre, obscur, isolé, comme j'étais fait pour l'être, je n'aurais fait que du bien... Si j'eusse été invisible et tout-puissant comme Dieu, j'aurais été bienfaisant et bon comme lui',

Ibid, VI, p 1057.

2 'Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis... il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi... de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes',

Ibid, VI, pp 1058, 1059.

Mais qui dit transparence implique toute une épaisseur de lumière. Or ici il n'y a pas d'épaisseur, pas de profondeur. On a fait abstraction de la condition corporelle de l'être pour rejoindre le noyau, l'origine. L'écriture, qui a essayé de minimiser la responsabilité personnelle, n'a pas réussi à établir la clarté parfaite. Il restera toujours entre le moi profond et l'être actuel la vie, le temps, l'espace, qui demandent l'engagement, exigent la séparation d'avec soi et une déviation de la direction première. Le besoin d'invisibilité est la constatation désespérée que fait Jean-Jacques de l'opacité de son passé, et le désir de l'annuler.

Mais l'invisibilité ne résout pas le problème. Elle n'est qu'un rêve qui fait fi des conditions terrestres. Elle est un signe du désir de transparence que la vie ne peut malheureusement pas lui donner et que l'écriture, en en montrant l'impossibilité, ne fait qu'exacerber.

A la fin du texte un changement radical se produit. Le désir d'être invisible fait place au désir d'être visible à nouveau. Le mouvement de bienveillance universelle et désintéressée fait place à un retour à soi, dominateur et vindicatif. C'est que le parcours de l'écriture, qui a essayé de donner de Jean-Jacques un portrait véridique, et son rêve d'invisibilité, n'ayant pas apporté la paix, son attitude bascule dans la direction opposée: Il redevient visible en faisant disparaître les autres et leurs regards qui déforment son image. La répétition obsessionnelle

du mot 'voir'¹ montre la hantise qu'a Jean-Jacques d'être vu autrement qu'il n'est. En rejetant les autres, il se retrouve; mieux, il retrouve sa transparence. Car il ne se contente pas d'éliminer les hommes, il leur fait. 'L'air la lumière du jour', il les enfonce 'en terre comme des aspes'. Nul doute que ce procédé d'enfouissement n'ait son corollaire, l'éclaircissement personnel : Tandis qu'autrui plonge dans les ténèbres, Jean-Jacques, lui, se redresse et brille de tout son éclat.

L'invisibilité ou la manifestation de soi indiquent, comme on le voit, un désir de transparence, un rêve douloureux parce qu'impossible. C'est le sursaut du cœur qui, comme souvent chez Jean-Jacques, veut abolir l'obstacle et tous les intermédiaires, nie la réalité.

Le dernier paragraphe y retombe cependant. Jean-Jacques revient à son portrait, remeure la distance entre l'idéal et la vie:

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir. Tant que j'agis librement je suis bon et je ne fais que du bien; mais sitôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit des hommes, je deviens rebelle plutôt letif, alors je suis nul.

Le mot nul est intéressant à commenter. Il reprend la même

1 'Pour moi qu'ils me voient s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible; ils ne verront jamais à ma place que le Jean-Jacques qu'ils se sont fait... J'aurais donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voient... car ce n'est pas moi qu'ils voient ainsi.'

2 Ibid., VI, p 102.

idée que nous avons notée plus haut de l'alliance de l'ombre et de la lumière, le même désir d'équilibre. Ici l'image d'immobilité, d'inertie, s'efforce de traquer la vérité. Car, à l'activité démente d'autrui, qui, non seulement le peint en noir, mais le peint en monstre, et à l'image lumineuse qu'il trace de sa nature originelle, il faut opposer une image intermédiaire, située entre les extrêmes, ni très bonne ni très mauvaise. C'est la nullité, l'abstention, c'est à dire le contraire des deux forces actives du mal et du bien.

E't-ce à dire que l'ombre et la lumière s'annulent l'une par l'autre, que le portrait de Jean-Jacques soit une utopie? Nous ne le pensons pas. Encore ici l'écriture traduit des allures de vraie authenticité, le désir de faire pencher favorablement la balance de son côté:

Je m'abstiens d'agir : car toute ma faiblesse est pour l'action, toute ma force est négative, et tous mes péchés sont d'omission, rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas. 1

Jean-Jacques n'est pas vertueux, car la vertu implique le dépassement de soi, l'obéissance à des principes supérieurs du bien et du vrai. Or nous savons combien il lui est difficile de vaincre ses penchants et d'agir. Mais il n'est pas non plus méchant, car il se refuse spontanément à la voie du mal. Vertu et méchanceté sont des principes actifs qui dépassent la simple loi de la nature.² La liberté de l'homme n'est pas la voie de

1 Ibid.

2 "Le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'éloignent pas si haut que cela". Ibid, VI, p 1054.

la porte étroite ou de l'effort vertueux, mais elle n'est pas non plus celle de l'abandon aux forces maléfiques. Elle n'est ni dans la pente montante, ni dans la plongée vers le mal. Non, la liberté est dans cette zone étale du coeur qui se livre passivement à son rythme sans écouter la voix difficile de l'effort vertueux ni la voix perverse de la malveillance. Cependant, la faiblesse de Jean-Jacques semble être justifiée par le fait même qu'il se refuse au mal. Car ne pas être méchant, c'est résister, c'est donc dans un sens agir. C'est montrer la bonté fondamentale du coeur, qui, s'il ne peut toujours se dépasser dans la vertu, ne se laisse pas non plus entraîner vers le mal. Si ne pas être vertueux, c'est être faible, ne pas être méchant, c'est être fort. La négation ici se charge de caractères positifs. La liberté de l'homme consiste à 'ne jamais faire ce qu'il ne veut pas' nous assure-t-il. Nous avons donc deux propositions : Je ne suis pas méchant « je suis bon, et je ne suis pas vertueux » je suis faible. Mais la première est beaucoup moins grave, car la faiblesse de Jean-Jacques n'est qu'un défaut de constitution et ne remet pas en question sa nature profonde. Dans les deux cas, sa bonté est démontrée; le fait de ne pas être vertueux est effacé, pardonné par le fait de résister activement au mal. Jean-Jacques finalement sort vainqueur de la porte. La transparence originelle est sauvegardée et l'écriture a été mise, encore une fois, au service du désir.

Nous pourrions procéder de la même façon pour toutes les autres Promenades. Nous arriverions au même résultat : la difficulté, voire l'impossibilité d'obtenir le repos, 'l'intervalle de pleine quiétude' tant désiré. Tout ce qu'on eut voir c'est l'acharnement de l'esprit à le reconstituer. En se donnant le double objectif de la connaissance de soi et de la jouissance, Rousseau s'est ôté la possibilité de jamais réellement se connaître ou de jamais totalement être heureux. Car la recherche de soi est intimement associée à l'amour de soi et l'amour de soi à la non-culpabilité et au désir de transparence. Au début il semble que Jean-Jacques ne distingue pas la jouissance de la connaissance; il n'est en tout cas pas besoin de se connaître pour être heureux. Persuadé de son innocence et que l'analyse qu'il fera de lui-même ne lui apportera que la paix, il n'établit pas de distance entre lui-même et l'écriture. Se connaître et jouir s'effectueront conjointement dans le parcours du texte, dans sa durée, miroir sans recul d'un segment du passé. Nous nous souvenons à ce sujet de la 2e Promenade où Jean-Jacques insiste sur la liberté qui doit présider à la rédaction du texte, la parfaite coïncidence de soi avec soi : '(Il) laisse (sa) tête entièrement libre, et (ses) idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne. (Il) est pleinement (lui) et (à lui) sans diversion, sans obstacle.'¹ Un sentiment de plénitude s'ensuit, l'être est en parfait accord avec lui-même, n'éprouve nul sentiment de vide ou de manque qu'il veuille combler. Jouir et se connaître ne se distinguent pas l'un de l'autre, ils sont confondus, dans l'écriture qui les amalgame intimement. C'est le récit du début de la promenade du 24 octobre: L'espace du texte en coïncidant exactement avec le souvenir, redonne au moi tout son poids d'être. Mais qu'un obstacle se présente (c'est dans la 3e Promenade l'hostilité

¹ Ibid., II, p 1002.

dont il est l'objet, suivie dans les autres d'une culpabilité latente déclenchant l'interrogation inquiète de soi), un intervalle s'installe immédiatement que l'écriture va alors s'efforcer d'éliminer. La prise de conscience d'un vide provoque en effet le travail de l'esprit qui va rechercher avec acharnement et méthode cette fois l'unité qu'il éprouvait alors sans recul et sans effort. La reviviscence du souvenir loin d'être maintenant un plaisir, crée une distance intérieure qu'il faut combler pour retrouver la plénitude. D'où l'apparition de l'analyse introspective et du jugement. Il est tout à coup besoin de se connaître pour retrouver l'amour de soi et l'unité close. Car le désir d'être heureux prime tout. La jouissance et la connaissance se trouvent ici dissociées, mais celle-ci n'est pas nécessaire à celle-là. Le texte, qui rassemblait de façon homogène et sans effort, à partir du présent de l'écriture, le passé et l'avenir (car écrire sans recul c'est s'incorporer au temps, c'est durer), les distingue maintenant pour mieux en faire la synthèse, en prenant un point de vue supérieur cette fois. La perspective a changé. La connaissance de soi, pour apporter le bonheur, doit être liée à l'idée du bien et au sentiment de l'innocence. D'où une perspective spatiale et temporelle différente. Le sentiment de l'innocence exige une confrontation avec autrui, mais, de cette confrontation, Jean-Jacques doit sortir victorieux. Le passé, le présent et l'avenir sont vus dans la perspective du jugement dernier. Le décalage entre le modèle du bien et la vie personnelle est précisément minimisé pour que le sentiment de plénitude soit le plus possible sauvegardé. Il s'ensuit malgré l'effort réel de sincérité et les bouffées spontanées d'amour universel et d'oubli de soi (le souhait d'être invisible dans la 6e Prononade, la distinction entre l'amour-propre et l'amour de soi dans la

Huitième) qui le préservent de la haine, un désir de disculpation, manifeste dans la plus grande partie du texte des Ré. ries. Nous mettons à part le début de la 2e Promenade, la Cinquième, certaines pages de la Septième et la 10e Promenade, où l'écriture fait revivre le simple bonheur éprouvé. Dans le reste du texte c'est l'effort pour retrouver l'harmonie qui transparaît. On récapitule le passé, on décide de se corriger dans l'avenir, on insiste sur l'obstacle des autres qui fait dévier le mouvement originel vers le bien. Bref, on ne vit pas dans la plénitude du présent. La forme même de la Promenade qui accomplit un tour parfait et se termine toujours par une certitude ou une bonne résolution est sujette à caution. La démarche circulaire du texte nous montre bien, nous semble-t-il, que l'unité n'est pas réelle, mais qu'elle est produite par le désir d'aplanir les difficultés et de refermer le cercle parfait de la jouissance de soi. Mais cette jouissance de soi est loin d'être authentique, car elle résulte d'un effort actif d'élimination, de reconstruction, de synthèse, bref, tout le contraire du laisser-aller de l'esprit et de l'abandon passif à ses souvenirs. La Promenade est donc rarement une rêverie, malgré l'intention énoncée au début. Le tableau est trop bien agencé, il forme un tout trop parfait. Le recul du jugement et le ton conclusif, au fond, n'apportent pas la paix. Car l'analyse réflexive, aussi sincère qu'elle veuille être se transforme insidieusement en processus de disculpation.

Nous avons assisté ici au conflit insoluble de la jouissance et de la connaissance, du bonheur et de la morale, et à l'échec personnel de Jean-Jacques dans son désir de vouloir être à la fois homme et Dieu. Il s'est écarté de son intention première qui était de s'exprimer sans recul dans une authenticité absolue.

Il avait compris, ou il avait senti, que l'authenticité est le contraire du parfait, de l'achevé, du synthétique. Qu'elle est dans l'imparfait, le continu, dans la mobilité de l'être qui se découvre et se déroule au fur et à mesure du temps. Le bonheur, ou le repos, est paradoxalement dans ce mouvement qui rend l'être à soi, qui exclut la distance et le jugement et par là même le problème de la clarté personnelle. Le fruit de l'esprit est donc dans une espèce d'occultation du moi analytique, dans l'abandon sans recul au souvenir heureux.

CHAPITRE II : LA DERNIERE SOLUTION

'Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même'¹ dit Jean-Jacques dans la 7e Promenade. Après avoir essayé de combler le vide et de retrouver la plénitude par les forces conscientes du moi, Jean-Jacques nous fait sentir son échec et formule une autre sorte de bonheur, dans la passivité et l'oubli de soi. Le texte est parsemé de ces moments de grâce - mais ce ne sont que des îlots - qui suspendent l'analyse douloureuse de l'être et font revivre les extases du passé. Bien que rares, ils imprègnent l'ouvrage de leur poésie et sont les moments forts du texte, ceux qui correspondent enfin à la définition de la rêverie, telle que Jean-Jacques l'avait établie au début de la 7e Promenade. L'analyse psychologique en faisant le tour de l'être et essayant de reproduire son unité n'a fait au fond que souligner les fêlures et les manques. Le bonheur hélas n'est pas dans une unité qui englobe la totalité de la vie, il est réduit à quelques segments du passé mais qui ont eu un tel impact qu'il a voulu en faire la règle de toute sa vie.

Il y a eu en effet certains moments de l'existence où le sentiment du vide est effacé par un bonheur de plénitude parfaite qui triomphe de tous les obstacles du temps et de l'espace, qui

1 Ibid., VII, p 1065.

triomphe de tous les échecs de l'écriture et de la connaissance de soi. Combien de fois dans le texte ce type de bonheur n'est-il pas évoqué! C'est le bonheur 'suffisant, parfait et plein',¹ du séjour de l'île de Saint Pierre, c'est le plaisir de la botanique 'qui suffit seul pour rendre la vie heureuse et douce',² 'espèce de passion qui remplit le vide de toutes celles (qu'il) n'a plus',³ c'est l'évocation de son séjour aux Charvettes, 'cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle'.⁴

Le sentiment de suffisance est le dénominateur commun de ces différentes formes de bonheur. Il a laissé une impression si intense qu'il domine par sa qualité le texte des Réveries. Tous les efforts du moi conscient pour rechercher l'unité sont bien pauvres à côté de la plénitude dont on est gratifié à certains moments privilégiés. Nous pouvons ainsi noter qu'unité et plénitude ne sont pas forcément solidaires, et c'est sans doute l'erreur de Jean-Jacques d'avoir essayé de les confondre. C'est que tout est lié chez lui et qu'une chose appelle inévitablement son contraire : le sentiment du vide/ la plénitude, la division/ le désir de cohésion. C'est parce qu'il a goûté intensément au sentiment de la plénitude et au bonheur qu'il a voulu les étendre à tous les instants de sa vie, mais c'est aussi parce qu'il avait conscience d'un être profondément divisé que le sentiment de plénitude lui était si précieux. La quête du bonheur avait ainsi valeur compensatrice et oblitérait l'effort de sincérité. L'unité cohérente de la personnalité était nécessaire à Jean-Jacques avide de masquer les failles et de

1 Ibid., V, p 1046.

2 Ibid., VII, p 1062.

3 Ibid., VII, p 1070.

4 Ibid., X, pp 1098-1099.

retrouver ce bonheur plein 'qui ne laisse dans l'âme aucun vide',¹ et dont il a toujours eu la nostalgie. Mais à sa place il n'a malheureusement perçu qu'une dualité irrémédiable. Alors, presque malgré lui, - car jusqu'au bout l'on voit l'effort de cohésion de l'être - il s'abandonne aux seuls souvenirs heureux, moments isolés hélas, mais parfaits, seuls moments où l'on n'a plus conscience des divisions de la personnalité, et où plénitude et unité se confondent.

Car avec l'oubli de soi et l'occultation de la réflexion, le sentiment du vide disparaît. L'être n'a conscience ni de la distance qui le sépare de lui-même, ni de celle qui s'interpose entre lui et Dieu. La notion du temps et de l'espace est désormais oubliée. Mais cette plénitude, loin d'être constituée de la trame de l'être et de l'ensemble de sa vie n'est vue, sur la ligne générale, que comme de petits îlots perdus, éparpillés, preuves d'un bonheur qui a existé, et qu'il aurait voulu étendre à toute sa vie.

C'est dans la 5e Promenade que nous est décrit l'apogée de ce type de bonheur. La rêverie au bord du lac de Bièvre et la jouissance qui en découle sont si parfaites qu'elles couronnent l'œuvre, l'imprègnent de poésie, réduisant au silence les doutes et les angoisses de l'auteur. Notons que sa position, involontaire ou non, au milieu de l'ouvrage contribue aussi à la mettre en relief et à en faire un sommet. Avant de pousser plus avant notre étude, examinons-en les principaux constituants:

1 Ibid., V, p 1046.

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. 1

L'on revient ici au bonheur de l'homme primitif, tel que Jean-Jacques nous l'a dépeint dans le Discours sur l'Origine de l'Inégalité:

Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être. 2

L'homme primitif ne vivait que pour son bien-être et sa conservation et il était libre et heureux parce qu'il n'avait encore établi ni distinction, ni comparaison entre lui et le monde extérieur. De la même façon Jean-Jacques ne vit désormais que pour lui-même. Car séparé des autres, démuné de tout pouvoir d'action concrète l'avenir lui est bouché, et il ne lui reste que le seul plaisir d'exister avec lui-même dans un présent continu où toute autre notion du temps a disparu. C'est donc le chemin à rebours qu'il emprunte maintenant. Il retrouve le bonheur de l'homme primitif, mais en prenant la voie inverse de celle

1 Ibid.

2 Discours sur l'Origine de l'Inégalité, p 144.

que ce dernier avait parcourue en sortant de l'état naturel.

Celui-ci se lançait en effet à la découverte du monde tout en restant à l'intérieur d'un cercle dont Dieu allait au fur et à mesure de son évolution, constituer le centre. C'est à dire qu'il perdait de son unité première pour accéder à une liberté supérieure fondée sur la notion d'ordre et qui avait pour base la voix de la raison et la volonté. L'espace et le temps humains s'organisaient à partir de l'idée centrale d'un Dieu bon et juste, auquel il fallait constamment rester relié. C'est pour cette raison que l'imagination, faculté trompeuse, qui donne une fausse impression de puissance, pour laisser ensuite un sentiment de vide dans le coeur, était si fortement condamnée. L'homme devait se soumettre à l'ordre supérieur qui le règle, mais ces limites auxquelles il est subordonné loin d'être paralysantes, devaient lui faire acquérir après la mort, les attributs divins qui lui étaient refusés sur terre. Le temps et l'espace terrestres ne faisaient au fond que renvoyer à l'idée de l'infini divin. Passé, présent et avenir formaient une ligne continue, dirigée vers l'éternité.

Dans les Réverries Jean-Jacques prenant une position de repli, revient à l'existence inconsciente de l'état primordial et perd toute notion du temps et de l'espace extérieurs, toute idée d'infini et d'éternité.¹ Mais ce retour à soi, loin de

¹ Cf: 'il revient de loin et de haut, et rejoint son point de départ, au seuil du néant dont il avait surgi naguère. La vie et les hommes l'avaient contraint alors de briser son unité initiale pour se différencier progressivement et s'élever, degré par degré, de la sensation à l'idée, à la conscience morale, à la sociabilité, et à tout ce que celle-ci comporte de volonté de conquête extérieures. Mais, plus le "moi" s'enrichissait d'expériences, plus il se dispersait et s'alignait... Il en vint alors à s'engager de plus en plus délibérément dans la voie d'une progression à rebours vers son unité initiale'. Basile Munteanu, Solitude et Contradictions de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Nizet, 1975, p 87.

restreindre ou d'isoler, donne à l'être un sentiment de plénitude et de suffisance inégalé. Car il retrouve son unité initiale, se libère de toutes les aliénations auxquelles la société et la vie active le contraignaient et il retourne à la nature qui avait depuis toujours constitué pour lui le point de repère irremplaçable.

Son séjour à l'île de Saint Pierre est une illumination, et représentera à l'avenir le summum du bonheur.¹ Sans doute parce qu'il le dédommage des souffrances que la vie lui fait subir, mais aussi parce qu'il est l'image de ce bonheur des premiers temps dont il a gardé l'empreinte ineffaçable au fond du cœur. Voici enfin la vérité, une vérité qui ne s'acquiert pas par les puissances actives de l'être, mais qui est résonance intérieure, révélation de l'être originel, profond, indistinctement lié à l'univers. Ce n'est pas une utopie cette fois, ni une récréation du monde, c'est la réalité elle-même ressentie de façon immédiate. C'est un 'état', nous dit-il, 'une assiette solide' qui permet à l'âme de 's'y reposer tout entière et rassembler là tout son être'. Les mots que nous relevons parlent d'eux-mêmes. Plus de dispersion, plus d'aliénation ni même d'élan vers l'extérieur, mais une conscience de soi sans recul ni sans degré. Jean-Jacques descend assez profond en lui-même pour retrouver la source et il en éprouve 'de douces extases' et un 'sentiment précieux de contentement

¹ 'Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'a été suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état'. Réveries, V, p 1042.

et de paix',¹

Le vocabulaire a changé depuis les Lettres à Malesherbes où là aussi le contact avec la nature le plongeait dans l'extase; mais l'extase était 'étourdissante'² et l'esprit s'y livrait sans retenue. De l'exaltation à la paix, telle est l'évolution de Jean-Jacques à partir des Lettres à Malesherbes jusqu'aux Rêveries.

Nous aimerions nous arrêter un instant sur ce passage de la lettre du 26 janvier 1762, à Malesherbes, et le comparer au bonheur exprimé dans la 5e Promenade, pour en marquer les différences et montrer le chemin parcouru depuis par notre auteur. Notre étude inclura la 7e et la 9e Promenades. Car elles présentent une vision du bonheur dans la nature, différente de celle exprimée dans la Cinquième, vision intermédiaire entre l'exaltation étourdissante des Lettres à Malesherbes et la paix tranquille du séjour à l'île de Saint Pierre.

La lettre du 26 janvier 1762, à Malesherbes, retrace les joies de son séjour à l'Hermitage, et de ses rêveries solitaires dans les bois de Montmorency:

De quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul?
De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est,
de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau
le monde sensible et d'imaginable le monde
intellectuel. 3

C'est le monde du désir qui s'exprime ici. Jean-Jacques

- 1 Ibid., V, p 1047.
- 2 Lettres à Malesherbes, p 1141.
- 3 Lettres à Malesherbes, pp 1138-1139.

alors plus jeune est porté par un élan qui l'entraîne à vouloir dépasser le réel et rejoindre le monde supra-terrestre que son imagination lui fait entrevoir. C'est l'univers aussi des personnages de la Nouvelle Héloïse pour lesquels 'il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas'. Mais cet élan vers le possible fait passer l'être par des sentiments alternatifs de plénitude et de vide : Il se livrait 'sans distraction aux sentiments exquis dont (son) âme était pleine' mais en même temps trouvait en lui 'un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir'.¹ Un gouffre se creuse entre ses aspirations et la réalité insatisfaisante, mais ce gouffre devient le point de départ d'un mouvement ascendant vers l'Etre Suprême qui domine tout et vers lequel il tend.²

On est loin de la morale de l'Emile, de cette sagesse qui consiste à s'enraciner dans le présent sans se perdre dans le désir, à garder toujours le sens des limites humaines, et du temps et de l'espace et de l'ordre divin auquel il est raisonnable de se soumettre. Ici Jean-Jacques fait l'expérience de la totalité, expérience unifiante certes, car il a conscience de faire qu'un avec le 'système universel des choses', et il assure l'existence d'un être unique, 'qui embrasse tout'. Mais cet être, nous citons, est 'incompréhensible' et il ajoute plus loin : 'Mon coeur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers'.³ Le sentiment de totalité ou d'universalité n'est donc pas parfaitement unifiant puisqu'il donne naissance au rêve de dépassement et au sentiment de l'infini.

1 Ibid, p. 1140.

2 'Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout'. (Ibid, p. 1141)

3 Ibid.

Dans la même phrase Jean-Jacques exprime le repos et le tourment dont il est l'objet : 'J'aimais à me perdre en imagination dans l'espace' et 'j'aurais voulu m'élancer dans l'infini'.¹ Le mot 'confusion' employé plus haut dans la phrase : 'Je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées', dénote la même ambiguïté, l'incertitude que la synthèse entre le moi et le cosmos soit parfaitement réalisée. La sensation d'homogénéité entre son être et l'univers est ébranlée devant la perspective de l'incommensurable. Le mouvement ascensionnel qui l'a conduit de lui-même à la nature, à l'espace, à sa fusion dans l'univers ne s'arrête pas là, et l'entraîne vers la vision de l'infini. La plénitude est donc suivie d'une impression de manque. Mais ce sentiment est lui-même en quelque sorte plénitude, en tout cas volupté douloureuse. (C'est une 'sorte de volupté'² nous dit-il), car, en redonnant son essor au désir, il recharge l'être d'enthousiasme et le relance vers ce qui le dépasse. Le plaisir est là dans cet écart; c'est l'élément d'inconnu, de mystère qui remplit de joie, le pressentiment de la vérité, non sa possession. Jean-Jacques nous le précise nettement : 'Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue'.³ L'image du Grand Etre est le point final où l'a entraîné son élan, mais il n'y a ni identification ni fusion, simplement contemplation émerveillée de ce qui est au-delà de tout. La joie suprême dépasse donc la réalité et consiste comme dans la Nouvelle Héloïse, non dans la possession mais dans l'élan du désir. La différence est qu'ici le monde de l'imaginaire, loin d'être chimère ou néant rejoint sans doute la vérité. Il n'en est pas moins vrai que c'est parce que l'objet est hors d'atteinte que la joie est si exaltante.

1 Ibid.

2 Ibid.

3 Ibid.

Les Réveries vont conserver quelques vestiges de ce type de bonheur. Il nous est décrit dans la 7e Promenade:

Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie, et durant ces égarements mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance. 1

Et plus loin il ajoute que l'homme sensible 'se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit et ne sent rien que dans le tout.' 2

Nous avons ici le même procédé que dans les Lettres à Malaherbes, voire, la correspondance entre l'âme et la nature. La beauté que celle-ci témoigne rencontre le désir du cœur, le désir du cœur se prolonge dans la contemplation de sa magnificence. Le mouvement d'expansion se poursuit alors, il s'élance vers 'l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié'. La conscience de soi disparaît devant le sentiment d'une unité globale et cosmique qui lui fait perdre en profondeur et en acuité ce qu'elle gagne en puissance et en liberté. Personnage aérien, (nous avons vu le même phénomène dans le livre 2 des Confessions) il 'erre', il 'plane', il s'infuse dans le cosmos, il devient l'espace et le temps, Mais en gardant une conscience assez vague, comme l'indique le vocable 'il se perd'. C'est l'idée du tout qui domine. Il n'a conscience ni du fini de sa condition, ni de l'infini qui le dépasse (à la

1 Réveries, VII, p 1062.

2 Ibid. VII, pp 1062-1063.

différence de ce que nous avons remarqué plus haut dans les Lettres à Malesherbes), il est le tout, il a rempli de son être tout l'espace imaginable. Entre lui et l'univers, il n'y a désormais plus de distinction. On remarque d'ailleurs que cette expérience est moins spontanée et gratuite qu'il le paraît et qu'elle doit beaucoup au désir, au recours à une unité qui fasse oublier les divisions du moi:

Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circoncrive son imagination pour qu'il puisse observer par parties cet univers qu'il s'efforçait d'embrasser.¹

Les derniers mots indiquent la tension de l'être, désireux de conserver l'image du tout, afin que se poursuivent le mouvement d'expansion et le sentiment de plénitude qui en résulte.

Mais ces extases, nous dit Jean-Jacques, ne se poursuivent plus désormais, car il n'a plus la joie ni la liberté d'esprit qui, dans sa jeunesse, le projetaient spontanément dans la nature. Le mouvement de retrait date, dit-il, du moment où 'jeté dans la carrière littéraire par des impulsions étrangères (il sentit) la fatigue de l'esprit et l'importunité d'une célébrité malheureuse.'² L'essor de la rêverie est donc incompatible avec le travail de l'esprit et toute distance que l'on prend par rapport à soi. La rêverie ne se déploie que lorsque l'être est libéré de l'esclavage du temps et de l'espace. Jean-Jacques n'est heureux que dans une oisiveté parfaite qui lui permet de suivre ses penchants sans que rien ne les entrave : ni l'effort intellectuel qui éloigne

¹ Ibid., VII, p 1063.

² Ibid., VII, p 1062.

de soi, ni le regard que les autres portent sur lui qui l'oblige à une conduite irréprochable, le sépare de son être véritable, et provoque dans un cercle vicieux le regard qu'il devra jeter sur lui-même pour se disculper. Mais cette oisiveté n'est pas toujours possible et l'aliénation dont il est l'objet est vécue si intensément qu'elle oblitère les pouvoirs bienfaisants de l'imagination et à l'inverse développe les phantasmes angoissants qui resserrent le cœur par degrés (l'accablent) enfin de leur poids'.¹ Alors, voulant éviter à tout prix cette contraction de l'âme et incapable de retrouver spontanément l'épanouissement de l'extase, il s'efforce par un effort volontaire et conscient de retrouver l'unité. Une unité qui, à défaut d'être étourdissante et exaltante n'en donne pas moins à l'être stabilité, repos et douceur de vivre. Ce sont déjà les prémices du bonheur de l'île de Saint Pierre. L'esprit fait taire l'imagination inquiétante et accapare l'attention des sens chargés d'interposer une barrière entre le moi réflexif et le moi passif avide du bien-être originel.

C'est un mouvement à rebours qui va maintenant se produire. On ne s'élève plus au-dessus de la terre, on ne dépasse plus sa condition humaine, on retourne aux profondeurs du moi. Il y a alors tout un espace à parcourir du moi conscient, agissant, temporel, au moi sensitif, intemporel, homogène des origines. Ce moi intime est tellement éloigné, tellement enfoui dans les profondeurs du passé, masqué par la vie qui disperse, qu'il ne peut se retrouver d'emblée. Notons d'ailleurs que la 7e Promenade tout en s'approchant de ce bonheur ne l'atteint pas. C'est la 5e Promenade qui va jusqu'au bout de l'expérience et nous livre

1 Ibid.

le secret final, La Septième, elle, nous montre les différentes étapes par lesquelles passe le moi pour retrouver l'épanouissement du coeur,

Il s'agit d'abord de s'éloigner des motifs de souffrance et des souvenirs qui tourmentent, non tant pour son bien-être personnel que pour continuer à aimer:

Forcé de m'abstenir de penser, de peur de penser à mes malheurs malgré moi : forcé de contenir les restes d'une imagination riante mais languissante, que tant d'angoisses pourraient effaroucher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominies et d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrisse enfin contre eux, je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon âme expansive cherche malgré que j'en aie à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres...¹

Ce sera le rôle des sens qui 'fixant (son) attention sur les objets'², le forcent à observer le détail de chaque plante. Il se sépare ainsi de lui-même, de son passé, du moi réflexif source d'inquiétude. Et au monde de la pensée il substitue le monde sensible, l'écran visuel, tangible et concret de la nature qui fera oublier le moi conscient.

Quel chemin l'on a parcouru depuis les grandes envolées de l'imagination! L'esprit se rappelant subconsciemment leur caractère unimérique, d'instinct les écarte, écarte le désir et ne fait confiance qu'à ses sens qui le replongent dans la jouissance de l'existence immédiate, dans un bonheur semblable à celui des premiers temps. Mais à la différence de l'homme primitif, qui

¹ Ibid., VII, p 1056.

était inconscient du bonheur, Jean-Jacques s'y baigne avec une volupté d'autant plus intense qu'il a eu l'expérience de la souffrance, l'expérience de faux espoirs et de l'échec de ses différentes tentatives pour être heureux. C'est le souvenir de ses malheurs qui va provoquer instinctivement l'abandon de l'être aux impressions extérieures et son pouvoir d'accueil au monde, mais c'est lui aussi qui va empêcher l'élan d'aller trop loin. Le désir est encore présent, mais il est maintenant désir us réconfort, de soutien. On a peur de se jeter à la conquête du monde, on se laisse bercer par lui, on attend qu'il s'impose à soi :

Mon âme morte à tous les grands mouvements ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles: 1

Plus ou moins consciemment Jean-Jacques se circonscrit : les objets 'm'environnaient',² dit-il. 'Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons... Il me semble que sous les ombrages d'une forêt je suis oublié, libre et paisible.'³ Entre lui et son être social, entre lui et les autres, il faut toute l'épaisseur des objets qui vont empêcher la réflexion de s'installer. C'est au départ un exercice d'exorcisme qui peu à peu comble le vide intérieur et apporte la plénitude. Le rôle des sens est, comme nous l'avons déjà mentionné, primordial. La vue d'abord qui, se fixant sur les objets, neutralise les phantasmes de l'imagination. Et il s'agit ici non pas d'une observation globale, mais détaillée, obnubilant l'esprit et l'empêchant de s'évader vers d'autres considérations, qui risqueraient de menacer un équilibre précaire. Jean-Jacques y revient plusieurs fois dans le texte : l'observation de détail

1 Ibid., VII, p 1068.

2 Ibid., VII, p 1062.

3 Ibid., VII, p 1070.

est chargée de calmer le cœur, Mais elle est accompagnée en même temps d'un sentiment d'étonnement, d'émerveillement devant l'organisation parfaite qu'il voit régner dans la nature, et qui le renvoie à l'idée du créateur et à la nécessité d'un tout dont il fait partie. Il n'en a pas une conscience distincte et précise et aucune réflexion psychologique ne vient perturber la perfection de l'expérience :

Mes idées ne sont presque plus que des sensations
et la sphère de mon entendement ne passe pas les
objets dont je suis immédiatement entouré¹

La mobilisation de l'attention entretient chez lui une admiration continue, qui lui procure, à défaut du sentiment conscient et raisonné de l'unité, celui confus mais sans fissures de la plénitude. Non seulement il oublie ses sujets d'inquiétude, mais il retrouve le plaisir d'être, un plaisir plus profond, plus substantiel que l'extase ascensionnelle, car c'est vers le centre de son être qu'il descend. La contemplation d'abord dualiste de la nature s'est transformée en une espèce d'osmose où le monde et lui se confondent. L'espace intermédiaire qui le séparait de la nature est maintenant un espace plein. L'effort pour 'embrasser' l'univers dont nous avons parlé, ainsi que l'idée du tout disparaît. Il en fait maintenant partie intégrante sans peine, sans distance, sans perception précise. L'exaltation qui est fruit du désir, et volupté mêlée de souffrance est remplacée par un sentiment de bien-être. Des images de douceur de vivre remplacent celles d'apothéose:

1 Ibid, VII, p 1066.

Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce. 1

L'idée de la fuite du temps a disparu, c'est vers le passé, vers les régions ancestrales du moi que l'on descend:

C'est la chaîne des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble et rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage. Les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout et le repos qu'on trouve au milieu de tout cela sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages, et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles au milieu de gens simples et bons tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle et mon jeune âge et mes innocents plaisirs, elle m'en fait jouir derechef, et me rend heureux bien souvent encore au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel. 2

A cette descente en profondeur correspond un autre mouvement dynamique qui ravive l'être et lui redonne, en même temps que le sentiment d'appartenance à l'univers, le sentiment de l'être transcendant dont la nature manifeste la présence. Et ceci encore grâce aux sens. Nous avons insisté sur le sens visuel mais Jean-Jacques met en jeu tous les sens, l'odorat, le toucher, l'ouïe. C'est le 'cours des eaux', et le 'chant des oiseaux',³ ce sont 'les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes (qui) semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention'.⁴ Ce sont les objets, la réalité elle-même qui imposent leur présence. La nature secrète d'elle-même la beauté. Alors il suffit simplement d'y être réceptif, et d'en

1 Ibid, VII, p 1069.

2 Ibid, VII, p 1073.

3 Ibid, VII, p 1062.

4 Ibid, VII, p 1063.

capter les signes :

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont
la parure et le vêtement de la terre... Vivifiée
par la nature et revêtue de sa robe de noces...
la terre offre à l'homme ... un spectacle plein
de vie, d'intérêt et de charme. 1

Il y a ici surabondance de beauté, don gratuit de la nature, indice de la présence bienfaisante du créateur, qui entraîne immédiatement l'ouverture du cœur. Les manifestations sont si concrètes, si évidentes qu'elles ne peuvent que provoquer une admiration continuelle sans que l'imagination, cette fois, ait besoin de prendre le relais et d'entretenir l'exaltation. Aucune pensée adjacente, aucun désir ne se forme ici, le vide est parfaitement comblé:

Plus la solitude où je vis alors est profonde,
plus il faut que quelque objet en remplisse le
vide, et ceux que mon imagination me refuse ou
que ma mémoire repousse sont suppléés par les
productions spontanées que la terre, non forcée
par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. 2

Dans cette lutte contre le vide nous notons un dernier élément : l'errance dans la nature. Nous avons déjà vu le rôle de la marche pour calmer le cœur, on retrouve ici la même chose: le mouvement dans l'espace (même le simple mouvement des yeux) comble tous les interstices. C'est un mouvement sans but, sans effort particulier, mouvement fluide comme l'eau:

'J'errais nonchalamment...' 'Mon imagination ...
laissait mes sens se livrer aux impressions légères
mais douces des objets environnants. Mes yeux
se promenaient sans cesse de l'un à l'autre'. 3

1 Ibid, VII, p 1062.

2 Ibid, VII, p 1070.

3 Ibid, VII, p 1063.

Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre. 1

Restant à la surface des choses (car les impressions sont 'légères' et 'douces') il se laisse porter, flotter par les objets environnants qui le soutiennent, et qui jouent le rôle d'une protection quasi-maternelle. Souple et léger, il se meut dans cet espace fluide dont il épouse les contours. Le repli sur les choses qui l'entourent arrive donc à lui faire goûter de nouveau au bonheur, à réchauffer l'âme et garder le feu intérieur. Le mouvement spontané d'amour de la vie et d'élan dans l'espace, fait place à un mouvement délicat de suspension, comme s'il avait peur de remuer le flot de l'angoisse et du souvenir. L'âme se trouve dans une espèce de conditionnement, de situation magique (la terre 'revêtue de sa robe de noces, les odeurs suaves, les vives couleurs, etc...') où toute pensée divagante et tortueuse est enrayée par la puissance des sens. Le flottement dans l'espace est aussi une façon de ne rien déranger à la beauté de la nature, mais de la saisir et de capter l'essence des choses sans avoir à faire l'effort de les pénétrer.

Jean-Jacques se repaît du monde sensible, il ne veut aller ni au-delà, ni en deçà, il se contente de rester au niveau extérieur, au niveau apparent de la réalité. C'est ainsi que le repos est acquis. Par un refus de l'approfondissement. Pas d'introspection : les sens forment une barrière entre le moi psychologique et le monde. Aucune analyse de la réalité objective, laquelle s'impose directement au sujet. Car celle-ci en effet a un pouvoir de communication, d'animation. Nous reprenons la citation ci-dessus et soulignons ce qui confirme notre propos :

1 Ibid., VII, p 1069.

Les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention.¹

A l'inertie du moi correspond une espèce de dynamisme de la nature. Lui 'erre nonchalamment', se livre à ses impressions. C'est une 'récréation des yeux qu' repose, amuse, distrain l'esprit et suspend le sentiment des peines',² La nature, elle, est en fête : 'Revêtue de sa robe de noces, elle brille 'comme les étoiles dans le ciel',³ 'Elle chante 'du chant des oiseaux' et du 'cours des eaux',⁴ elle transpire la joie et la vie de tous les 'riants objets'⁵ dont elle abonde. Le mouvement ne part plus de l'être qui auparavant pourtant s'élevait dans les cieux mais de la nature qui manifeste par des signes concrets sa beauté, sa bonté, son amour maternel.

Est-ce à dire que seule la nature soit active, et que le moi se contente d'enregistrer les signes qu'elle envoie? Evidemment non. Si le moi est si réceptif c'est qu'il y a à l'origine un désir de 'voir beau'. En outre le mouvement ne s'arrête pas aux sens ni aux sensations éprouvées, il se poursuit dans un autre domaine, celui de 'émotions et des sentiments.

La beauté dont témoigne en effet la nature touche le coeur qui répond à ce stimulus. La perception de la lumière, de la fraîcheur, des odeurs suaves et du gazouillement des oiseaux va donc plus loin que la simple impression des sens. Tout l'être s'émeut sous le choc de cette énergie. Une correspondance s'établit entre le spectacle contemplé et le besoin du coeur

1 Ibid, VII, p 1063.

2 Ibid,

3 Ibid, VII, p 1069.

4 Cf. supra, p 248.

5 Ibid, VII, p 1068.

toujours avide d'émerveillement et d'amour et qui voit que ce spectacle, signe d'harmonie et de vérité, sous-entend implicitement la présence bienveillante d'un créateur. Au mouvement de la nature correspond donc le mouvement de réponse de l'être qui exulte de gratitude, et 'd'admiration reconnaissante pour la main qui (le) fait jouir de tout cela'.¹

Le sentiment de plénitude s'accompagne donc ici d'un élan de joie qui le ranime. Or l'on sait combien l'ardeur du cœur est importante pour Jean-Jacques. La descente dans le passé, vers le moi originel, pleine de douceur et de paix dont il nous parle à la fin de la Promenade est remplacée ici par un mouvement plus dynamique qui lui fait, non pressentir - car il s'introduirait entre l'être et le monde une distance perturbatrice -, mais ressentir presque physiquement la Vérité. A l'énergie extérieure répond l'énergie intérieure qui le renvoie à l'énergie première, à la source divine. Les sens ici et la réalité extérieure vont plus loin que la simple apparence, et menant à la transparence et à la connaissance. Ce qui le comble de joie.

Mais l'idée d'un dépassement possible n'est pas envisagée. Toute idée de fuite au-delà est conjurée. Les sens et la nature maintiennent l'être dans un nid clos, un espace plein, dans lequel l'être harmonieusement, et par le pouvoir des sensations, se fond. Cela crée une impression intense, inépuisable de luxuriance et de vie qui épanouit l'être et l'empêche de ressentir le fractionnement du temps et de l'espace.

Aux images d'abondance s'opposent celles de nudité et de

¹ Ibid., VII, p 1049.

sécheresse qui mettent en relief les premières:

Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne
nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres,
du limon et des sables' 1

Rien ici n'est susceptible de toucher ou d'émouvoir, rien
n'accroche le regard. Pour un être qui aime à se circonscrire,
l'espace vide et plat assombrit le cœur. Jean-Jacques lui, aime
le relief, (on connaît son aversion pour les paysages de plaine),
qui procure un sentiment naturel de protection, un barrage contre
le monde social. Il aime non seulement les paysages accidentés
mais les paysages où se disputent les contrastes d'ombre et de
lumière. Car l'ombre fait ressortir la lumière, et donne à la
nature une intensité supplémentaire et à l'être un surplus de
joie. Et elle signifie aussi fraîcheur et abondance. Car loin
d'être seulement esthétique, le plaisir de Jean-Jacques est plaisir
physique de bien-être maternel. La nature 'magasin d'aliments'² est
la mère nourricière qui fournit à ses enfants ce dont ils ont
besoin. L'espace rousseauiste privilégié, on le voit, un espace
protégé, semblable à celui des premiers temps, reflète le moi
désireux lui aussi de retrouver l'homogénéité d'avant la naissance,
l'état paradisiaque antérieur à l'histoire et à la plongée dans
le temps. Végétation, lumière, air, eau, les quatre éléments
de la nature, touchant les sens, contribuent à donner à l'être
une quiétude bienfaisante. Au contraire dans un paysage aride où
l'ardeur du soleil et l'absence d'ombrages n'engendrent que 'des
pierres, du limon et des sables', l'âme est incapable de trouver
son aliment, elle dépérit : 'Rien n'est si triste', nous dit-il.

1 Ibid, VII, p 1062.

2 Ibid, VII, p 1064.

Le mot 'triste' est intéressant à relever car il indique non pas la plongée dans le vide et dans l'angoisse, non pas le vertige intérieur, mais la simple déperdition de la chaleur vitale, due à l'absence des éléments nécessaires pour conserver le feu de l'âme.

Mais ce paysage, aussi ingrat qu'il soit, est naturel. Son action sur l'homme ne va pas plus loin que d'éteindre l'ardeur du cœur. Il est simplement la face négative du beau, non la face positive ou active du mal. Or, dans la même Promenade, à l'élan devant la beauté de la nature, ou à l'abattement du cœur devant son aridité, il existe un autre mouvement diamétralement opposé, une descente vertigineuse dans le vide. Ce ne sera plus ici la contemplation éblouie de la nature, mais l'observation désolée de son altération due à l'image utilitaire qu'en font les hommes.

L'antichèse nature/dénaturation va devenir ainsi le point de départ de toute une dialectique entre le bien et le mal. Inutile d'insister sur la subjectivité de notre auteur. L'opposition se transforme en une attaque contre autrui, et en un procédé de justification personnelle.

Mais ce qui est intéressant à remarquer, et ce sur quoi nous allons nous arrêter, c'est le retour à l'imagination, et à son pouvoir fantasmagorique. Lorsqu'il n'y a plus le garde-fou des sens qui arrête le flux intérieur, Jean-Jacques se laisse emporter par ses obsessions, et ses angoisses personnelles. C'est ici la question sur l'utilisation des plantes pour en faire des drogues

et des remèdes qui relance l'interrogation sur soi et la comparaison avec les autres.

Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes. ¹

Le point de départ est, il est vrai, la *dégradation* de la nature. Et ce thème implique en soi opposition, différence, mesure de l'écart qui sépare la nature de ce qu'on en a fait. Mais l'écart, sous la plume de Jean-Jacques, va s'agrandir fantastiquement. Le glissement dans la même Promenade de la nature à la dénaturation, de la beauté à la laideur, est le glissement du rêve au cauchemar, glissement significatif des phantasmes qui habitent notre auteur et de sa souffrance d'être exclu de la société des hommes. Il va à la dérive. La comparaison entre l'étude de la botanique, - c'est à dire de la nature intacte - et celle des règnes animal et minéral - c'est à dire d'une nature manipulée et falsifiée - devient vite une opposition où les contraires s'intensifient et se distancent de plus en plus. C'est ce que nous indique le tableau suivant. Nous partons des images sensibles et montrons la déformation qu'elles subissent, aussi bien du côté favorable que du côté défavorable, sous l'effet de l'imagination.

¹ Ibid, VII, p 1065.

Images du règne végétalImages des règnes minéral et animal

Telles qu'elles sont enregistrées par les sens

Morphologie des éléments

I Sens visuel

Prédilection pour le
jaillissement des formes,
pour leur affleurement
au-dessus de la surface,
verticalité dans l'espace.

Enfoncement,
Absorption dans les profondeurs
de la terre

'Arbres', 'arbrisseaux',
'Parure', 'vêtement de la
terre', 'Robe de noces' (p
1062), 'Bois', 'Montagnes'
(p 1063).

'Carrières', 'gouffres',
'entrailles de la terre' (p 1067)
'centre de la terre'.

'Les plantes semblent avoir
été semées avec profusion
sur la terre'. (p 1069)
'Elles naissent sous nos
pieds' (p 1069).

'Leurs entrailles palpitantes'
(p 1068).

Couleurs

Clarté, luminosité, —————→
brillance, diffusion

Obscurité. Noixeur. Absorption
de la lumière.

'Vives couleurs' (p 1063)
'Prairie émaillée' (p 1064)
'Fleurs dont elle brille'
(p 1064)
'Eclat des fleurs' (p 1064)

Les idées médicinales 'flétrissent'
l'émail des prés' (p 1064)
'Carrières', 'gouffres', 'forges',
'fourneaux', 'appareil d'enclumes',
(p 1067)

'Lumière du jour' (p 1067)	'Noirs forgerons' (p 1067)
'ciel azuré' (p 1067)	'charbon', 'creusets', 'cornues', 'fumée' (p 1067)
<hr/>	
II Sens olfactif	
Douceur, fraîcheur du parfum	Odeur de décomposition organique
<hr/>	
'Odeurs suaves' (p 1063)	'Infectes vapeurs des mines' (p 1067)
'ombrages frais' (p 1068)	'Cadavres puants' (p 1068)
	'Vapeurs pestilentielles' (p 1068)
<hr/>	
III Sens auditif	
Légèreté et gaieté	Bruit et violence
	Brutalité
<hr/>	
'Cours des eaux' (p 1062)	'Appareil d'enclumes et de
les 'ruisseaux' (p 1068)	marteaux' (p 1067)
'chant des oiseaux'	'Forges', 'fourneaux'
(p 1062)	(p 1067)
<hr/>	
IV Sens tactile	
Fraîcheur et bien-être	Chaleur - Etouffement - Souffrances
<hr/>	
'Impressions légères	Les idées médicales 'dessèchent
mais douces' (p 1063)	la fraîcheur des bocages'
'ruisseau', 'ombrages frais'	(p 1064)
'bocquets', 'verdure' (p	'Fumée', 'feu', 'vapeurs
1068)	étouffantes' (p 1067)

		, Pierre, goutte, mal caduc (p 1065)
Légèreté aérienne, vaporeuse	→	Laidur, Humidité, Viscosités organiques
'ciel azuré' (p 1067)		'Baveuses et livides chairs', 'sang', 'Intestins dégoûtants' (p 1068)
V Sens gustatif		
Saveur. Salubrité	→	Acreté - Nocivité
'J'ai souvent pensé en regardant les prés, les champs, les vergers, les bois ... que le règne végétal était un magasin d'aliments donnés par la nature' (p 1064)		'Drogues' - 'remèdes' (pp 1064, 1065) 'Le plaisir que je prends à parcourir les bocages serait empoisonné par le sentiment des infirmités humaines' (p 1065)

La description que Jean-Jacques nous fait du botaniste qu'il est d'une part et de l'anatomiste et du minéralogiste d'autre part est calquée sur les images précédentes:

Jean-Jacques ou le botaniste

Amour du beau }
 Amour du clair } Sensibilité
 } Bonté
 Amour de l'apparent)

'La terre offre à l'homme ...
 un spectacle plein de vie
 d'intérêt et de charme... Plus
 un contemplateur a l'âme
 sensible, plus il se livre aux
 extases qu'excite en lui cet
 accord' (p 1062)

Parcours dans }
 } Assimilation
 l'espace ouvert } avec la nature
 Abandon aux sens)

'Il se perd ... dans ...
 l'immensité de ce beau système
 avec lequel il se sent
 identifié' (p 1063)
 Il laisse ses sens 'se livrer
 aux impressions légères mais
 douces des objets
 environnants' (p 1063)

Les autres ou l'anatomiste

le minéralogiste

Recherche de la laideur)
 Recherche de la noirceur) Méchan-
) ceté et
 Recherche du caché) pervers-
) sion

'Il fuit le soleil et le
 jour qu'il n'est plus digne
 de voir; il s'enterre tout
 vivant et fait bien ne méritant
 plus de vivre à la lumière
 du jour' (p 1067)

Plongée dans les }
 } Eloignement
 profondeurs }
 organiques } Oségénération

'Il fouille les entrailles
 de la terre' (p 1067)
 'Fouiller à loisir dans
 leurs entrailles palpitantes'
 (p 1068)

Mouvement d'Expansion

'Imagination riante' →
 'Tempérament vif'
 'mon âme expansive cherche
 ... à étendre ses sentiments'
 (p 1066)

Mouvement de fuite

'Le règne minéral n'a rien en
 soi d'aimable... ses richesses
 enfermées dans le sein de
 la terre' (p 1066)
 'Il fuit le soleil et le jour'
 (p 1067)

Légereté - Fusion avec les
éléments naturels

'Comment observer... les oiseaux
 dans les airs, les poissons dans
 les eaux, les quadrupèdes plus
 légers que le vent' (p 1067)

Pesanteur - Mouvement de
répulsion

'J'aurais donc pour ressource
 des escargots, des vers...'
 (p 1068)

Douceur - Quiétude

'Il y a dans cette oiseuse
 occupation un charme qu'on ne
 sent que dans le plein calme
 des passions mais qui suffit
 seul alors pour rendre la vie
 heureuse et douce' (p 1069)

Violence - Brutalité

'Il faudra donc ... les déchirer,
 les désosser, fouiller à loisir...'
 (p 1067)

Indépendance

'Il se promène, il erre
 librement' (p 1069)

Contrainte - Effort

'Il faut faire des expériences
 pénibles... De tout ce triste,
 et fatigant travail' (p 1067)

Immédiateté - Gratuité

'La botanique est l'étude d'un oisif et paresseux solitaire : une pointe et une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer'
(p 1099)

Médiateté

'Il faut des connaissances préliminaires, des instruments, des machines, de bien longues échelles'
(p 1069)

Plaisir d'être

'Vie heureuse et douce'
(p 1069)

Plaisir de paraître

'On ne veut plus savoir mais montrer qu'on sait, et dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer'
(p 1069)

Spiritualité

'Je n'ai trouvé de vrai charme aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout à fait de vue l'intérêt de mon corps'
'...Délices que donne une contemplation pure et désintéressée, et mon âme ne saurait s'exalter et planer sur la nature' (p 1065)

Matérialité

'Les tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel... n'ont jamais été les miennes'
(p 1065)

On voit clairement le travail de l'imagination et l'interaction des deux mondes objectif et subjectif. La réalité objective frappe les sens, les impressions des sens touchent la sensibilité, redonnant à l'être toute sa puissance vitale. Un échange se produit qui va de la nature à l'homme. Si celle-là manifeste sa beauté par des signes concrets - les fleurs, les couleurs, les parfums, ... etc... - celui-ci les enregistre, mais il ne s'arrête pas là, il continue sur sa lancée. Le mouvement de réceptivité est suivi d'une exaltation du cœur ému de voir que quelque chose répond enfin à ses désirs. La fusion du monde objectif et du sujet réalisée par les sens fait place maintenant à une prédominance du monde subjectif qui est au niveau de l'être, la réponse similaire aux signes que les couleurs, les formes, les odeurs ont émis au niveau de la nature, un tressaillement de joie, un mouvement de reconnaissance du cœur devant le sentiment d'appartenance à une création animée et pensante.¹ Réciprocité, accord parfaits. Les objets sont 'riants' nous dit Jean-Jacques. A l'effusion de la nature correspond donc la vibration du cœur. Seulement la reviviscence du feu intérieur provoque en même temps qu'un plaisir vif, un retour sur soi, le sentiment de son bon naturel et de la différence qui le sépare des autres:

1 'Plus d'un indice m'engage à croire que lorsque Rousseau "ne prend pas la peine de penser", lorsqu'il cède spontanément à sa pente sans trop s'interroger lui-même, il se sent vivre dans un monde vivant. Entre l'homme, que sa conscience rattache à Dieu, et tout ce qui est insensible et mort, il y aurait un troisième terme, qui serait la Vie, dont la Nature-mère, véritable médiatrice, serait la source infinie'. Marcel Raymond, 'La Réverie selon Rousseau et son conditionnement historique', Jean-Jacques Rousseau et son œuvre. Problèmes et recherches, Paris, Klincksieck, Actes et Colloques, 1964.

Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces, et si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle, et dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées, ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens. ¹

A partir de là c'est la subjectivité du sujet qui va prédominer et comme le moi vient d'être revigoré par la vision de la nature, cette même ardeur qui lui avait redonné chaleur vitale, amour de soi et de toute la création, va servir désormais à des fins personnelles pour accabler les autres. La constatation de sa sensibilité naturelle le mène à la constatation inverse : l'insensibilité d'autrui, qui sera illustrée par le visage erroné que l'on donne à la nature. C'est celle-ci qui devient ainsi le point de démarcation entre Jean-Jacques et les autres. Et c'est là que l'on voit le travail de l'imagination qui peu à peu va creuser le gouffre qui sépare le botaniste des autres naturalistes. Tout un univers dialectique apparaît, fondé sur les notions de différence et de séparation. Le centre c'est la nature, mais de ce point les extrêmes de part et d'autre s'éloignent, chaque élément se répercutant l'un sur l'autre. Ainsi nous avons remarqué l'animation de toute la nature. Nous avons remarqué de même les images de jaillissement, d'affleurement qui en découlent, et qui entraînent la formation des images contraires d'enfouissement, d'étouffement. L'envol et la chute, la lumière et les ténèbres s'associent réciproquement car ils se définissent par rapport au centre commun qui est la nature. Or la distension diamétrale des antithèses est le signe du travail de l'esprit qui, d'un pôle à l'autre rebondit, agrandissant l'espace qui les sépare.

¹ Réveries, VII, p 1063.

Le passage d'une extrême à l'autre ne se fait pas immédiatement mais selon une progression graduée, montrant l'activation de l'imagination à mesure que la pensée se déroule.

On part du spectacle de beauté donné gratuitement par la nature pour tout de suite opposer l'homme sensible qui le contemple émerveillé et l'homme insensible qui n'y cherche que des propriétés médicinales.

La dichotomie:

- (1. Beauté de la nature
- {
- (2. Joie de l'être et contemplation désintéressée .

renvoie directement à une autre dichotomie qui renverse le rapport nature-homme:

- (1. Recherche intéressée du bien-être physique
- {
- (2. Déformation de la nature - laideur.

Alors que dans le premier cas c'est la nature qui est prépondérante et agit sur l'homme, dans le deuxième cas c'est l'homme qui prend la première place et défigure la nature. Mais remarquons que c'est le regard que l'homme sensible porte sur lui-même qui provoque le jugement sur les autres. Le raisonnement suit le diagramme suivant:



Le passage du moi à l'autre est d'importance. Il va engendrer l'antagonisme obsessionnel Jean-Jacques/et les autres dont la nature et l'utilisation qu'on en fait ne seront désormais que l'illustration symbolique. Non seulement les oppositions 1-2/1'-2' s'intensifient mais à l'intérieur de chaque dichotomie, les deux termes se distancent l'un de l'autre, selon un plan vertical allant de plus en plus haut ou de plus en plus bas.

Regardons le botaniste. Il n'est plus sur terre, il flotte, il erre librement, il plane sur la nature, il ne tient plus 'aux liens de (son) corps',¹ il devient esprit désincarné. Et la nature elle-même se volatilise, se spiritualise : C'est le 'ciel azuré',² et les plantes qui sont 'comme les étoiles dans le ciel'.³

Par contre les autres naturalistes par leurs recherches avides s'éloignent de plus en plus de la nature, ils s'enfoncent dans les profondeurs de la terre ou les profondeurs de la matière. Et Jean-Jacques de s'acharner contre eux. C'est un mouvement égoïste qui rapporte tout à soi. Aucune idée du créateur n'intervient ni d'amour pour ce qui a jailli si spontanément qu'il semble que cela ait été donné gratuitement. Le repli sur les choses, le retour à soi sont au contraire des mouvements d'emprise, de captation et finalement de destruction, un amour qui se reforme sur lui-même et qui meurt d'étouffement et de putréfaction.

A l'explosion, au jaillissement, à la limpidité de toute la

1 Ibid. VII, p 1065.

2 Ibid. VII, p 1087.

3 Ibid. Cf Supra, p 252.

création répond un mouvement inverse, à rebours, d'implosion, de désagrégation, et de décomposition. Et Jean-Jacques est allé si loin dans ses phantasmes qu'il est obligé d'appeler à son secours la nature qui au début du texte se livrait si facilement à ses sens:

Brillantes fleurs, émail des prés... venez
purifier mon imagination salie par tous ces
hideux objets. ¹

Il est maintenant la proie de ses sentiments et réduit à s'abandonner alors aux signes positifs émis par la nature et qui sont pour lui symbole de vie et de vérité. Lorsque les signes sont absents comme dans 'une campagne nue et pelée',² la tristesse envahit le coeur. Mais lorsque les signes sont détruits, cette action de naïne devient le symbole d'orgueil, de refus de Dieu et provoque l'activation de l'imagination qui s'acharne à creuser l'abîme de ténèbres où vivent les hommes. L'obscurité et l'enfouissement dans les profondeurs sont ici la marque de sa rupture avec autrui et l'on voit combien l'angoisse et la souffrance sont enracinées dans le coeur de l'auteur.

Car l'imagination hallucinatoire est ici, si ce n'est plus active, certainement plus violente et plus intense que l'imagination heureuse dont Jean-Jacques dit lui-même que c'est une 'imagination riante' mais 'languissante'.³ L'être n'est plus capable de goûter les extases étourdissantes de jadis et de s'élever dans les airs. Il ne fait maintenant que saisir

¹ Ibid, VII, p 1068.

² Cf Supra, p 254.

³ Cf Supra, p 246.

les signes de vie que la nature lui envoie, auxquels il répond avec gratitude parce qu'ils correspondent à son univers psychique, à son besoin de consolation et à son espérance d'un au-delà meilleur. Le désir chimérique et les grandes envolées dans l'avenir ne sont plus. Seuls restent le présent, et l'espace enveloppant de la nature où il se fonde, et dont la transparence reflète la transcendance divine et la vérité.

Si ici l'esprit en symbiose avec la nature se complait dans la réalité sensible, ne cherchant pas à la dépasser, par contre, le retour à autrui, en rappelant le souvenir, ouvre le gouffre intérieur, plonge l'être dans une descente vertigineuse à laquelle il est obligé de mettre fin pour ne pas sombrer complètement.

Nous avons ainsi les deux faces du monde intérieur de Jean-Jacques dont le point de démarcation est la fusion ou la rupture entre le spectacle de l'univers et le moi. D'un côté c'est un espace de fraîcheur, d'abondance, de limpidité, de pureté. C'est l'origine, l'enfance du monde qui reflète chez le moi le désir de transparence et l'oubli du temps. Or cet espace n'est pas seulement l'alpha, il est aussi l'oméga de toute la création. Car Jean-Jacques fatigué, troublé par les vicissitudes de la vie a besoin de gommer son passé, il a besoin de naître ou surtout de renaître. Naissance ou résurrection sont liées ici. Le présent où il contemple la beauté et la fraîcheur de la nature le rattache aussi bien à l'origine qu'à la fin de toute chose, il est un ~~non-temps~~ temps qui englobe dans sa transparence et sa lumière le passé, l'avenir, l'espace divin et l'espace du monde.

De l'autre côté c'est un espace anténébrisé et putride, le

triomphe de la matière et la mort de l'âme. C'est la désagrégation du temps et de l'espace, la descente de plus en plus profonde vers le néant, mais un néant qui échappe toujours à la prise de l'homme, signe à la fois du caractère insondable du mal, et de la méchanceté abyssale d'autrui.

Ainsi l'imagination abandonnée à elle-même n'engendre que la haine et la folie de la persécution. Pour être riante, elle a besoin du secours puissant et constant des sens. Loin de s'évader du réel, elle s'y accroche à présent. Son élan d'envol avait auparavant besoin d'un obstacle qu'elle pouvait dépasser et qui lui permettait d'embellir la réalité. Maintenant elle s'arrête au réel et se contente de vibrer à l'unisson.

Seulement cette barrière est fragile, car elle est du domaine des signes et peut ne pas se manifester ou se manifester négativement, auquel cas, elle laisse le champ libre au flot des angoisses. La sérénité de l'être n'est pas définitivement acquise et est soumise aux fluctuations et aux caprices du temps. Malgré tout, la joie que procurent les signes heureux, est telle que Jean-Jacques consacre à leur étude une autre Promenade. C'est la Neuvième où l'auteur en distinguant bonheur et plaisir, durée ou fuite du temps s'interroge sur ce qui rend le cœur content.

'Le bonheur est un état permanent' nous dit-il, tandis que le plaisir 'passe rapidement mais vivement à travers les nuages de la vie'.¹ Nous retenons le mot 'vivement' car si le plaisir est éphémère, il donne une joie intense. Et c'est ici l'opposition que la Nouvelle Héloïse illustre si tragiquement de la durée et de l'intensité. Or, encore une fois, et contre le type de bonheur que nous allons analyser, dans la 5ème Promenade, Jean-Jacques opte pour le signe de joie, rapide puisqu'il est signe et peut disparaître aussi vite qu'il a surgi, mais vif, et remplissant le cœur d'une joie parfaite et instantanée. Jean-Jacques nous parle ici du plaisir de voir des visages contents, plaisir similaire à celui éprouvé devant le spectacle de la nature.

Maints aspects de la 7e Promenade se retrouvant dans la Neuvième. De la même façon que la beauté de la nature, un visage heureux est un signe immédiat qui parle au cœur. La fréquence des termes 'signe' ou 'masque' dans la Promenade indique bien que Jean-Jacques maintenant ne se fie plus à son imagination, mais qu'il demande à être touché par des preuves sensibles et extérieures capables de redonner à l'être l'étincelle de vie.

Le bonheur n'a point d'enseigne extérieure;
pour le connaître il faudrait lire dans le cœur
de l'homme heureux; mais le contentement se lit
dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent,
dans la démarche, et semble se communiquer à
celui qui l'aperçoit. 2

C'est une joie qui s'assimile à l'aspect solaire de la création, à l'énergie vitale : elle illumine, elle se répand, se communique à tous.

¹ Ibid., IX, p 1085.

² Ibid.

Le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles
malignités, tout respire le contentement et la
gaieté dans les fêtes... le bien-être, la
fraternité, la concorde, y disposent les cœurs
à s'épanouir. ¹

Remarquons que cette joie concentre son énergie, à la
différence du rire cruel qui, sans teneur, se gazéifie, 's'évapore'
et se dissout. Dans la 7e Promenade Jean-Jacques avait parlé des
étoiles dans le ciel, trouées lumineuses pointillant l'obscurité.
Mais elles étaient trop lointaines et ne pouvaient réchauffer le
cœur. ² Ici au contraire, il s'agit d'une source de lumière et
de chaleur qui traverse l'ombre, a le pouvoir de dilater
instantanément le cœur, et lui faire retrouver toute son ampleur.
Et son énergie et sa transparence originelles. Car ici encore, ces
moments de joie sont 'les premiers et vrais mouvements de la
nature', ³ ils renvoient à l'originel, à ce qui n'a pas été terni
par la vie ni les compromissions auxquelles elle vous soumet. Et
s'ils sont si rares et si éphémères, c'est que l'homme est empêtré
par tout un passé social qui lui masque la pureté des commencements,
est incapable de les voir autrement que rapidement, comme des traits
de lumière qui percent 'à travers les nuages de la vie'.

Mais aussi éphémère que soit l'apparition, elle est fulgurante,
elle éblouit et dissipe l'ombre. Elle est la preuve d'une
source lumineuse indubitable dont elle nous signifie l'existence.
C'est le temps des débuts de la création et du créateur, d'où
la prédilection pour l'enfance, qui est le temps de l'innocence,

¹ Ibid., IX, p 1093.

² 'Les autres sont placés loin de nous; il faut des
connaissances préliminaires, des instruments, des machines...
pour les atteindre et les rapprocher à notre portée.'

Ibid., IX, p 1069.

³ Ibid., IX, p 1088.

d'où la prédilection pour l'aube et le printemps, signe de vie, de promesse et de régénération.

'Aujourd'hui jour de Pâques fleuries'¹ nous dit Jean-Jacques avec nostalgie, au début de la 10e Promenade. Cette joie des temps originels est d'autant plus intense qu'elle a pour arrière-plan tout le passé trouble et toute l'opacité des rapports humains. La nature était en fête 'revêtue de sa robe de noces',² ici aussi le peuple est en fête, il rit, il danse, il a retrouvé quelque chose de la joie et de la simplicité des premiers temps. C'est le peuple genevois resté fidèle à l'innocence du temps pré-social. Il est confiant, libre, joyeux. Sa danse est comme la joie de l'âme transmise au corps et par lui manifestée. Elle est si pure et si simple qu'elle gagne tous les coeurs qui communiquent et se fondent les uns dans les autres, retrouvant la parfaite transparence du monde.

... Dans les fêtes du peuple (le plaisir) de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré... A Genève et en Suisse où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire la contentement et la gaieté dans les fêtes... Le bien-être, la fraternité, la concorde y disposent les coeurs à s'épanouir, et souvent dans les transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent, et s'invitent à jouer de concert des plaisirs du jour.³

Ainsi, nous insistons, c'est à travers le rire, la gaieté, la danse, la fête, ou dans la nature, l'éclat des couleurs, les 'odeurs suaves' les 'riants objets',⁴ que le coeur s'épanouit.

L'expressionnisme de cette vision du monde a une forte base

1 Ibid, X, p 1098.

2 Cf Supra, p 252.

3 Ibid, IX, p 1093.

4 Cf Supra, p 252.

émotionnelle. Il est chargé de sens, reflétant le monde intérieur de Jean-Jacques pour qui le contraste, l'intensité expressive des objets et leur signification maxima répondent aux besoins de son cœur. La nature, l'univers de l'enfance, le peuple genevois transpirent la joie. L'observateur ^{la} reçoit directement sans intermédiaire, sans recul. Le vocabulaire visuel est prépondérant dans la Promenade, comme on le voit dans cet exemple pris parmi beaucoup d'autres:

Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je
n'ai pas besoin d'en être, il me suffit de les
voir, en les voyant je les partage. ?

Le dynamisme du signe est directement proportionnel au désir. Jean-Jacques a maintenant besoin de forces actives qui chassent les puissances maléfiques, et lui prouvent qu'un autre monde existe que le triste monde social. Tous les objets doivent être porteurs de sens. On recherche moins la fusion homogène dans le temps mouvant et l'espace fluide de la marche que le choc et l'éblouissement de la vérité. La radiance des choses va plus loin que l'apparence, elle est encore ici synonyme de transparence et de connaissance. Elle est l'évidence concrète, la splendeur de la spiritualité.

Ainsi l'on dépasse le temps et l'espace, on rejoint l'intemporel dont la nature et certains hommes ont gardé heureusement l'image. On rejoint l'original, car tous ces signes renvoient à une source qui les provoque. Or l'originel, c'est l'immédiateté, dont la notion va engendrer les mêmes des de spontanéité et de gratuité
1 Ibid, IX, p 1093.

que celles que nous avons déjà remarquées dans la 7e Promenade:

... Le vrai plaisir ne se mesure pas sur la dépense... et la joie est plus amie des liards que des louis. 1

... Dans le commerce ordinaire de la vie, laissons la bienveillance naturelle et l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal et de mercantile ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. 2

L'original c'est aussi la force et l'intensité de la clarté. Mais aussi sa brièveté. Car entre l'enfance du monde et le temps actuel, il y a toute l'épaisseur enténébrée de l'histoire, il y a toutes les machinations des hommes, leur avidité, leur animosité, leur appétit de pouvoir qu'ils cachent sous 'un masque ricaneur et traître',³ et qui empêchent doublement la joie pure de s'installer définitivement. Elle ne peut ainsi percer que par éclaircies. La marche du temps détruit la perfection des origines, qu'il s'agisse d'une dégénération naturelle, telle que la vieillesse,⁴ ou perverse telle que la corruption des mœurs, auquel cas la déchirure est trop grande pour que l'homme puisse jamais en faire le raccord. Il en est réduit à se contenter de signes, de courts aperçus de la joie première. Mais Jean-Jacques est rassuré, réconforté, parce qu'ils sont l'écho du modèle de pureté qu'il garde profondément ancré en lui-même. Ce sont des manifestations du vrai et du bien : 'Quoique ce ne soit qu'un plaisir de

1 Ibid, IX, pp 1091, 1092.

2 Ibid, IX, p 1097.

3 Ibid, IX, p 1096.

4 'Les enfants n'aiment pas la vieillesse, l'aspect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux... et j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne ou du dégoût'.
Ibid, IX, p 1088.

sensation il a certainement une cause morale¹,¹ proclame-t-il. Le signe sera une véritable médiation qui le convaincra qu'entre lui et l'innocence primitive il y a parfaite coïncidence. En retour et parallèlement les signes de méchanceté l'affectent beaucoup. L'abattement du coeur et la souffrance seront alors la mesure de l'écart qui se creuse par rapport au bien, alors que la joie, elle, était sentiment d'appartenance à la pureté première, jubilation de l'âme devant la jubilation de la création.

C'est donc maintenant le sensible qui donne le sentiment de plénitude, un sentiment de plénitude qui renvoie à l'origine et à la fin de tout, à l'essence éternelle. Sentiment de fixité plutôt que de durée. On est absent du temps, absent de son déroulement et de son mouvement. L'espace n'existe pour ainsi dire plus. C'est maintenant un monde d'objets, dégagés de la perspective ordinaire, presque détachés de l'espace, mais s'imposant au sujet sur une surface plane, dans la plénitude de leurs couleurs, leur éclat, leur fraîcheur. C'est la vie de la création qui se manifeste, que l'homme sensible perçoit. Il s'identifie à la nature. Entre lui et le monde il n'y a plus de distance temporelle ou spatiale. Seulement une vibration réciproque.

L'intégration n'est cependant pas totale. Car même lorsque la fusion s'effectue, la jouissance que l'être éprouve montre qu'il n'a pas perdu la notion du dualisme sujet/objet, mais qu'il est simplement heureux de le voir momentanément résolu. Mais

1 Ibid, IX, p 1094.

l'intensité de la vérité n'est pas la durée. L'homme est toujours plongé dans le temps et dans l'espace et ce problème, lui, n'a pas été résolu. Peut-il l'être? Jean-Jacques a pourtant éprouvé la perfection du bonheur et rêve de le retrouver. Mais ce bonheur parfait, où le moi s'intègre merveilleusement à l'univers, où le problème du temps et de l'espace n'existe plus, c'est lors de l'évanouissement de Ménéilmontant qu'il l'a vécu: c'est à dire précisément lorsqu'il a perdu conscience de lui-même. Nous nous approchons peu à peu du type de bonheur décrit dans la Se Promenade, lors du séjour à l'Ile de Saint Pierre.

Le récit de l'accident de Ménilmontant est un moment capital des Réveries. Et c'est encore avec une surprise émerveillée que Jean-Jacques nous le rapporte.

Sa première sensation est une sensation visuelle:

J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure... Je ne me sentais que par là. ¹

Entre le ciel, les branches des arbres et lui-même, il y a identification parfaite. Il n'a même pas conscience de son être, il a le ciel, la verdure qu'il aperçoit comme pour la première fois. Il a perdu le sens de son identité sociale, il ne sent plus son corps, il n'est plus coincé par le passé et l'avenir.² Il est dégagé, libre, pouvant poser sur toute chose un regard neuf.

Je naissais dans cet instant à la vie...

Je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. ³

Sans entraves et léger (car il n'y a plus l'épaisseur du passé et de l'avenir), il est devenu espace, il vit dans un présent qu'il gonfle de son existence, existence qui se confond avec l'existence de l'univers et dont il a une perception immédiate.

Il n'a ainsi conscience ni du temps ni de l'espace. Aucun vide

¹ Ibid., II, p 1005.

² "Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien, je n'avais nulle notion distincte de mon individu... je ne savais ni qui j'étais, ni où j'allais, je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude."

³ Ibid.

ne s'installe entre lui et le monde. Au contraire, l'un et l'autre se confondent.

Ce sentiment de plénitude est tout à fait pur, c'est la perfection originelle de la création que l'être redécouvre sans la division qu'engendre la conscience de la différence spatiale et temporelle entre le monde extérieur et lui-même. Rien n'ayant existé auparavant, il n'a conscience ni de l'origine ni de la fin des choses. Le temps n'existe pas. Seul existe le présent qui se confond avec l'espace homogène du moi et de l'univers. Ce que Jean-Jacques découvre ici, c'est la preuve de l'irréductibilité de son moi, un moi débarrassé de tout contenu adventice (identité, lieu, temps), et qui s'apparente, mais d'une façon plus complète, à l'expérience de l'île de Saint Pierre.

'Un calme ravissant'¹ se répand dans son être. Notons la différence de cette paix avec l'animation du cœur et la réaction de joie que la beauté de la nature, le rayonnement des visages provoquent dans la 7e et la 9e Promenades. La joie était prise de conscience de l'harmonie répandue dans l'univers, à la différence de l'expérience de Ménélaos, où elle est ressentie comme une donnée immédiate, sans arrière-plan d'insatisfaction. D'où d'un côté, la joie éclatante, sursaut du cœur, revers de l'existence terne et imparfaite de la vie en société, plénitude d'autant plus grande qu'elle triomphe du vide, victoire de la vérité et de l'unité sur le morcellement de l'espace et du temps. Et de l'autre la calme éprouvé, impression de bien-être, sans début ni fin, ni recul ni comparaison.

Tel est le bonheur dont il avait déjà senti les prémices sur le sc de Bienne.

¹ Ibid.

L'état de rêverie exprimé dans la 5e Promenade est la dernière facette, peut-être la plus concluante, - c'est ce que nous aurons à déterminer -, de cette longue quête du bonheur qui depuis le Discours sur les Sciences et les Arts a parcouru tous les récits de notre auteur, et dont nous avons vu les multiples efforts dans les Réveries.

Jean-Jacques l'établit ici principalement sur le sentiment de permanence, sur la durée. A la différence du type de plaisir précédemment étudié, 'plaisir qui passe rapidement mais vivement à travers les nuages de la vie'.¹ Au contraire dans la 5e Promenade Jean-Jacques proclame nettement :

Ces courts moments de délire et de passion, quelques vifs qu'ils puissent être ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette, n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.²

Le manque d'intensité est compensé ici par la durée qui, finalement, procure à l'être un bonheur absolu, supérieur à tout. Le tressaillement de joie du cœur est remplacé par un sentiment de repos parfait. Qui n'est cependant pas non plus 'le calme ravissant' de l'expérience de Ménélaüs, où le moi, allégé de son corps et de son passé, naissait à nouveau, se diluait

¹ Cf supra p 267.

² Réveries, V, p 1046.

dans les objets qui l'entouraient.

Ici, 'l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et sembler là tout son être'.¹ Le repos loin d'être fugitif, stable et l'âme, au lieu de flotter, d'errer ou de plane. Elle se concentre et se retrouve. C'est un bonheur 'suffisant',² c'est aussi un bonheur dense où toute impression de vide est éliminée et qui, puisqu'il est installé dans la durée du présent, 'sans avoir besoin de rappeler le passé ou d'enjamber sur l'avenir',³ prévient toute comparaison ou toute opposition avec un autre état.

Notons que l'on n'a pas conscience de la durée 'le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée'.⁴ Point capital. Car le sentiment de plénitude ne s'écroule pas à partir du vide, ou n'y renvoie. Il ne s'agit pas d'un bonheur dialectique, où les contraires réciproquement s'appellent, où la joie n'est que l'envers de l'abattement du cœur. Ici, les extrêmes sont éliminés, il n'y a 'aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte, que celui seul de notre existence'. Le bonheur est là dans la découverte d'un moi pur, immobile, dépouillé de tout ce qui le dilatait, ou le contractait, de tout ce qui le lançait en avant ou réfrénait son élan. C'est le moi réduit à lui-même et à son sentiment le plus intime, non le moi que le mouvement centrifuge du monde disperse et empêche de cerner.

On est loin de ce bonheur dans la distance et dans l'absence,

1 Cf Supra, p 237.

2 Ibid.

3 Ibid.

4 Ibid.

de ce 'rien n'est beau que ce qui n'est pas', que proclamait Julie. On est loin aussi de cette diffusion dans l'espace où l'esprit se perdait, s'oubliait. Le moi ici est fixé sur une assiette solide, il est débarrassé de toute illusion temporelle ou spatiale, débarrassé même de la conscience de la durée, il est tout simplement soi. Il se connaît indépendamment du temps et de l'espace. Il retrouve ce fond immobile masqué auparavant par les agitations de la vie qui s'y posaient comme en surimpression,¹ et il retrouve son espace intérieur qui se confond avec son espace physique, qui se confond avec l'espace extérie qu'il peut embrasser.

Il avait déjà fréquemment exprimé cette correspondance entre le paysage et lui-même, et sa prédilection pour les lieux circonscrits en témoigne, mais jamais il n'avait défini avec autant de netteté les composantes de ce bonheur. Pour la première fois, il en prend conscience, il est arrivé au terme d'une aventure qui l'a conduit, après maints tâtonnements, maintes envolées dans l'espace, maints replis sur soi vers une vérité manifeste, celle du sentiment de l'existence, le recentrement de soi dont il a toujours parlé. Rap. lons-nous ses paroles au livre II de l'Emile: 'O homme resserre ton existence et tu ne seras plus misérable'.² Mais ici le recentrement n'est pas un acte de volonté, il est passivité, obéissance au moi primordial, celui qui a toujours existé, mais que l'on découvre enfin dans toute sa pureté.

1 'Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici-bas la douceur.'

Ibid, p 1047.

2 Cf Supra, p 20.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ?
De rien d'extérieur à moi, de rien sinon de
soi-même et de sa propre existence. ?

Le voici maintenant libéré de l'espace et du temps, et tout entier en lui-même. La plénitude du sentiment de l'existence est encore une fois symbolisée par l'espace circulaire de la nature qui n'est autre que l'espace du moi, espace de quiétude et de liberté où l'être, en parfaite adéquation avec lui-même, se ressent aussi circulairement, comme une totalité globale. Ce sont les autres et leurs persécutions qui l'ont obligé à se circonscrire. Maintenant il serait vain d'essayer d'abattre la barrière qui le sépare des hommes, il peut vivre de lui-même. Il était objet des autres, il peut être sujet de lui-même et indépendant. L'espace circulaire du moi est à la fois exclusion et libération.

L'île de Saint Pierre est un miroir, lieu-refuge, image circulaire de resserrement de l'être mais aussi lieu d'expansion qui se livre à son bon plaisir, aux mouvements de son âme et de son corps. Le recentrement de soi s'exprime par la disposition de l'espace en cercles concentriques, telle que nous l'avons déjà remarqué au livre dix des Confessions, lors de la description consacrée à la demeure du Maréchal de Luxembourg. Nous n'insisterons pas. Il s'agit du même processus. On va du plus lointain au plus proche. Des rives du lac de Bièvre, au lac, à l'île, à la maison, mouvement centripète, chaque plage successive approfondissant le degré de protection. Le désir de se sentir entouré fait choisir à Jean-Jacques des emplacements circulaires : C'est par exemple le beau bassin d'une forme presque ronde que

1 Réveries, V, p 1047.

son âme en repos et son corps peuvent épouser.

Cet espace cependant loin d'être ponctuel possède une série de contours fluides, c'est la 'verdure naturelle', 'les prairies', les 'asiles ombragés de bocages',¹ les 'gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont la bord des eaux entretient la fraîcheur'.² La description est moins visuelle que tactile. La fraîcheur, l'ombre, l'humidité ont des pouvoirs de diffusion qui rendent indécis les contours.³ C'est comme si le moi, tout en ayant voulu se circonscrire et s'abriter, refusait néanmoins de se situer dans un espace trop délimité, trop contrasté qui le renverrait à la comparaison, à la dialectique du moi et du reste de la société humaine. Qui le renverrait donc à des notions d'espace et de temps, à des notions de division, d'éparpillement et à leurs contraires, et ainsi de suite, sans repos. Ici, si la zone intermédiaire qui sépare l'île du reste du monde est liquide et diffuse, c'est parce que Jean-Jacques veut estomper la distinction entre le moi et le non-moi, et vivre dans un monde qui ne s'inscrit plus ni dans l'espace ni dans le temps, ni dans le domaine de la certitude ou des vérités lumineuses, toujours extérieures à soi. Le mouvement centripète que nous avons remarqué renvoie donc à un centre, mais ce centre est comme sa circonférence, sans délimitation, sans frontières, centre fluide, à l'image des éléments qui l'entourent.

1 Ibid, V, p 1040.

2 Ibid, V, p 1041.

3 Cf 'L'être du rêveur envahit ce qui le touche, diffuse dans le monde. Grâce aux ombres, la région intermédiaire qui sépare l'homme et le monde est une région plaine ... le philosophe qui se donne assez de solitude pour entrer dans la région des ombres baigne dans un milieu sans obstacles où aucun être ne dit non. Il vit dans un monde homogène à son être, à son demi-être... Le monde ne lui fait plus vie à vie. Le moi ne s'oppose plus au monde. Dans la rêverie il n'y a plus de non-moi'.

Gaston Bachelard, La poétique de la rêverie, Paris, Presses Universitaires de France 1974, p 144.

Dans le même texte d'ailleurs, le centre, qui est le moi, maîtrise tout le paysage qui, peu à peu, dans un mouvement inverse de celui que nous avons remarqué au début du texte, s'élargit. Le moi a retrouvé son ampleur, il respire de tout l'espace qui l'environne. Il parcourt des yeux 'le superbe et ravissant coup d'oeil du lac et de ses rivages couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient'.¹

Ici encore nous voyons que la ligne de démarcation qui sépare l'être du monde extérieur - la ligne des 'montagnes bleuâtres' - est une ligne floue et vaporeuse, frontière indivise qui empêche le moi de se ressentir comme distinct et différent. Nous avons noté dans la 7e Promenade le boursofflement des contours, l'espèce d'expressionnisme du paysage. Ici sans parler d'expressionnisme avant la lettre, nous remarquons la prédominance des images de liquidité, de fraîcheur, de chatolement des couleurs (les montagnes sont 'bleuâtres', les rives sont verdoyantes), qui, associées au mouvement et au bruit léger de l'eau, donnent à l'être non l'illumination de la vérité, mais la sensation de soi la plus primitive, celle qui est avant toute progression dans le temps et dans l'espace, et que l'évanouissement de Mênilmontant lui avait révélée : le sentiment de son existence. Qui ne se différencie pas du sentiment de l'existence tout court. L'île et son pourtour liquide, c'est le dehors du dedans, c'est le moi qui se ressent pleinement et sans intervalle. Sans rupture, sans intermission non plus. Car au contenu de l'espace
1 Réveries, V, p 1045.

correspond le contenu du temps. Jean-Jacques est installé au milieu du lac dans son bateau, et il se laisse aller et dériver lentement au gré de l'eau'.¹ Mouvement flottant, sans début ni fin, durée ininterrompue. L'être est installé dans un présent dégagé de son caractère ponctuel.

Il faut dire que le coeur est captivé par la variété de l'île qui 'offre toutes sortes de sites et toutes sortes de cultures'.² Ce n'est pas un monde à une échelle réduite, c'est un univers à part entière qui absorbe totalement les sens et le coeur. Comme les plantes à l'étude desquelles Jean-Jacques se livre avec délices:

La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine, et de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois me comblaient de joie. ³

La richesse dont fait preuve la nature, assure à l'être une plénitude temporelle aussi insondable. Car aucun but précis ne trouble la perfection de ce bonheur. L'être s'abandonne au farniente, à l'oisiveté, à cette délicieuse sensation de liberté, où le temps n'existe plus, puisque selon l'expression usuelle 'on a le temps'. On obéit seulement à son caprice. Etre oisif, c'est vivre alors dans l'ininterrompu, c'est retrouver un moi non-aliéné, assuré de sa propre continuité. C'est pour la même raison qu'il se refuse à déballer ses malles et qu'il n'ouvre pas ses livres. Il veut se délivrer de tout ce qui

¹ Ibid., V, p 1044.

² Ibid., V, p 1041.

³ Ibid., V, p 1043.

constituait auparavant son existence et vivre de la révélation de sa propre durée, installé dans un provisoire qui soit suspension indéfinie et infinie du temps normal.

Le sentiment de l'existence est donc un bonheur où l'on vit uniquement de soi, dans une durée soit sa durée propre. Il est évidemment certaines conditions à ce bonheur :

Il faut que le cœur soit en paix et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnants.

Il est ainsi nécessaire de faire le vide intérieur, de se débarrasser de tout ce qui est venu en surimpression masquer et troubler le fond du cœur. Mais il ne faut pas aller trop loin dans l'expérience, car tout mouvement en profondeur peut créer le vertige. C'est alors que les objets extérieurs sont un secours précieux. Nous avons analysé le rôle des 'brillantes fleurs' et de 'l'émail des prés'. Ici il s'agissait de redonner au cœur son étincelle et sa chaleur. Mais la Se Promenade remplace le jaillissement de la vie par sa permanence, la vivacité par la durée. La nature sera aussi active, mais Jean-Jacques lui demandera moins de l'éveiller que de la bercer, et d'entretenir en lui le sentiment continu de l'être.

C'est plutôt à l'art musical qu'à l'art pictural que s'apparente ce bonheur. Car celui-ci fixe les formes, mais celui-là s'étale dans la durée, module sa phrase, varie son rythme, épouse l'épaisseur et la mobilité du temps.² D'où sa prédilection pour

Ibid., V, p 1047.

2 Cf. : 'Il aime s'abandonner au rythme des ondulations du temps. Par l'art musical ou littéraire la durée vécue se transpose et se répète dans une construction désormais apte à contenir le monde sous les espèces du son.'
Pierre Burgelin, La philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Presses Universitaires de France, 1952, p 140.

le mouvement des choses qui donne le sens d'une durée ininterrompue, 'mouvement uniforme et modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles'.¹ On a déjà parlé du rôle de la marche qui, en apaisant l'esprit, favorise le dégagement de l'âme et la rêverie. Mais ici c'est le bateau qui dérive lentement, c'est le remous de l'eau qui va qui vient. Mouvement visuel donc, mais il y a aussi les impressions perçues par l'oreille ou le toucher, telles que 'le roulement des torrents qui tombent de la montagne',² 'le bruit des vagues',³ 'le flux et reflux'⁴ de l'eau, la fraîcheur qui se dégage indéfiniment des boccages et des eaux, toutes choses donc qui entretiennent la mouvement intérieur et font éprouver le plaisir de l'existence 'sans la peine de penser'.⁵

Ce n'est plus la beauté sensible, l'apparence des choses qui importent, mais leur substance même qui agit sur l'être et lui fait ressentir réciproquement sa propre substance, au-delà de toute pensée et de tout sentiment personnel. La conscience de soi est devenue conscience du monde. Le sentiment de plénitude et de suffisance est tel que Jean-Jacques proclame sa divinité. Il est à lui-même son propre univers, il est le temps et l'espace, le début et la fin de tout, le centre et la circonférence.

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. 6

1 Réveries, V, p 1047

2 Ibid., V, p 1041.

3 Ibid., V, p 1045.

4 Ibid.

5 Ibid.

6 Ibid., V, p 1047.

C'est le merveilleux épanouissement de l'âme qui s'est dégagée de son enveloppe corporelle et du 'joug de la fortune et des hommes.'

Mais les images employées retiennent notre attention et soulèvent une question. A quel point le sentiment de l'existence ou la rêverie qui le provoque appartiennent au moi profond? Ne sont-ils pas en réalité un moyen de se retrouver mais, paradoxalement, en s'échappant. Le mouvement continu et la profondeur des eaux donnent l'impression à l'être de se posséder dans la durée et dans l'intimité. Mais n'est-ce pas une illusion? Le moi s'est dégagé de tout ce qui était adventice, produit de la société ou des passions terrestres. C'est une constante chez Jean-Jacques et nous l'avons déjà remarqué à travers l'Élan qui le dégageait du terrestre et le faisait planer dans les airs. Mais à l'inverse de ce mouvement aérien où il s'oubliait, se vaporisait, il s'absorbe maintenant dans la contemplation du mouvement universel des choses, et retrouve le battement vital de son cœur, une présence à soi qu'il dit indubitable et irréductible.

Le rejet des images aériennes et diffuses marque, il est vrai, le besoin du cœur de s'ancrer davantage dans la réalité sensible, et de trouver une vérité substantielle. Nous voyons la même chose dans le rejet des images de couleurs et de brillance utilisées dans la 7e Promenade. Car elles restent trop à la surface des choses, sont des manifestations extérieures, indiquant une source, principes d'énergie plutôt que d'enveloppement ou de fusion dans l'espace et le temps. Ici les images d'ombre, de fraischeur et toutes les images aquatiques sont prédominantes.

1 Ibid

Ce sont des éléments de masse informe, indéterminée, épaisse, dense et mobile qui enveloppent l'être, lui redonnent épaisseur et permanence. Car la fluidité des choses est compensée par leur mouvement alternatif : C'est le 'flux et reflux' de l'eau, c'est 'son bruit continu mais renflé par intervalles'¹ qui indique l'éternel retour.

Mais l'eau est 'claire et cristalline'² et il ne faut pas en agiter le fond. Les images de transparence et de légèreté ou l'effleurement, ('Je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île'³ - 'Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées, sans agiter le fond de l'âme, ne font pour ainsi dire qu'en affleurer la surface')⁴ viennent s'ajouter à celles d'épaisseur et de densité. La lumière traverse les eaux, mais leur limpidité est due à une immobilité factice. Le cœur a pris la couleur des choses qui l'environnent, et le rythme ensorcelant et assoupissant du 'flux et du reflux' de l'eau, mouvement rythmique, ininterrompu, qui provoque une espèce de torpeur lui permettant d'oublier la tragique de sa situation. L'eau 'claire et cristalline', 'les verdoyantes rives', 'les ombrages frais' sont le symbole d'une âme désireuse de transparence, mais d'une transparence artificielle, qui ne soit pas troublée par les remous de la conscience.

Profondeur et limpidité s'excluent ainsi l'une l'autre. La rêverie est fluide et incolore comme les éléments. Souple, elle ondule, se glisse légère et paisible parmi les choses, si légère et si paisible qu'elle ne réveille pas les éléments troublants de

1 Ibid., V, p 1045.

2 Ibid., V, p 1048.

3 Ibid., V, p 1044.

4 Ibid., V, p 1048.

de la personnalité, mais ne fait qu'effleurer l'âme.

L'activité propre de la conscience s'anéantit jusqu'à ne laisser subsister que la pure présence à soi... Le sentiment de l'existence émerge de cette double atténuation, qui est presque un double anéantissement, mais qui s'arrête à la limite du silence et du rien. Ce qui reste visible des choses et du moi n'est nullement leur essence secrète et profonde, mais leur surface - le calme innocent et précaire de leur surface. (Le malheur reprendra prise lorsque les profondeurs seront remuées.)

Bien que le sentiment de l'existence réussisse à recréer le rêve éternel de Jean-Jacques, à savoir une parfaite adhésion à soi et aux choses qui vous entourent, un sentiment de plénitude qui englobe le temps et l'espace, il nous semble, presque à la façon du bonheur de Clarens, qu'il ne satisfait pas complètement les besoins profonds de sa personnalité.

1 Jean Starobinski, op cit, p 307.

C'est peut-être pour cette raison que, plus loin dans le texte, notre auteur redonne au plaisir, bref mais vif, toutes ses lettres de noblesse. De plus, lui qui a toujours éprouvé le désir profond d'embrasser la totalité de l'univers, y compris le monde humain, en est réduit maintenant à fixer son attention sur les objets immédiats de la perception, de crainte de réveiller le tourment ou l'animosité du coeur.

Or, la 10^e Promenade laisse transpercer la douleur de sa solitude et le regret de n'avoir pas une âme soeur en qui s'épancher.

Je ne vivais plus qu'en elle (Mme de Warens) et pour elle. Ah! si j'avais suffi à son coeur, comme elle suffisait au mien! 1

Le sentiment de l'existence est un succès mais qui ne satisfait pas complètement les vœux profonds du coeur.² Le

1 Réveries, X, p 1098.

2 Cf: "Est-ce vraiment dans "ces heures de solitude et de méditation" qu'il est "...einement lui sans diversion, sans obstacle", ou est-ce dans "cet unique et court temps de sa vie" avec Mme de Warens qu'il le fut pleinement, "sans mélange et sans obstacle". L'emploi de cette expression "pleinement moi... sans obstacle" dans les deux contextes différents de la solitude et de l'amitié trahit une incertitude fondamentale dans l'âme de Rousseau. D'un côté il est fasciné par l'idéal de l'homme heureux qui "se suffit à lui-même"; de l'autre il éprouve un besoin impérieux de la présence d'autrui, et surtout de "cette intimité du coeur qui fit toujours la plus douce jouissance du bien". Ronald Grimsley, "Unité et conflit dans les écrits personnels de Jean-Jacques Rousseau", Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et recherches, Paris, Klincksieck, 1964, p 69.

bonheur plein est défini ici comme celui de son séjour aux Charmettes. Aussi bref qu'il ait été dans le temps normal, il a été pour le moi synonyme d'éternité. A l'intimité des cœurs, et à leur parfaite réciprocité correspond la protection ou le resserrement de l'espace.

Une maison isolée au penchant d'un vallon
fut notre asile. ¹

Mais cet espace insulaire est un espace plein ('J'ai besoin de me recueillir pour aimer'²), symbole de la plénitude intérieure, de la parfaite concordance de soi avec soi:

Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une
femme pleine de complaisance et de douceur, je
fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais
être. ³

L'unité du cœur a les mêmes caractéristiques que celles que nous avons notées précédemment mais elle s'accroît ici de la chaleur de l'amitié.

Le sentiment de l'existence exclut, par la force des choses, la société humaine. L'être est seul, ce qui par intermittences, le remplit de douleur. Qui plus est, le sentiment de l'existence reste à la surface des choses. Or, ici dans la 10e Promenade, nous voyons revenir tout le pouvoir de la mémoire, s'entrouvrir une tranche de sa vie:

Aujourd'hui jour de Pâques fleuries il y a
précisément cinquante ans de ma première

1 Réveries, X, p 1099.

2 Ibid.

3 Ibid.

connaissance avec Mme de Warens. 1

C'est tout son passé de bonheur qui lui revient à la mémoire et qui, avec l'écart temporel, lui apparaît si bref. Car toute l'épaisseur de ses malheurs rejaillit sur sa vision du passé qui, par opposition, est comme un point lointain, minuscule mais brillant de tout son éclat. Les jours de bonheur ont été 'courts et rapides',² 'unique et court temps de ma vie',³ 'court mais précieux espace'⁴ répète-t-il. Le vocable est clair. Mais tout à coup la magie opère, et le souvenir s'ouvre faisant entrevoir un bonheur dont l'intensité et la plénitude s'accroissent en proportion de son éloignement dans le temps, et du vide du présent : 'J'ai joui d'un siècle de vie'.⁵

Joie nostalgique du paradis perdu? Sans doute. En ce sens l'incurable Jean-Jacques ne cessera jusqu'à la fin de sa vie d'être séduit par le bonheur d'absence.

Mais ce bonheur d'absence est en lui-même plénitude, parce que passé et présent, présent et futur, se tendent l'un vers l'autre pour se rejoindre dans le désir. Et cette absence est aussi présence du moi le plus substantiel, le plus profond, plus substantiel et plus profond que celui qu'il découvre dans la rêverie sur le lac de Bienne. Car c'est un moi qui s'est fait au cours de la vie, s'est constitué des mille événements et des mille objets qui sont venus s'imprimer sur

1 Ibid, p 1098.

2 Ibid.

3 Ibid.

4 Ibid, X, p 1099.

5 Ibid.

son esprit, figures devenues mythiques, remplies de résonnances affectives au point que Jean-Jacques ne peut les distinguer du moi originel.

Pâques, le printemps, la nature en fête sont étroitement associés à l'époque ensoleillée de sa jeunesse, et de son séjour chez Mme de Warens. C'est ici un moment capital, un foyer central, qui illumine toute sa vie au point de plonger dans l'ombre tous les autres épisodes. Une nostalgie émerveillée s'ensuit, un gonflement du coeur devant la fuite du temps certes mais aussi devant sa pérennité. Car le renouveau de la nature provoque chez lui le souvenir du passé disparu, mais toujours présent. Le mouvement cyclique, c'est la continuité du coeur, sa permanence contre le cours normal du temps. Au point qu'on ne sait plus distinguer si le souvenir, tellement il est incorporé à la substance de l'être, appartient au passé, à un temps antérieur au passé, ou au temps présent comme vœu constant du coeur. Alors le souvenir ne serait plus seulement mémoire nostalgique de ce qui a été mais aussi désir toujours présent. Et le désir ici est ferment d'amour contenant en germe la force expansive de l'imagination.

'Une maison isolée au penchant d'un vallon', un coeur ami plein de douceur n'ont-ils pas toujours été l'idéal secret de Jean-Jacques? Pâques qui revient le fait simplement refluer à la surface du coeur. C'est la résurrection et la renaissance conjointes. La lumière du monde extérieur fait rejaillir sa propre lumière. La transparence n'est pas ici la transparence incolore de l'eau, symbole de séparation de l'âme et du corps, de désincarnation, ni la transparence brillante mais superficielle des fleurs ou de l'émail des prés, signes extérieurs d'une

vérité plus abstraite. Elle a, ici, l'épaisseur du souvenir, la descente dans les profondeurs inchangées et immémorables du moi que la fugacité des choses n'a pas réussi à effacer. Le mouvement à rebours qu'effectue Jean-Jacques c'est le triomphe du temps intérieur sur le temps extérieur, mouvant et destructeur, symbolisé par la vision intimiste de l'harmonie des coeurs et de la petite maison nichée au penchant d'un vallon.

Ce n'est plus, comme on le voit, le grand rêve de communion universelle, mais c'est le désir toujours présent, malgré l'écoulement des choses, de chaleur humaine. Concrétisé par l'intensité insulaire. Illuminé et immobilisé par la clarté de ce dimanche des Rameaux, qui renvoie non seulement au passé ou au présent actuel, mais au-delà, au désir toujours constant de pureté et d'amour parfaits.

Il y a peu de différence au fond entre l'asile que lui procure la maison des Charmettes et les cabanes des temps lointains qui abritaient sous le même toit 'les hommes innocents et vertueux' ¹ du Discours sur les Sciences et les Arts. C'est toujours le même rêve qui jalonne toute l'oeuvre, d'un espace resserré et suffisant, dans un présent de plénitude parfaite à la mesure exacte des besoins du coeur.²

¹ Discours sur les Sciences et les Arts, p 22.

² Cf : 'Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement sans mélange et sans obstacle et où je puis véritablement dire avoir vécu.'
Réveries, pp 1098, 1099.

On revient donc ainsi aux positions centrales du moi. Et le même mouvement se fait jour dans la 2^e Promenade. Mais ici c'est la contemplation de l'automne qui déclenche la rétrospective nostalgique du passé.

La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en parties et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. 1

Le mélange des signes de vie et de mort provoqua chez Jean-Jacques la constatation de la même déperdition vitale, du même arrachement à soi. Mais le soi est toujours présent. Ce sont les circonstances extérieures qui ne lui ont pas permis de se réaliser. Car si vivre c'est être plongé dans le temps qui défait tout, et empêche le plein accomplissement de soi, il reste le fond immobile de l'être que la mobilité et la fugacité des choses ne font à vrai dire qu'accentuer.

Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres mais si aveugles ... et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer. 2

En s'assimilant au déclin général de la nature, il mesure la distance qui le sépare de son être profond. Mais il s'aime

1 Ibid., II, p 1004.

2 Ibid.

du fait même qu'il n'a pu s'accomplir. Le regret est le revers du désir. La contemplation de la nature ne tourne plus à l'émerveillement mais au rappel obsédant du rêve inaccompli et toujours présent. Plaisir ici plus que souffrance. Car le souvenir ranime la chaleur vitale et les puissances affectives de l'être, et fait retrouver la plénitude du cœur dans la permanence du feu intérieur.

Ce n'est plus la joie calme et dense de l'âme qui se laisse bercer par le flux de l'eau, dans une espèce d'atonie que nulle émotion ne colore, mais la jouissance brutale et puissante de la conscience de soi, du noyau de l'être et du désir d'amour irréductible.

C'est la mémoire qui a remis à jour ce noyau central. Et si Jean-Jacques n'était désillusionné, s'il n'avait déjà fait tout le parcours qui l'a transporté hors de lui-même, si son ardente trajectoire ne s'était déjà effectuée, tout serait à refaire. La force qu'il constate est celle-là même qui l'a poussé à conquérir le monde et à vouloir embrasser la totalité de l'univers. Mais elle revient au point de départ et le renvoie au foyer central d'énergie. C'est la demeure onirique au penchant d'un vallon, c'est le désir de plénitude à travers autrui mais qui s'arrête ici à l'intimité narcissique de deux cœurs, faute d'avoir pu et de pouvoir jamais embrasser davantage.

3 - CONCLUSION

ECHEC ET VICTOIRE

Ainsi des premiers Discours aux Rêveries un tour parfait a été accompli. Elles sont le point final mais aussi l'origine de la pensée de Jean-Jacques. Car il revient à sa position initiale, à la joie de l'amour de soi, au centre du désir. Cela même qui lui a jadis donné son élan, nourri son exaltation, l'a lancé à la conquête du temps et de l'espace. Mais après avoir agrandi son cercle personnel, avoir rempli de sa présence le monde extérieur, il revient à sa solitude. Il se trouve réduit à lui-même, et en même temps irréductiblement présent. Tout l'historique de sa recherche du bonheur aboutit à ce qui l'a engendré. Les Rêveries c'est le début et la fin. C'est à la fois l'échec de son extension temporelle et spatiale et la victoire indubitable du moi, qui reste constant à lui-même par-delà l'histoire et la trame de la vie.

Tout le tragique de la condition humaine est là, dans l'impossibilité d'englober le monde extérieur. Le sentiment de soi reste irrémédiablement solitaire mais aussi extraordinairement vivant. Il est confiné à l'image de la petite maison au penchant du vallon et de deux cœurs qui vivent en parfait accord. Mais ces deux cœurs à vrai dire ne sont qu'un, c'est l'être qui contemple son propre reflet et son désir, qui jouit de soi et qui n'a plus besoin du monde extérieur, puisqu'à lui-même il est le monde. Sa circonscription spatiale a pour corollaire une

expansion temporelle sans limites :

J'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur
pur et plein qui couvre de son charme tout ce
que mon sort présent a d'affreux. †

La parfaite coïncidence avec soi, et les bornes imposées à l'être entraînent sa constante et invariable ressemblance. En ce sens il triomphe des lois ordinaires du temps et du changement. Il est extraordinairement puissant. Mais sa puissance s'arrête où commence le monde extérieur. Il sait que s'il se tourne vers le dehors, il se disperse, s'évanouit. Cependant il a besoin de ce monde extérieur pour se définir, et du temps et de l'espace.

Le sentiment de soi ne s'affirme que par réaction. Paradoxalement plus l'être est circonscrit, plus il est puissant. Toute une dialectique se fait jour à ce propos.

D'un point de vue spatial, le moi constitue un cercle bien défini, le reste du monde est vaste et flou, mais le resserrment du moi ne fait que prouver sa souveraineté : il est l'axe de l'univers, le foyer central. D'un point de vue temporel, le recul du passé et la barrière du temps sont nécessaires pour donner au souvenir tout son relief. S'il n'y avait tout ce vide qui sépare le présent de l'écriture du temps du souvenir, l'épisode des Charmettes serait insignifiant. C'est parce qu'il n'a pas duré qu'il est éternellement. Et s'il est encore désir toujours vivant, et toujours puissant, c'est parce qu'il ne pourra plus s'actualiser dans le présent. La distance spatia'

† Ibid, X, p 1099.

ou temporelle du monde extérieur ne fait au fond que définir le centre du moi.

Jean-Jacques retrouve ici un pouvoir que la connaissance de soi n'a jamais pu lui apporter. Ni l'imagination, mouvement trop centrifuge qui déploie le désir et l'évapore. C'est un pouvoir dans l'immanence et non dans la transcendance, mais une immanence qui possède les qualités d'action, de domination et de puissance de la transcendance. L'on sait en effet que cette dernière n'était pas seulement mouvement orgueilleux, mais mouvement d'élan vers Dieu, recherche de coïncidence avec les principes du Bien et du Beau. Et l'on pourrait se demander si le retour à soi dont nous avons parlé et la pure intériorité ne seraient pas des mouvements de retournement, synonymes d'asphyxie et de mort. Nous avons dit que le monde extérieur renvoyait au centre de l'être. Le moi pourrait alors mourir de sa propre substance, s'évanouir dans un narcissisme annihilant.

Il n'en est pas ainsi. Car le mouvement n'est pas seulement un mouvement centripète. La reviviscence du souvenir gonfle le cœur. Un mouvement le pousse vers la circonférence, vers les bornes qui séparent le moi de l'univers. Il voudrait bien s'étendre dans le temps et dans l'espace. Mais en même temps il n'est que trop heureux que des bornes l'en empêchent. Il a en lui les dimensions concentrées du passé, du présent et de l'avenir, mais ces forces ne sont que virtuelles. Et c'est parce qu'elles ne sont que virtuelles qu'elles sont puissantes.

La force d'expansion est là, mais elle naît et

elle avorte devant l'obstacle, et elle renaît encore dans un mouvement si constant qu'il immobilise le temps, l'espace et les fixe. La conservation de l'énergie est directement liée à l'impossibilité de l'actualiser. Et l'impuissance de Jean-Jacques est en même temps sa souveraineté. L'intériorité est ainsi un mouvement actif vers l'extérieur, mais avorté. Le désir de rejoindre Dieu fait place ici à une immanence active, impuissante néanmoins à rejoindre la transcendance absolue.

Le grand rêve d'expansion de Jean-Jacques a échoué. Il revient ici au centre du moi, un centre qui se gonfle de nouveau de toutes les possibilités inaccomplies et inaccomplissables. Car une espèce de feu divin l'habite, un mouvement d'amour dirigé vers l'autre, même si l'autre n'est que lui-même. Malgré tout, la victoire de l'intériorité n'est pas absolue, elle repose sur un échec, sur l'échec de l'accomplissement du désir, aussi bien que sur le désir de l'échec, sur l'impossibilité et le refus de pouvoir jamais s'étendre plus loin que soi, de pouvoir jamais résoudre le dualisme de l'homme et de l'univers, que l'on ne cesse au contraire constamment d'affronter, afin que se perpétue et se renforce par antithèse le feu intérieur du désir.

Serait-ce ici le mot final? Et tout se serait-il résolu? Oui et non. Nous savons bien qu'une solution fondée sur la prédominance du désir aussi fondamentale qu'il soit, ne peut satisfaire complètement Jean-Jacques qui sait ce qu'il veut avoir d'égoïste le repliement égoïste sur soi. Il sait qu'il ne peut pas être l'origine et la fin de tout. L'idée de toujours

présente de la transcendance le pousse au-delà de lui-même et l'empêche de s'installer dans un 'chez soi' définitif. Dieu est là qui le domine et qui domine l'univers. Il doit s'intégrer au monde extérieur, car, s'en distinguer c'est faire cavalier solitaire, et se désolidariser de l'ordre qui règne dans l'univers pour un ordre personnel, en rapport avec son désir.

C'est pourquoi nous nous tournons vers l'autre solution que contiennent les Réveries : la paix dans l'alliance avec l'univers. Non l'univers intégral, puisqu'autrui s'y refuse, mais avec la nature qui l'environne.

Nous avons vu l'échec du bonheur par la connaissance de soi. Par contre l'unité et le repos auxquels l'introspection s'opposait seront donnés à Jean-Jacques dans l'état de rêverie, tel qu'il se manifeste à travers le monde, à travers le plaisir de la botanique et le bonheur du séjour de l'île de Saint Pierre.

Là, le moi se fond dans la nature, au point que l'être perd toute notion distincte de lui-même. Nous sommes loin de la douloureuse acuité du sentiment de soi qu'entraînait le désir. Le repos est dans l'oubli de soi, dans une sorte d'impersonnalité, presque d'anonymat bien éloignés de la singularité qu'il proclamait bien fort au début des Confessions, ou de la connaissance lucide de soi, où il s'efforçait d'atteindre la Vérité, par la clarté de la raison. Entre lui et le monde extérieur il ne fait pas de distinction. Ni de dépassement. L'effort transcendantal de la raison pour unifier le divers, synthétiser le multiple,

disparaît. L'être se replace dans un milieu, s'incorpore au temps et à l'espace, ne veut avoir avec les choses qu'un rapport, si l'on peut dire, horizontal d'homogénéité.

Le bonheur n'est plus dans la connaissance et la conscience de soi, il est dans l'expérience du vécu. On ne prend pas de recul; on rêve, on marche, on glisse, on se laisse aller au fil du temps et de l'espace. Ni frontières, ni obstacles ne se mettent en travers de la parfaite possession de soi. L'être retrouve une pleine liberté que l'opposition ou le sentiment de la différence lui déniaient. Car s'affirmer contre les autres c'est s'encercler, se rétrécir, c'est n'être qu'à travers une négation. Rêver au contraire, se promener, c'est être dans un temps et un espace vacants, où l'être peut s'épanouir pleinement, respirer à son aise.

Est-ce à dire que l'individu n'a plus conscience de lui-même et qu'en s'intégrant dans l'espace et le temps, il se dissout, se défait et se perd complètement de vue?

Non. Le moi se fond dans le monde extérieur. Mais pour ne pas l'engloutir, le monde extérieur se circonscrit. C'est l'espace de l'île qui délimite l'espace du moi, c'est l'espace du moi qui ne pouvant ou ne voulant avoir conscience de lui-même par ses propres moyens a recours à l'espace extérieur pour se définir. La conscience de soi n'est plus personnelle, elle est géographique, elle n'est que la matière du monde circonscrit qui la protège. Et la transparence que l'introspection lui refusait lui est maintenant donnée par les fleurs, la verdure d'un bosquet ou le sourire d'un passant. C'est à dire par une image, un reflet

quelque chose d'extérieur à lui-même, mais qui est son miroir, le signe d'une transparence impossible à réaliser mais dont la présence dans la nature le dédommage et l'assure de la certitude de la vérité.

Le moi désormais n'agit plus. Il a besoin d'être imprégné de la clarté qui se dégage de la nature pour exister. Le sentiment de son existence se confond avec le sentiment de l'existence tout court. Le problème du dualisme entre lui et le monde, présent dans le désir, est ici résolu. Ainsi que celui de la division intérieure et de la déchirure obsédante que provoque la conscience du temps et de l'espace.

Mais comme pour le désir cette victoire n'est que partielle et repose là aussi sur un échec. Car la liberté de la rêverie a pour contrepartie une perte d'identité et une dépersonnalisation semblables à l'état original qu'il a décrit dans ses deux premiers Discours. La fusion de la nature est confusion. Et durer dans le présent c'est ne plus savoir que l'on dure. Le retour à cette oisiveté heureuse se situe en deçà de la réflexion et de la connaissance. C'est l'état primitif et paradisiaque antérieur à l'avènement de la pensée et de la morale. Jean-Jacques se suffit à lui-même comme Dieu, mais il a presque oublié Dieu. Il a oublié en tout cas le lien de dépendance et de soumission de la créature au créateur.

Refusant de se voir infime partie d'un tout, voyant ce qu'ont de vains et de mensongers les efforts humains pour rejoindre la transcendance, pour s'élever jusqu'à l'essence des choses, il retourne à soi, au soi antérieur à l'individualité, ou au soi

du désir, antérieur à l'action et au dispersement. Et il ressent ici une puissance et une plénitude que ne lui ont jamais données ni le dépassement moral, ni l'introspection ou l'examen de conscience. Car il ne vit que de lui, de sa propre substance. Si le lieu du soi s'est beaucoup rétréci, sa force s'est considérablement accrue. Concentré dans le désir qui le renvoie à lui-même par son incapacité même à se déployer, fluide mais protégé comme l'île de Saint Pierre au milieu du lac, le cercle du moi est suffisant et parfait. Car le centre renvoie à la circonférence et la circonférence au centre.

On peut voir dans cette attitude l'indice à la fois d'un très grand orgueil comme d'une très grande humilité. Orgueil parce qu'il se divinise, détient tous les pouvoirs et jouit de sa puissance. Mais humilité parce que sa relation avec l'Absolu étant impossible, il ne perd pas courage, mais se contente du monde terrestre et de son moi intime. Ainsi le sentiment de suffisance n'est-il pas seulement domination démiurgique, mais politique du minimum. Et dans cette politique du minimum, il y a encore le besoin entêté de continuer à aimer. Car aussi bien le désir que le sentiment de l'existence ne sont pas retournement de soi sur soi, pure intériorité, mais altérité mouvement vers l'extérieur, participant comme le printemps, l'aube, le soleil, la floraison des prés ou la mobilité des eaux à l'énergie potentielle de l'univers, joie de la création et manifestation indubitable du Créateur.

Jean-Jacques n'a pas coupé le lien avec la transcendance, mais au lieu de chercher à s'y élever et à l'égaliser, il la subit, et vibre à l'unisson. Et c'est dans cette passivité réceptive et active qu'est son impunité.

BIBLIOGRAPHIE

I Oeuvres de Jean-Jacques Rousseau

Jean-Jacques Rousseau, Oeuvres Complètes

Paris, Callimard, Bibliothèque de la Pléiade,

4 volumes, 1959-1964-1964-1969.

Tome I : Les Confessions. Autres textes autobiographiques.

Tome II: La Nouvelle Héloïse. Théâtre. Poésies.
Essais littéraires.

Tome III: Le Contrat Social. Ecrits politiques

Tome IV: Emile. Education. Morale. Botanique.

II Critique

1 Livres

- Buigelin, Pierre La philosophie de l'existence de J-J Rousseau, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.
- Jean-Jacques Rousseau et la religion de Genève, Genève, Labor et Fides, 1962.
- Dedeayan, Charles Rousseau et la sensibilité littéraire à la fin du 18e siècle, Paris, Centre de documentation universitaire, Les cours de Sorbonne, 1961.
- Derathé, Robert Le rationalisme de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
- Eigeldinger, Marc Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire, Neuchâtel, La Baconnière, 1962.
- Jean-Jacques Rousseau. Univers mythique et Conscience, Neuchâtel, La Baconnière, 1978..
- Grimsley, Ronald Jean-Jacques Rousseau. A study in Self-Awareness, Cardiff, University of Wales Press, 1961.
- Søren Kierkegaard and French Literature, Cardiff, University of Wales Press, 1966.
- Rousseau and the religious Quest. Oxford, Clarendon Press, 1968.
- From Montesquieu to Laclos. Studies on the French Enlightenment, Genève, Droz, 1974.
- Groethuysen, Bernard J-J Rousseau, Paris, Gallimard, Coll 'Les Essais', 1949.
- Lecerclé, Jean-Louis Jean-Jacques Rousseau. Modernité d'un classique, Paris, Larousse, Coll 'Thèmes et textes', 1973.
- Masson, Pierre-Maurice La Religion de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Hachette, 1916.
- May, Georges Rousseau par lui-même, Paris, Editions du Seuil, Coll 'Ecrivains de toujours', 1961.
- Mornet, Daniel Rousseau, l'homme et l'œuvre, Paris, Boivin, Coll 'Connaissance des Lettres', 1950.

- Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, Paris, Hachette, 1907.
- Munteano, Basil Solitude et Contradictions de Jean-Jacques Rousseau, Paris, Nizet, 1975.
- Poulet, Georges Etudes sur le temps humain, Paris, Plon, 1950-1958.
- Les métamorphoses du cercle, Paris, Plon, 1961.
- Raymond, Marcel J-J Rousseau. La quête de soi et la rêverie, Paris, José Corti, 1962.
- Ricatte, Robert Réflexions sur les Rêveries, Paris, José Corti, 1963.
- Starobinski, Jean J-J Rousseau. La transparence et l'obstacle suivi de Sept essais sur Rousseau, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1971.
- Temmer, Mark Time in Rousseau and Kant. An essay on French Preromanticism, Genève, Droz, Paris, Minard, 1958.
- Terrasse, Jean Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or, Bruxelles, Palais des Académies, 1970.
- Van Laere, François Une lecture du temps dans la 'Nouvelle Héloïse', Neuchâtel, La Baconnière, 1968.

2 Articles

Les actes de plusieurs colloques et conférences consacrés à Rousseau ont été publiés. Nous avons consulté :

Le colloque Jean-Jacques Rousseau et l'homme moderne, (28 juin-1 juillet 1962), Unesco, 1965.

Le colloque Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches (16-20 octobre 1962), Paris, Klincksieck, 1964.

Jean-Jacques Rousseau, quatre études de Jean Starobinski, Jean-Louis Leclercle, Henri Coulet, Marc Eigeldinger, Conférences prononcées à l'Université de Neuchâtel (avril-mai 1978), Neuchâtel, La Baconnière, Langages, 1978.

Burgelin, Pierre 'L'unité dans l'oeuvre de Rousseau', Revue de Métaphysique et de Morale, 1960, N° 2, pp 199-209.

--- 'Les bienfaits de la science', Jean-Jacques Rousseau et l'homme moderne, pp 17-23.

--- 'Rousseau et l'éducation', Jean-Jacques Rousseau et l'homme moderne, pp 62-75.

--- 'Kant, lecteur de Rousseau', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 305-315.

Coulet, Henri 'Le pacte pédagogique dans Emile', Jean-Jacques Rousseau. Quatre études, pp 71-93.

Eigeldinger, Marc 'Jean-Jacques Rousseau poète de la forêt', Revue neuchâteloise, Neuchâtel, 1962, N° 19.

--- 'Les Réveries, solitude et poésie', Jean-Jacques Rousseau. Quatre études, pp 97-122.

Gagnebin, Bernard 'Vérité et Véracité dans les Confessions', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 7-20.

- Gel, Roger 'Signification des idées de Rousseau pour l'éducation de l'homme moderne', Jean-Jacques Rousseau et l'homme moderne, pp 75-86.
- Grimley, Ronald 'Unité et Conflit dans les écrits personnels de Jean-Jacques Rousseau', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 63-75.
- Grosclaude, Pierre 'Rôle et caractères de l'analyse intérieure chez Rousseau', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 317-326.
- Mauzi, Robert 'Le problème religieux dans la "Nouvelle Héloïse"', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 159-169.
- Munteano, Basil 'Les "contradictions" de Jean-Jacques Rousseau. Leur sens expérimental', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 95-111.
- Jemont, Robert 'Les théories de Rousseau sur l'harmonie musicale et leurs relations avec son art d'écrivain', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 329-345.
- 'Contribution à l'étude psychologique des Rêveries', Annales Jean-Jacques Rousseau, XXIII, 1934.
- Ravier, André 'Nature et Anthropologie', Jean-Jacques Rousseau et l'homme moderne, pp 88-100.
- Raymond, Marcel 'La rêverie selon Rousseau et son conditionnement historique', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 77-92.
- Roddiier, Henri 'Éducation et politique chez Jean-Jacques Rousseau', Jean-Jacques Rousseau et son oeuvre. Problèmes et Recherches, pp 183-193.
- Starobinski, Jean 'La mise en accusation de la société', Jean-Jacques Rousseau. Quatre études, pp 11-37.

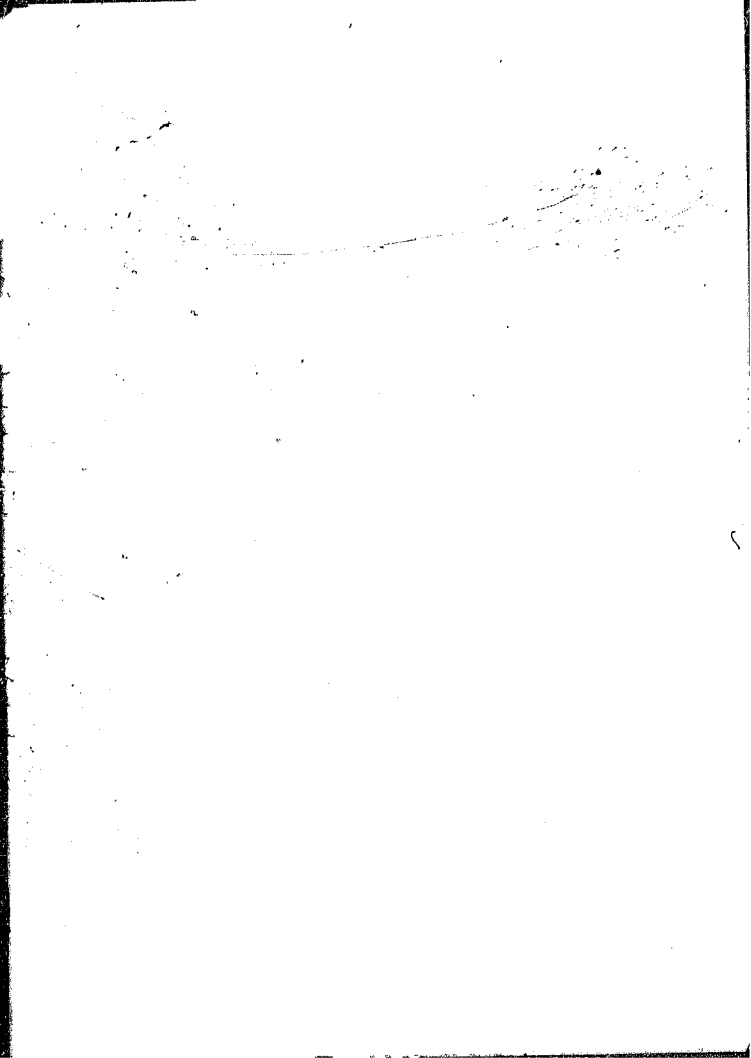
III Autres ouvrages

1 Sur le XVIII^e Siècle et l'esprit romantique

- Béguin, Albert L'âme romantique et le rêve, Paris, José Corti, 1963.
- Hazard, Paul La crise de la conscience européenne (1880-1915), Paris, Boivin, 1935.
- Trahard, Pierre Les maîtres de la sensibilité française au XVIII^e Siècle (1715-1789), Paris, Boivin, 4 vol, 1931-1933.

2 Etudes générales

- Bachelard, Gaston L'air et les songes, Paris, José Corti, 1943.
- La terre et les rêveries de la volonté, José Corti, 1948.
- La psychanalyse du feu, Gallimard, 1949.
- La poétique de la rêverie, Paris, Presses Universitaires de France, 1974.
- La poétique de l'espace, Paris, Presses Universitaires de France, 1974.
- Richard, Jean-Pierre Poésie et Profondeur, Paris, Editions du Seuil, Coll 'Pierres vives', 1955.



Author Browne Marie-francoise

Name of thesis Temps Et Espace Dans Les Reveries Du Promeneur Solitaire De Rousseau: Aboutissement D'une Recherche Du Moi. 1985

PUBLISHER:

University of the Witwatersrand, Johannesburg

©2013

LEGAL NOTICES:

Copyright Notice: All materials on the University of the Witwatersrand, Johannesburg Library website are protected by South African copyright law and may not be distributed, transmitted, displayed, or otherwise published in any format, without the prior written permission of the copyright owner.

Disclaimer and Terms of Use: Provided that you maintain all copyright and other notices contained therein, you may download material (one machine readable copy and one print copy per page) for your personal and/or educational non-commercial use only.

The University of the Witwatersrand, Johannesburg, is not responsible for any errors or omissions and excludes any and all liability for any errors in or omissions from the information on the Library website.